

Diderot Studies, tome XXXI, Genève, Droz, 2009, 389 p.

Nadège Langbour

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE 2012/1 n° 44**, PAGES XLIII À XLIII
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707173850

DOI 10.3917/dhs.044.0659aq

Date de mise en ligne : 12/09/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2012-1-page-XLIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE

sous la direction de Gérard LAUDIN

ÉDITIONS DE TEXTES

Jean D'ALEMBERT, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie et articles de l'Encyclopédie, introduits par la querelle avec le Journal de Trévoux*, textes établis et présentés par Martine GROULT, Paris, Champion Classiques, 2011, 300 p.

Parue une première fois en 1999 chez H. Champion, cette édition contextualisée et annotée du *Discours préliminaire* met à la disposition du lecteur « les principaux textes qui manifestent la philosophie de l'*Encyclopédie* » élaborée entre 1749 et 1751. Divisé en trois parties, le volume présente le contexte de la querelle avec le *Journal de Trévoux*, en commençant d'abord par le *Prospectus* de Diderot qui annonce l'ouverture des souscriptions à l'*Encyclopédie*, puis en continuant avec les articles du *Journal* en réaction à cette parution. La critique du père Berthier est violente et Diderot lui répond à l'article ARR qui constitue donc le troisième texte de cette édition. Ensuite, le *Discours préliminaire des éditeurs* est publié dans sa version originale de 1751. Les notes précisent clairement les passages du *Prospectus* de Diderot repris (et signalés) par d'Alembert. On y trouve aussi des explications philosophiques ainsi que la comparaison avec l'édition Picavet dont l'origine du texte choisi n'a jamais été donnée et ne correspond pas aux éditions par d'Alembert lui-même. Suivent les avertissements publiés successivement en 1753, 1759, 1763 et 1767 qui introduisent les différentes éditions séparées faites par d'Alembert dans les *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie*. Enfin, un judicieux choix d'articles de philosophie et de mathématiques, dont l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, complète cette édition du texte célèbre du mathématicien philosophe. Une brève bibliographie achève cette utile réédition de poche.

Luigi DELIA

BACHAUMONT, *Mémoires secrets 1762-1787*, textes rassemblés et annotés par Jean SGARD, Paris, Tallandier, coll. « La bibliothèque d'Evelyne Lever », 2011, 336 p.

Tout dix-huitiémiste, quelle que soit sa discipline, aura fait son miel des *Mémoires secrets* de Bachaumont. Tout comme les *Nouvelles ecclésiastiques*, l'officiel journal clandestin des jansénistes, ces pseudo mémoires, véritable journal d'opposition, imprimés à l'étranger, ne peuvent se diffuser en France qu'avec des complicités au plus haut niveau. Si Bachaumont a bien existé, il n'est pas l'auteur de cette publication dont l'origine se situe dans le salon de Mme Doublet où il fréquentait, tout comme deux responsables plus avoués, Pidansat de Mairobert et Mouffe d'Angerville. Les volumes parurent régulièrement de 1777 à 1789, relatant rétrospectivement les événements depuis 1762. Jean Sgard propose ici une sélection des meilleures pages regroupées thématiquement, 15 sections embrassant toute l'actualité traitée dans le journal, politique, littéraire, philosophique, scientifique, théâtrale, artistique, urbanistique (Paris), sociale, mêlant relations de faits divers et analyses de conjoncture. Curieusement, mais ne sommes-nous pas victimes involontaires d'une téléologie primaire, la Révolution de 1789 n'est nullement au bout de la réflexion. Résolument patriote, partisan de Turgot (son éloge p. 84-85) et de la secte des économistes, soutien des Lumières

et du progrès, le journal campe néanmoins du côté des parlements dont le rappel d'exil en 1787 semble annoncer la fin du despotisme et l'espoir de temps nouveaux. Tous les grands noms de cette fin de siècle défilent, Voltaire qui sur la fin « s'est laissé dégrossir la conscience », Rousseau, Diderot, d'Alembert, Beaumarchais, Ledoux, Greuze, Hubert Robert, Vernet, David... On assiste à la fièvre aérostatique, au combat des gluckistes, des lullistes et des piccinnistes, à la *bronca* du public lors de certaines représentations théâtrales, à l'aménagement du Palais-Royal et sa fréquentation « mondaine ». La chronique scandaleuse a toute sa place, alimentée par les amours des actrices, des courtisanes et autres filles, des princes et des financiers, avec en prime quelques sodomites et tribades et une généalogie vénérienne. La chronique politique commence avec la dissolution des jésuites, se poursuit avec l'exécrable Triumvirat protégé par la du Barry. L'avènement de Louis XVI éveille les espoirs, mais dès 1775, la reine fait l'objet de libelles injurieux qui ne font que se multiplier jusqu'à l'affaire du collier. Tous les extraits sont judicieusement choisis (un doublon p. 175 et 277) et font souhaiter l'aboutissement de l'édition critique prévue chez Champion.

Claude MICHAUD

Léon-François-Marie BELLIN DE LA LIBORLIÈRE, *Célestine, ou les Époux sans l'être*, édition de Maurice LÉVY, Paris, Classiques Garnier, 2011, 444 p.

Paru en 1798, ce roman présente l'intérêt particulier de se situer à l'intersection de deux genres très marqués par leur époque. Il appartient d'abord à l'ensemble de ce qu'il est désormais convenu d'appeler les « romans de l'émigration ». L'auteur (1774-1847) est lui-même un émigré, installé à Hambourg après avoir participé à la bataille de Valmy du côté austro-hongrois. L'intrigue de la fiction, qui voyage de l'Italie à l'Allemagne en passant par la Belgique, se passe entièrement dans ce milieu de l'émigration, noblesse fortunée et en exil, dont les hommes combattent les armées de la France révolutionnaire, qui n'est jamais dépeinte que dans sa propension sanguinaire à vouloir exécuter le valeureux d'Orméville, héros malheureux de cette histoire. Mais il s'agit aussi d'un roman « gothique », très influencé par la mode venue d'Angleterre avec la traduction des romans d'Ann Radcliffe. Les deux amoureux sont poursuivis pendant 440 pages par un ennemi aussi mystérieux qu'acharné, des spectres apparaissent, fantômes d'ermites renversant des statues dans des chapelles sombres ou surgissant d'un mausolée, des châteaux à demi ruinés dissimulent toutes sortes de portes secrètes et des souterrains habités par des faux-monnayeurs, et des personnages plusieurs fois tenus pour morts et laissés baignant dans leur sang surgissent pour enlever l'héroïne au moment même où elle allait enfin retrouver son époux. Tous ces mystères, ces complots et ces trahisons sont comme il se doit expliqués au dernier chapitre, qui voit la mort dramatique de tous les principaux protagonistes dans le sang, la folie, les poignards et les coups de pistolet. Le style se tient toujours à la limite d'une grandiloquence qui prêterait à sourire, et l'auteur, l'année suivante, franchira le pas en publiant *La Nuit anglaise*, parodie de roman gothique, où il se moque gentiment de ses devanciers comme de lui-même.

Colas DUFLO

Jeremy BENTHAM, *Introduction aux principes de morale et de législation*, traduction du Centre Bentham coordonnée par J. P. CLÉRO et E. de CHAMPS, Paris, Vrin, « Analyse et philosophie », 2011, 368 p.

Il faut saluer la publication de la première version française intégrale de ce texte qui met en lumière l'activité du Centre Bentham dont les publications régulières éclairent la pensée de l'A. Il s'agit d'un texte très important (rédigé en 1780 et publié pour la première fois en 1789) qui ne mérite pas d'être qualifié « d'introduction » puisqu'il explicite considérablement le principe d'utilité souvent si mal compris – et particulièrement en France – en le plaçant, comme cette fois le titre l'indique, en situation de trait d'union entre la morale et la législation. Il apparaît en effet à la fois dans sa dimension psychologique (il s'agit d'un principe

fondamental de l'action donc de la psychologie humaine) et juridique, dans la mesure où, articulé à l'intérêt ou l'utilité de la communauté et non de la personne, il constitue le fondement du droit (chap. 1 à 3). Le « calcul » utilitariste apparaît donc dans sa dimension éthique, qui est souvent masquée par les commentateurs, notamment dans le chapitre consacré à la punition (13) : une punition, qui en son principe est dommageable, ne devient acceptable que si elle permet d'éviter un mal plus grand pour la communauté ce qui implique, en particulier, le principe de proportion. Cette édition était donc particulièrement nécessaire puisqu'elle nous empêchera en principe de confondre le principe d'utilité et de partialité.

Françoise BADELON

Nicolas-Antoine BOULLANGER, *Ceuvres complètes*, éd. critique établie par Pierre BOUTIN, t. 1, *Mémoires, Traité de la cause et des phénomènes de l'électricité, Lettre à M. Nollet sur l'électricité. Avec l'Histoire d'Alexandre le Grand*, Paris, Honoré Champion, 2011, 702 p. + 5 ill. noir.

Après le tome II paru en 2006 (voir *DHS* n° 39, 2007, p.678), voici dans la même collection mais en couleur beige au lieu du bleu, le tome I. Pierre Boutin propose de suivre « les pas de l'ingénieur des Ponts et Chaussées, parti sur les routes du royaume à la recherche des 'monuments' laissés par les révolutions de la nature, causes, à ses yeux, de la naissance de la théocratie et du despotisme ». L'objectif de Boullanger était de dévoiler les sources de notre malheur afin que l'homme connaisse les véritables raisons, c'est-à-dire les conditions de possibilité du bonheur. Avant-propos et présentation sur 85 pages introduisent les textes par une exposition de la pensée de l'ingénieur. Peu d'études existent sur la philosophie de Boullanger en dehors de celles de John Hampton, Paul Sadrin et François Ellenberger. P. Boutin leur rend hommage et a entrepris de poursuivre leurs travaux. À ces pages explicatives renfermant une biographie et une contextualisation extrêmement bien documentée, s'ajoute une *Correspondance* de Boullanger de 1749 à 1759. Autant dire que le lecteur entame les *Ceuvres* avec de bonnes connaissances. Le premier thème abordé est celui de l'électricité. Il comprend une introduction très complète ainsi que l'article de l'*Encyclopédie* rédigé en 1755 par Le Monnier. Une fois donné l'état du savoir sur ce thème, commence le *Mémoire sur l'Électricité* (1746) et autres textes sur le sujet dont un *Traité de la cause et des phénomènes de l'électricité* (1750). Le second thème est politique avec l'*Histoire d'Alexandre le Grand* dont l'attribution à Boullanger, malgré la certitude fournie par Diderot, reste incertaine. P. Boutin s'en explique dans une courte introduction. Le thème est riche et il y reviendra dans le tome 3 des *Ceuvres complètes*, à paraître. Ici, le texte est repris de l'édition Bastien de 1793. Annexe, bibliographie (on n'a pas vu l'article VINGTIÈME, *Imposition*, en *Economie Politique* de l'*Encyclopédie*, « article tiré des papiers du défunt M. Boullanger, ingénieur des ponts & chaussées »?) et Index terminent ce tome très méthodiquement structuré qui a pleinement réussi son but de faire entrer le lecteur dans l'univers et les textes de l'ingénieur philosophe à l'intelligence peu souvent sollicitée par les commentateurs. La publication de ses *Ceuvres complètes*, dont on attend vivement le tome 3, non seulement répare un oubli mais fournit un élément essentiel pour comprendre les idées fondamentales du 18^e siècle qui ne correspondent pas forcément à celles qui ont été jusqu'à présent les plus popularisées.

Martine GROULT

Georges-Louis Leclerc DE BUFFON, *Ceuvres complètes, Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, texte établi, introduit et annoté par Stéphane SCHMITT avec la collaboration de Cédric CRÉMIÈRE, Paris, Honoré Champion, t. VI (1756), 2011, 505 p., et t. VII (1758), 2011, 542 p. + ill.

Après le n° 41 (*DHS*, 2009, 742) et le n° 43 (*DHS*, 2011, 727) où nous nous excusons pour deux fautes typographiques que sont l'oubli de *naturelle* dans le titre et « tome VI » au lieu de « tome IV », nous pouvons confirmer le rythme soutenu de la parution ainsi que la

régularité de la valeur scientifique des commentaires et la qualité de l'édition du texte même de Buffon. Le tome VI est organisé en trois parties que sont : 1. une partie introductive sur l'environnement paratextuel de l'*Histoire naturelle* et ses enseignements (les différences entre le prospectus de 1748 et la publication effective, une critique envers le paratexte proposé par G. Genette, le cas de l'iconographie qui fera postérieurement l'objet d'une étude particulière et le maintien de ne considérer que la première édition du texte de Buffon comme référence, plus une explication historique et philosophique sur 88 p.), 2. le texte de Buffon, puis 3. une annexe qui contextualise le texte dans sa réception et son utilisation à l'époque. L'*Encyclopédie* est ainsi sollicitée (articles consacrés aux animaux traités dans ce vol. VI) ainsi que la *Correspondance littéraire* (compte rendu de ce vol.). Le texte de Buffon consiste dans la fin de la série des quadrupèdes domestiques avec le chat, domestique et sauvage à la fois, puis la série des animaux sauvages que l'on chasse : le cerf, le daim, le chevreuil, le lièvre et le lapin. Le tome VII offre une introduction scientifique fouillée sur la question de l'animal dans les sciences de la nature au 18^e siècle avant de commencer en p. 95 le tome septième de Buffon sur les animaux carnassiers (du loup au campagnol en passant par la fouine, le furet, la souris etc.). Articles de l'*Encyclopédie* et index terminent ce volume important pour l'avancée des recherches philosophiques sur les rapports entre la Nature et l'Homme.

Martine GROULT

Giacomo CASANOVA, *Le Bel Âge. Fragments d'« Histoire de ma vie »*, Paris, Gallimard, « Nrf », 2011, 334 p.

Gérard Lahouati et Marie-Françoise Luna, avec la collaboration de Furio Luccichenti et Helmut Watzalwick, préparent pour la « Bibliothèque de la Pléiade » une édition de l'*Histoire de ma vie* que l'acquisition du manuscrit par la Bibliothèque nationale de France rend désormais possible. Ils en donnent un avant-goût dans *Le Bel Âge. Fragments d'« Histoire de ma vie »*, composé d'extraits des trois premiers tomes.

Le volume s'ouvre sur une introduction de Michel Delon consacrée à « un écrivain » longtemps méconnu, mais qui ne peut plus être ignoré. Celui-ci a su « invent[er] une langue qui récuse la vieille hiérarchie des styles » (p. 24) et restituer « à travers ce plaisir de la langue qu'on nomme le style » une séduction comprise comme « fiction de soi et de l'autre » (p. 28). Gérard Lahouati offre ensuite une description minutieuse et sensible du manuscrit autographe conservé par la BnF. Marie-Françoise Luna rappelle enfin l'histoire éditoriale mouvementée de l'œuvre et expose brièvement les principes d'édition retenus.

Il s'agit, on l'a dit, d'un avant-goût : il est donc trop tôt pour faire le bilan des apports du manuscrit et d'un travail éditorial dont on découvre cependant avec un grand intérêt « à la fois l'ébauche et l'échantillon » (Marie-Françoise Luna, p. 55). Il s'agit avant tout de donner à lire de belles pages de Casanova dans une édition fidèle au manuscrit ainsi qu'un « choix restreint de mots ou de phrases biffés » par l'auteur, retenus parce que « typiques de sa méthode de travail » (p. 57). Les omissions et les erreurs de lecture de l'édition Brockhaus-Plon sont corrigées. La ponctuation originale de Casanova est restituée.

Le chapitre intitulé « Premier séjour à Paris » intéressera particulièrement les lecteurs assidus de Casanova. Les éditeurs retiennent en effet la version du premier séjour parisien qui apparaît dans la section du manuscrit intitulée « Fragment et commencement du III^e tome de mes mémoires » (t. 3, f^o 81 *et sq.*). L'édition antérieure se fondait sur une autre version du même séjour, elle aussi présente dans le manuscrit (t. 3, f^o 5 *et sq.*). C'est donc un nouveau texte que le lecteur découvre : l'ordre narratif est le même, mais le traitement des épisodes diffère dans la structure comme dans les détails. On lira par exemple une version plus développée, très savoureuse, de la visite de Casanova à l'hôtel du Roule et de sa rencontre avec « la Pâris » et ses « nonnes ».

L'ouvrage remplit donc sa fonction, en faisant désirer l'édition complète qu'il annonce.

Jean-Christophe IGALÈS

Jacques CAZOTTE, *Il diavolo innamorato*, a cura di Isabella MATTAZZI, San Cesario di Lecce, Piero Manni, 2011, 121 p.

Qui se serait douté qu'il a paru onze traductions italiennes différentes du *Diable amoureux* de Cazotte dans le petit siècle qui va de 1919 à 2005, dont certaines ont bien entendu été republiées entre-temps ? On l'apprend dans l'édition la plus récente, réalisée par Isabella Mattazzi, qui vient donc d'en donner la douzième traduction (nourrissant ainsi un corpus idéal pour une étude fine des enjeux et difficultés de la traduction littéraire !) Le lecteur francophone s'intéressera moins à la traduction elle-même qu'au riche travail éditorial fourni par la chercheuse italienne. Outre une bibliographie bien à jour – elle ne manque pas d'inclure le beau livre d'Emmanuel Sempère, *De la merveille à l'inquiétude* (2009), qui utilise Cazotte comme son fil rouge – Isabella Mattazzi présente le texte par une introduction d'une vingtaine de pages qui est un vrai modèle du genre.

Elle éclaire ce récit « constitutivement problématique » (p. 5) à l'aide des références théoriques qui cadrent au mieux ses enjeux les plus déroutants : Lacan, bien entendu, qui a tiré de la question *Che Vuoi?* une figuration cruciale de sa théorie du désir, mais aussi le Foucault de *Naissance de la clinique*, le Tzvetan Todorov de *L'Introduction à la littérature fantastique* et le Jean Rousset du *Mythe de don Juan*. Cette introduction réinscrit surtout le petit récit de Cazotte dans un 18^e siècle décalé par rapport au cliché qui le recouvre trop souvent – non pas le 18^e siècle des « Philosophes », de la Raison et du Matérialisme, mais un 18^e siècle ancré dans Gueullette et Crébillon fils, dans le merveilleux des sylphides et des esprits. Isabella Mattazzi est une des interprètes les plus fines de cette « alter modernité » du 18^e siècle, qu'elle a brillamment analysée dans son ouvrage *La Magia come maschera di Eros. Silfidi, demoni e seduttori nella Francia del Settecento* (2007), dont le dernier chapitre était déjà consacré à Cazotte. Si *Le diable amoureux* est un texte « constitutivement problématique », si Lacan a pu en faire l'emblème du clivage que le désir inscrit dans le sujet humain, si le merveilleux doit être reconnu comme central dans la dynamique intellectuelle du 18^e siècle, c'est que, comme le suggère Isabella Mattazzi au terme de son introduction, « chez Cazotte, la dimension magique se cache à l'intérieur du moi, scellée dans le corps propre du héros, murée dans une extrême tentative de conciliation entre la Nature et la Culture, entre désir et honnêteté, conciliation qu'il est impossible de définir selon les éléments univoques d'une victoire ou d'une défaite » (p. 22). Souhaitons que, lancée par un aussi beau texte introductif, cette douzième traduction italienne du *Diable amoureux* devienne l'édition de référence du récit de Cazotte chez nos voisins transalpins.

Yves CITTON

Gabrielle-Emilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise DU CHATELET-LOMOND, *Examens de la Bible*, édités et annotés par Bertram Eugene SCHWARZBACH, Paris, Champion, 2011, 1 024 p.

La transcription des *Examens de la Bible*, accompagnée de quantité de notes de référence, a été pour B. E. Schwarzbach un travail de longue haleine, dont les spécialistes du 18^e siècle, comme les amateurs, ne peuvent que lui être reconnaissants. Elle est précédée en outre d'une préface de 152 pages, faisant le point sur l'histoire, les sources, l'auteur de ce manuscrit, ainsi que sur son contenu critique, à partir de quatre articles du transcripteur publiés au cours de la préparation de l'édition.

B. E. Schwarzbach commence par faire pièce à la « légende », diffusée par Ira O. Wade, des études bibliques à Cirey et d'une collaboration entre Voltaire et M^{me} du Châtelet à un commentaire sur la Bible, en arguant de l'absence de traces écrites et du peu de rapports entre les *Examens de la Bible* et les œuvres de Voltaire. La rédaction du manuscrit ici édité daterait des années 1730, au vu de ses nombreuses références à cette décennie. Le critique tire ensuite de son contenu un portrait-robot de l'auteur, reposant d'une part sur les accords au féminin et sur l'intérêt pour la cause des femmes, d'autre part sur des données sociales

(préjugés nobiliaires, fréquentation des salons parisiens) ou personnelles (connaissances en physique, proximité avec Voltaire). Ce portrait permet selon lui d'identifier l'auteur des *Examens de la Bible* à M^{me} du Châtelet, malgré son anticléricalisme prononcé qui s'oppose au ton plus modéré de la marquise dans sa correspondance. Quant à l'hypothèse formulée par Meister dans la *Correspondance littéraire* de la participation de Voltaire à la rédaction, elle ne semble pas résister à l'analyse du style maladroit employé, dans lequel on ne reconnaît pas la touche du brillant écrivain. Ce qui est sûr, c'est que, parmi les sources de l'ouvrage, il y a le *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* de Calmet, largement utilisé au 18^e siècle par les controversistes de tous bords, ainsi que les *Discours sur les miracles*, à ceci près que l'auteur des *Examens de la Bible* est moins virulent que Woolston à l'égard de Jésus et n'accorde aucune valeur morale aux miracles.

Le profil religieux et philosophique de l'auteur des *Examens de la Bible* occupe ensuite assez longuement B. E. Schwarzbach. Cela l'amène à brosser un intéressant portrait d'Émilie : son penchant pour les sciences naturelles qui l'entraîne à trouver maintes contradictions dans la Bible, son conservatisme qui la pousse à reprocher à Jésus d'avoir touché au judaïsme, l'ambiguïté de sa position religieuse (désiste malebranchiste ou athée?), son anti-newtonianisme, son pélagianisme et même son obsession du démon. Il ne faut cependant pas s'attendre à trouver dans les *Examens de la Bible* une critique des textes sacrés destinée à leur ôter tout crédit dans l'esprit du lecteur. Peu intéressée par la critique textuelle qui s'attache à repérer des strates diverses dans l'écriture de la Bible et par la critique historique qui s'appuie sur des sources externes pour vérifier les informations qu'elle contient, M^{me} du Châtelet s'attache surtout à relever dans l'Écriture les préceptes qui lui paraissent immoraux, touchant notamment à la cruauté (particulièrement envers les animaux), l'injustice, la prédestination. C'est pourquoi, si sa contribution à l'étude biblique n'a pas été considérable, elle a participé à sa manière au mouvement de défense des droits des citoyens propre aux Lumières.

Un « Addendum » clôt le volume, suite à la mise en vente en novembre 2011 par la société Christie's d'une liasse de manuscrits scientifiques ayant vraisemblablement appartenu à M^{me} du Châtelet. Un rapide examen par B. E. Schwarzbach du manuscrit portant sur la Bible lui a permis de conclure que, s'il s'agit d'une préparation aux *Examens de la Bible*, il a dû exister entre les deux textes de nombreuses étapes intermédiaires. Le chercheur s'étonne en outre de la maîtrise que ce cahier manifeste des « histoires critiques » du Nouveau Testament de Richard Simon, qui n'apparaît pas dans les *Examens de la Bible*. Enfin, le ton n'en est pas aussi aigre que dans ces derniers. L'enquête reste donc à poursuivre...

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Paul Pierre LEMERCIER DE LA RIVIÈRE, *Canevas d'un code constitutionnel. Œuvres politiques (1787-1789)*, présentation et transcription par Bernard HERENCIA, Genève, Slatkine Érudition, coll. naissance de l'économie politique, 2011, 248 p.

Lemercier de la Rivière est, aujourd'hui, avant tout connu comme ayant été un des propagateurs les plus efficaces de la doctrine physiocratique auprès d'un large public par la publication de son fameux ouvrage *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, en 1767 ; il est vrai ouvrage souvent réducteur et simplificateur de la complexité des théories des philosophes économistes – notamment dans son interprétation de la politique coloniale – mais par là même susceptible d'atteindre des couches sociales et intellectuelles que l'austérité des textes des « maîtres » de la doctrine pouvait rebuter. Pourtant Lemercier ne fut pas uniquement un économiste : il fut pleinement un « philosophe », au sens de l'époque : il se mêla de diplomatie, mais également du combat politique au moment crucial où l'annonce de la convocation des États généraux du royaume ouvrait de vastes perspectives aux réformateurs de toutes tendances. Le présent ouvrage de B. Herencia met à la disposition des chercheurs les textes politiques écrits par Lemercier à la veille de la Révolution. Dans

sa *Présentation*, l'auteur rappelle que les publications antérieures des physiocrates relevaient principalement de l'économie, le *Traité de la Monarchie*, de Mirabeau et partiellement de Quesnay, n'ayant jamais été publié (il le sera seulement en 1999 par Gino Longhitano); avec cette édition des écrits de l'un des derniers physiocrates encore vivants (avec Dupont de Nemours), le lien essentiel entre économie et politique est consacré; l'interaction permanente entre les deux sphères est l'un des thèmes récurrents de la pensée de Lemercier : il chercha systématiquement à faire évoluer la « doctrine » physiocratique pour l'adapter au contexte soit local (Pologne, Russie, Antilles esclavagistes...), soit au moment (ici la crise financière et la réunion des États généraux).

Le présent ouvrage réunit les textes suivants de ce physiocrate trop souvent considéré comme marginal : *La Lettre sur les économistes* (dans sa version de 1787), *Les vœux d'un Français* (publiés à l'automne de 1788, dans le contexte de la virulente « bataille des pamphlets » sur la nature et les pouvoirs des États généraux à venir); les essais constitutionnels, publiés sous le titre d'*Essai sur les maximes et lois fondamentales* qui proposent une sorte de « plan de travail » aux États généraux, invités à se transformer en assemblée périodique ayant pouvoir et mission de consentir l'impôt; enfin, deux ultimes textes politiques adressés aux députés sur le point de se réunir (*Coup d'œil impartial*) ou ayant commencé leurs travaux de régénération du royaume (*Lettre aux députés du Comité des finances*, rédigée à la fin de 1789 dans laquelle il propose la création d'une Banque nationale, d'un papier monnaie gagé sur la vente des biens nationaux... projets bien éloignés des « dogmes » physiocratiques et proches de la politique de Talleyrand...).

Ainsi, l'ensemble de ces 5 textes peut être lu comme formant un seul et même projet politique proposé par Lemercier aux Constituants, mais qui ne sera pas suivi. Ce furent les derniers écrits politiques de Lemercier de la Rivière, qui se retira de la vie publique jusqu'à sa mort en 1801. La réunion et la publication de ces textes doivent être saluées, à la fois pour leur intérêt propre et pour l'appareil critique d'une haute érudition qui les accompagne et les éclaire.

Marcel DORIGNY

Benjamin CONSTANT, *Œuvres complètes*, vol. 5, *Principes de politique applicables à tous les gouvernements représentatifs* (texte de 1806), Berlin, De Gruyter, 2011, xvi + 954 p., 15 ill.

L'importance de la pensée politique de Constant ne cesse de grandir et d'attirer l'attention de chercheurs de tous bords. Les *Œuvres complètes* de Constant (OCBC) dont les volumes paraissent bon train depuis vingt ans y sont pour beaucoup. La qualité et l'étendue de l'apparat critique, la très grande richesse de la documentation, la minutie et l'exactitude de l'établissement des textes restent un modèle du genre. Le présent volume, qui contient la pierre de touche des écrits politiques de celui que Sieyès appelait le faiseur de constitutions en est un exemple hors pair. Les *Principes de 1806* (ici Pr06), un gros ouvrage resté inédit du vivant de l'auteur et qui ne fut publié qu'en 1980 par Etienne Hofmann, réapparaît pourtant un peu partout dans des ouvrages de Constant publiés ultérieurement, d'une part au niveau de reprises et de recyclages d'ordre textuel, de l'autre à celui d'idées-clefs qui étaient toute l'œuvre. Le manuscrit retenu dans OCBC, de la main d'un copiste, fait partie des « Manuscrits de 1810 » à la BnF. Il s'agit d'une mise au net par Constant d'un premier état de son ouvrage dit manuscrit de Lausanne. Cette première version et tout particulièrement sa structure sont inspectées à la loupe par Kurt Kloocke dans un ample « Historique du texte ». Les dix-huit Livres de Pr06, avec un ajout volumineux d'additions, rassemblent les motifs qui sous-tendent la pensée constantienne de façon récurrente. En tête de ligne : la mise en garde contre les excès de pouvoir, qu'il s'agisse des débordements d'une révolution, de mesures arbitraires ou du despotisme napoléonien. L'attaque d'une « autorité sociale » sans freins où Rousseau sert de repoussoir se poursuit à travers tout Pr06, le rapport de

forces entre gouvernants et gouvernés étant la grande préoccupation de Constant. Il y est également question de la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes comme des droits des individus dans un système constitutionnel et de leurs garanties. En somme, les grandes lignes des traités à venir. On ne saurait mieux commenter tous les aspects de Pr06 que Giovanni Paoletti dans sa longue et brillante introduction, qui contient une analyse stylistique originale qui souligne l'allure dialogique de l'écriture constantienne et la présence implicite de plusieurs interlocuteurs au niveau du texte.

Béatrice FINK

The Correspondence of Anthony Collins (1676-1729), Freethinker, édition critique par James DYBIKOWSKI, Paris, Honoré Champion, 2011 (Libre pensée et littérature clandestine, n° 47), 450 p.

Anthony Collins, ami de John Locke, est souvent classé parmi les « déistes anglais », même si certains veulent y voir à tout prix un athée. Ses ouvrages irréligieux, qui lui attiraient une réputation peu flatteuse, sont célèbres. Rapidement traduits, ils jouèrent un rôle important en France et plus largement en Europe. Mais c'était également un personnage connu dans le monde des lettres, qui prêtait les livres de sa grande bibliothèque à un large cercle d'amis et entretenait des relations avec nombre de personnages importants. Sa correspondance, qui couvre la période de 1703 à sa mort en 1729, nous renseigne ainsi sur tout un pan de la vie intellectuelle de son temps. La voici enfin réunie en un seul volume, grâce aux recherches infatigables de James Dybikowski dans des bibliothèques et archives de l'Europe et des États-Unis. Outre celles échangées avec Locke et déjà connues, un grand nombre des lettres provient de la correspondance du huguenot Pierre des Maizeux conservée à la British Library. Elles concernent souvent les échanges avec la France (car des Maizeux servait d'intermédiaire avec nombre de savants), l'achat d'ouvrages en provenance de l'Europe et les traductions, et elles jettent ainsi une lumière intéressante sur la circulation de l'information et les réseaux dans la république des lettres du début du 18^e siècle. Copieusement annotées et accompagnées d'une introduction très utile, ainsi que des index et des illustrations, les lettres recueillies dans ce volume seront une ressource précieuse pour tous ceux qui s'intéressent à cette période, bien au-delà des seuls spécialistes de la libre pensée.

Ann THOMSON

Loïc THOMMERET (éd.), *Aza ou le Nègre*, Londres, Modern Humanities Association, 2011, 149 p.

Présenté par Loïc Thommeret, *Aza ou le Nègre* est un récit quasi inconnu aujourd'hui donnant la parole à un Africain capturé par des négriers, transporté à bord d'un navire de traite puis vendu comme esclave à Saint-Domingue. Il relate avec détails les conditions de la traversée puis des tragiques réalités de la vie quotidienne des Noirs sur les plantations de la puissante colonie française : travail harassant, sévices, nourriture infecte, fouet... rien n'est épargné au lecteur. Ayant réussi à s'enfuir de la plantation à la faveur d'un séisme qui détruisit tout (allusion au séisme qui ravagea le nord de l'île le 10 mai 1788), il rejoignit les nègres marrons dans les mornes, où il vécut 3 années avant d'être repris et rendu à son ancien maître. Enfin, et c'est ce qui donne au récit toute sa portée, la révolte des esclaves de la plaine du Nord éclate le 22 août 1791 : la Révolution de Saint-Domingue emporte tout et Aza (seul son nom africain est mentionné) quitte l'île sur une barque et finit par rejoindre l'Afrique après de nombreuses péripéties. Le récit donné par l'auteur resté anonyme est supposé être celui qu'Aza a fait de ses malheurs aux Africains qui l'ont recueilli avant de le laisser rejoindre son pays, distant de plusieurs dizaines de jours de marche. Ce court récit a été publié à Paris au printemps de 1792 sous forme de brochure, puis inséré (sans sa préface) dans le n° 41 de *La Feuille villageoise*, hebdomadaire destiné aux « gens des campagnes », qui fut l'un des organes de presse les plus lus des premières années de la Révolution. Proche des

milieux girondins, *La Feuille Villageoise* relayait auprès de son lectorat (notamment les sociétés populaires de province) les idéaux des Amis des Noirs. *Aza ou le Nègre* est donc un texte résolument engagé dans la dénonciation de la traite et de l'esclavage, dont le style narratif se distingue nettement des récits d'esclaves de la seconde moitié du 18^e siècle, tel celui de Saint-Lambert, ou, plus tard, celui donné par Madame de Staël. À la jonction de la classique dénonciation livresque de l'esclavage et du combat politique en cours, ce récit méritait d'être redécouvert et on ne peut que louer Loïc Thommeret d'avoir pris cette initiative.

La seconde partie de l'ouvrage donne le texte d'une brochure de la Société des Amis des Noirs (*Adresse de la Société des Amis des Noirs, à l'Assemblée nationale, à toutes les villes de commerce, à toutes les manufactures, aux colonies, à toutes les Sociétés des Amis de la Constitution*) parue à Paris en juillet 1791 sous le nom d'Étienne Clavière, alors son président, devenu ministre des finances du gouvernement brissotin au moment de la publication d'*Aza*. Outre le fait que ce long texte (268 p. dans sa version de juillet 1791) a déjà été réédité dans la collection *La Révolution française et l'abolition de l'esclavage* (EDHIS, Paris 1968, 12 volumes), son insertion à la suite du récit d'*Aza* pose deux séries de questions. D'une part, l'auteur n'établit pas de lien entre le récit et l'*Adresse* des Amis des Noirs, dont le contexte historique de publication n'est pas précisé. Or, près d'une année sépare les deux textes : juillet 1791 pour l'*Adresse*, printemps 1792 pour le récit; entre les deux dates le débat sur l'esclavage a changé de nature : il ne s'agit plus de savoir si la traite doit être abolie, mais de réagir face à l'insurrection généralisée des Noirs de Saint-Domingue. D'autre part, le texte qui est reproduit dans la brochure de L. Thommeret pose plusieurs problèmes car il s'agit en fait « d'extraits » et non de l'intégralité de la brochure de 1791 : la publication donnée ici commence en fait après la longue *Introduction générale* de 28 pages, qui n'est pas signalée alors qu'elle donne les clés de compréhension du texte tout entier; certes cette publication inclut bien le *Supplément nécessaire à l'adresse de la Société des Amis des Noirs* signé de Brissot et Clavière (p. 126-144), mais sans en donner la source; or, il existe deux variantes de ce *Supplément*, l'une ayant été publiée sous forme de brochure datée du 11 mai 1791, donc au moment même où l'Assemblée constituante débattait des droits des libres de couleur, et l'autre incluse dans la volumineuse publication citée plus haut de l'ensemble de l'*Adresse* et datée du 10 juillet 1791 (p. 179-208). La violence verbale de la brochure a été considérablement atténuée dans l'édition ultérieure, parue au moment le plus tendu de la crise provoquée par la fuite de Louis XVI et l'émergence d'une revendication ouvertement républicaine dont Brissot et Clavière étaient en partie à l'initiative. La comparaison entre les deux textes confirme que c'est la seconde édition qui est publiée ici, suivant la réimpression donnée dans le tome IX de la collection de texte publiée par EDHIS en 1968, sans que ce choix ait été explicité. On pourra dire que ce ne sont que des détails qui n'intéresseront que les (rares) spécialistes de cette période, ce qui est vrai, mais il n'en demeure pas moins que la juxtaposition du récit d'*Aza ou le Nègre* et de l'*Adresse* des Amis des Noirs opère un rapprochement en grande partie artificiel – même si *La Feuille Villageoise* était leur porte-parole officieux – qui méritait justifications quant au fond et précautions quant au choix de publier la version « atténuée » et non sa première parution beaucoup plus virulente, au moins quant au vocabulaire choisi pour dénoncer les colons et les armateurs, « ces hommes de sang », plus modérément qualifiés de « despotes de nos colonies » dans la seconde version...

Marcel DORIGNY

Corrispondenza tra Bernhard Marr e Aldo Ravà (1910-1922), a cura di Furio Luccichenti, « Documenti Casanoviani », n° 8, Serie pubblicata sotto l'égide de *L'Intermédiaire des Casanovistes*, Rome, 2010, 114 p. Index des noms; « Onomasticon »; portefeuille d'illustrations.

Cette correspondance a été éditée par les soins de Furio Luccichenti, transcrite à partir des archives Ravà déposées à la Bibliothèque du Musée Correr, Venise. L'introduction,

les brèves notices sur les personnages évoqués dans la *Correspondance* en bas de page et l'« Onomasticon », donnent du relief aux figures pionnières ainsi qu'à toute une période des premières recherches sérieuses casanoviennes. Luccichenti signale dans sa note introductive qu'à l'époque, Marr et Ravà utilisent le texte censuré des mémoires de Casanova dans l'édition Garnier de 1880. L'éditeur allemand Brockhaus détenait encore l'original et l'échange entre Marr et Ravà, qui en dépit de leurs *conjonctures* sur les divers aspects du texte original de *Histoire de ma vie*, peuvent encore souvent éclairer le lecteur d'aujourd'hui. Les découvertes de Marr sont de tout premier ordre : un indice sur un baptême, trouvé dans un texte de Casanova, lui suffit pour déduire d'un registre des baptêmes pour le « faubourg de Dux », comme il le dit, le prénom de Karl Wiederholt, personnage de l'ouvrage vengeur des *Lettres à Faulkirchner*, de Casanova. Marr se hâte de discuter l'absence des deux chapitres de l'*Histoire de ma vie*, brûlés par une servante du château de Dux, de corriger l'erreur dans les *Mémoires* du prince de Ligne qui attribua à Casanova un voyage à Paris en 1784, et d'établir la chronologie exhaustive des va-et-vient incessants dans le manuscrit des mémoires et le passé casanovien. Aldo Ravà peut parfois y contribuer, comme dans la discussion sur l'origine d'un buste de François Casanova... Ravà, éditeur du recueil à succès, *Les lettres des femmes à Casanova* (1913), est mort jeune, à l'âge de 43 ans, en 1922, ayant renoncé à son travail sur Casanova, frustré par les réticences de Brockhaus à publier le texte original comme à donner l'accès aux chercheurs du manuscrit complet. Bernhard Marr a eu une longue vieillesse et jusqu'en 1940, il a continué à se poser en intermédiaire des casanovistes de l'Europe, tout en restant un « casanoviste exemplaire », comme l'écrit Furio Luccichenti dans son bel hommage.

C'est logiquement sur l'héritage de Bernhard Marr, l'un des pivots de l'édition « Sirène » des *Mémoires* (Paris, 1924-1935) que s'est concentrée récemment l'attention de Marco Leeflang et d'Helmut Bertram : ils ont transcrit et inventorié le corpus épistolaire dans les Archives Marr, déposées au Musée de Dux, ensuite édité dans le volume : *Regarding Casanova – The Bernhard Marr correspondence 1906-1927* (Duchcov, Museum of Old Dux). Helmut Watzlawick, codéiteur avec Luccichenti de la revue spécialisée *L'Intermédiaire des Casanovistes* fondée en 1983 (Rome-Genève), a commencé à nous documenter sur la tradition des casanovistes dans le cahier XII, 1995, où nous est présenté l'échange épistolaire qu'eut entre 1920 et 1941 Tage Bull, d'abord avec Charles Samaran, grand dix-huitiémiste (1879-1982), puis avec Bruno Brunelli. Bull et Samaran ont collaboré avec Vèze, Marr et Gugitz à l'édition de la « Sirène », Samaran avait déposé leurs lettres à la Fondation casanovienne de la Giudecca, qui a fermé ses portes en 1980 (cf. « Tage Bull et la première internationale casanoviste », *LIC* XII, p. 11-26). Il est acquis que la suite de l'aventure a été prise par la « deuxième génération » des casanovistes, comme le constate Watzlawick, celle constituée autour de Rives Childs et de la revue *Casanova Gleanings* (Nice, 1958-1980), puis autour de la revue *L'Intermédiaire des Casanovistes* et l'entreprise de la réédition de l'*Histoire de ma vie* de Casanova chez Robert Laffont, soit trois gros volumes enrichis de nombreux annexes et textes inédits (1993), dont Marie-Françoise Luna va parler aussi dans sa préface aux *Mémoires* de Casanova dans la Bibliothèque de la Pléiade (2012-2013).

Branko ALEKSIĆ

Christian August CRUSIUS, *Introduction pour une vie raisonnable*, traduit de l'allemand et présenté par Lukasz K. SOSOE, Paris, Les Belles Lettres, 2007, 580 p.

Enfin une traduction de Crusius. Inconnu célèbre, toujours cité mais jamais lu, ou très peu, il est un des penseurs les plus originaux du 18^e allemand ! Professeur de philosophie à Leipzig en 1744, Crusius (1715-1775) passe à la faculté de théologie en 1750. Cet ouvrage paru en 1744 permet de penser les rapports entre la foi et la raison dans le luthéranisme allemand du temps. Il déploie aussi une philosophie qui voulait attaquer la dogmatique de Christian Wolff, auteur désormais bien connu grâce aux travaux de Jean Ecole. Mais Crusius a été aussi lu par Kant, Mendelssohn et beaucoup d'autres. Pour lui

la raison humaine peut atteindre les vérités ultimes et la morale est d'abord un volontarisme. La liberté est spontanéité mais il existe bien une éthique que Crusius veut fonder. L'introduction très fournie analyse bien l'importance du piétisme autant initiateur qu'adversaire de l'*Aufklärung* pour la composition de ce texte et bien sûr les nombreuses traces que l'on retrouvera chez Kant. La traduction très élégante devrait permettre aux lecteurs francophones de découvrir un authentique penseur

Dominique BOUREL

Daniel DEFOE, *Moll Flanders*, 1722, éd. Linda Bree, Oxford, Oxford U. P., Oxford World's Classics, 2011, 332 p.

Romancier, pamphlétaire, homme d'affaires et espion à ses heures, Daniel Defoe (1660-1731) occupe une place importante dans l'histoire du roman anglais du 18^e siècle, en raison notamment de l'ambiguïté qu'il sait faire régner entre réalité et fiction. À l'aube de l'émergence de ce « (nouveau) roman anglais » du 18^e siècle (pour reprendre la formulation adoptée par le regretté Alain Bony), ses ouvrages de fiction posent de façon cruciale la question même de la fictionalité d'une œuvre littéraire. La préface de *Moll Flanders*, en particulier, présente une tentative fascinante de théorisation du rapport entre histoire authentique et histoire inventée et tente de justifier le recours par l'auteur à la forme de l'autobiographie fictive comme moyen de donner plus de véracité à l'histoire racontée. Dans *Moll Flanders*, Defoe détourne le genre des autobiographies de criminels, très populaires à l'époque, pour raconter à sa façon l'histoire d'une célèbre voleuse et prostituée dont le propre manuscrit aurait été corrigé par l'auteur, ainsi confiné au simple rôle d'éditeur du texte. Comme le souligne Linda Bree dans son introduction à cette nouvelle édition du texte dans la collection « Oxford World's Classics » de Oxford U. P., la narration de *Moll Flanders* ne cesse de fluctuer entre désir de confession et retenue ou brouillage de l'information, si bien que le texte semble hésiter en permanence entre sincérité et mensonge ou dissimulation. Le contrat de lecture avec le lecteur est donc ambigu, ce qui constitue l'une des forces de séduction majeures du texte de Defoe. La multiplicité des épisodes, leur caractère souvent provocateur (n'est-il pas question de bigamie ou d'inceste?), la vivacité et le ton haletant d'une narration ininterrompue (sans même la moindre division en chapitres), la tension entre la façon délibérée de titiller le lecteur et l'apparente intention « réformatrice » du livre – tout ceci confère à ce roman un statut particulier qui en fait un point d'entrée très stimulant pour aborder l'histoire du « (nouveau) roman » anglais du 18^e siècle, notamment à des fins pédagogiques. On ne peut donc que saluer une réédition moderne du roman de Defoe dans une collection critique bon marché. Linda Bree reprend ici le texte établi par George A. Starr pour son édition de 1971 qui fait autorité. Elle en a complété les notes explicatives avec efficacité. Une bonne introduction, une bibliographie sélective, une chronologie de la vie de Defoe face aux événements de son temps, une carte de Londres au 18^e siècle, une note sur la monnaie à cette époque et un glossaire pour expliquer certains termes tombés hors d'usage complètent utilement cette nouvelle édition pour en faire un bon outil de travail, accessible en particulier aux étudiants auxquels on veut faire découvrir la littérature anglaise de cette période.

Pierre DUBOIS

DIDEROT, *Œuvres philosophiques*. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », édition publiée sous la direction de Michel DELON, avec la collaboration de Barbara NÉGRONI, 2010 (1414 p. + LVII).

Les deux plus illustres frères ennemis de la République des lettres auront longtemps connu, dans la prestigieuse *Bibliothèque de la Pléiade*, des destins éditoriaux opposés : à Rousseau une édition quasi exhaustive en cinq volumes selon les normes philologiques actuelles, à Diderot un florilège correspondant à la vocation initiale de la collection. Cette disparité de traitement est en passe d'être levée, avec une nouvelle édition des œuvres de

Diderot dont le présent volume constitue le second tome. Entre l'anthologie et de véritables œuvres complètes, Michel Delon a fait le choix d'une voie moyenne, si bien que son édition n'entre pas en concurrence avec les *Œuvres complètes* en voie d'achèvement chez Hermann, mais bien avec celle de Laurent Versini chez Laffont/Bouquins. S'agissant du volume *Philosophie*, le choix de textes est plus restreint, puisque cette dernière incluait notamment la *Suffisance de la religion naturelle*, l'*Apologie de l'abbé de Prades* et les *Observations sur Hemsterhuis*, ainsi qu'une sélection d'articles tirés de l'*Encyclopédie*. En revanche, la présente édition inclut la *Lettre sur les sourds et muets*, placée dans le volume *Esthétique* de l'édition Bouquins. Au reste, la possibilité d'options différentes mais également légitimes témoigne de la difficulté bien connue à éditer un auteur qui non seulement reprend en permanence ses manuscrits (ce qui rend toute édition chronologique à strictement parler impossible), mais transgresse en permanence les frontières disciplinaires et génériques, ce qui rend au moins problématique toute tentative de regroupement thématique. En éditeur avisé, Michel Delon fait de cette difficulté vertu, sa préface soulignant à bon escient tout ce qui, chez Diderot, fait obstacle à la notion d'*œuvre*, partant à celle de *corpus*. L'un des principaux mérites de cette édition me paraît alors de faire de ce constat le véritable fil conducteur d'une réflexion qui se déploie tout au long, tant dans l'introduction de Barbara Negroni, dont le titre (« Diderot et le bien d'autrui ») démarque subtilement un ancien et remarquable article de Jean Starobinski (« Diderot et la parole des autres ») que dans les notes très informées et d'une grande acuité qu'elle consacre aux œuvres majeures : les deux *Lettres*, les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, le *Rêve de d'Alembert* et la *Réfutation d'Helvétius*. À toute réussite ses peccadilles ou ses bizarreries : j'avoue ne pas comprendre la présence, dans ce volume *Philosophie*, de la *Note sur la désunion de Diderot et de J.-J. Rousseau*, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elle n'ajoute rien à la gloire de son auteur. Voilà qui n'enlève certes rien au bonheur de disposer d'une nouvelle édition de Diderot, établie selon des normes philologiques clairement exposées, dotée d'un appareil critique des plus fiables et informée par les lectures les plus actuelles et novatrices de l'œuvre du philosophe.

Pierre HARTMANN

DIDEROT, *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*, textes établis et présentés par Gianluigi GOGGI, postface de Georges DULAC, Paris, Hermann, 2011, 226 p.

En 1772, Diderot lit, ou relit, la première édition de l'*Histoire des deux Indes* de Raynal et, à partir des idées qui lui viennent au cours de sa lecture, rédige des textes destinés à être insérés par Raynal dans la deuxième édition. Il transmet, au fur et à mesure de leur composition, ces pages à Grimm, qui les diffuse aussitôt dans le périodique manuscrit qu'il dirige, la *Correspondance littéraire*, sous le titre *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*. Ces seize « fragments » sont donc un témoignage irremplaçable sur la pensée politique du dernier Diderot, ainsi que sur sa manière de travailler, laissant naître ses pensées dans les marges des autres. Il y aborde des sujets très divers : la morale universelle et sa cause dans la similitude d'organisation des hommes partout sur la terre, le bonheur comparé du sauvage et du civilisé, le danger du despote éclairé, l'étendue du droit de propriété, le commerce, la civilisation et les conséquences de la découverte des Amériques, le goût antiphysique, l'anthropophagie, la Chine, Venise, la Russie... Cette variété, suscitée par les pages qui donnent naissance à ces textes, laisse tout de même apercevoir l'unité d'une pensée, et le spécialiste de Diderot y retrouvera sans peine des thèmes qui occupent les œuvres de cette période, *Le Supplément au Voyage de Bougainville*, *Le Rêve de d'Alembert*, *Observations sur Hemsterhuis* ou *Réfutation d'Helvétius*, et bien sûr les autres textes pour Raynal et les pages pour Catherine II. Cette édition est réalisée par G. Goggi, qui est le meilleur spécialiste de la contribution de Diderot à l'*Histoire des deux Indes*. Il donne ici un travail remarquable à tout point de vue, et d'une ampleur telle (110 p. d'in-

roduction, 30 p. d'annexes, 10 p. de postface par G. Dulac, pour un texte de Diderot d'une soixantaine de pages notes des éditeurs comprises) que les responsables du t. XXI des *Cœuvres complètes* de Diderot (DPV) en cours d'élaboration (qui ne pourra reprendre avec les *Fragments politiques* l'intégralité de ce matériel critique) ont choisi d'en proposer une publication autonome. Ils ont bien fait, car ce volume, avec tout son appareil critique est, en même temps que la première édition scientifique de ces textes, un outil d'interprétation indispensable à la compréhension de la philosophie politique du dernier Diderot.

Colas DUFLO

Les Divertissements de Sceaux, éd. par Ioana GALLERON, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque du 18^e siècle », 2011, 542 p.

Les deux volumes des *Divertissements de Sceaux* pour la duchesse du Maine n'avaient pas été réédités depuis leur édition originale au 18^e siècle (1712 et 1725). Les travaux fondateurs anciens d'Adolphe Jullien (1876) – que M^{me} Galleron paraît ignorer – et, plus récemment, le colloque de Sceaux publié par Catherine Cessac et Manuel Couvreur (2003) n'avaient pas permis de se confronter avec une édition savante de ce recueil des « nuits de Sceaux », qui furent, quand Versailles s'assoupissait, dans les ultimes années du règne de Louis XIV, le lieu des plaisirs et de spectacles au plus loin de la Cour. « Ludovise » et son ordre de la Mouche à miel y régnaient. Feux d'artifice, comédies, ballets, cantates rythment ces Grandes Nuits, et la duchesse y convoque les artistes parisiens les plus ouverts à une certaine modernité artistique pour y célébrer, en contraste avec le soleil éteint de Versailles, les lumineux divertissements d'un monde nocturne nourri de poésie et de musique. Nicolas de Malezieu est l'intendant de ces plaisirs, et l'abbé Genest, survivant de l'ancienne préciosité, en publia le premier volume. M^{me} Galleron propose une édition annotée de ces textes qui furent rangés dans l'ordre chronologique pour la publication. Elle signale deux tirages du premier volume : il semble, à notre avis, que, d'un format plus réduit, le second (qui intègre les manchettes dans les notes en bas de page) est un retraitage tardif à la date (1712) pour correspondre au format de la *Suite des Divertissements* (1725). Dans son introduction, M^{me} Galleron présente la Cour de Sceaux et ses acteurs qui seraient à la source du « rococo », notion passablement vague qui aurait mérité d'être précisée. Quelques rares variantes sont signalées pour des poèmes republiés ailleurs du galant abbé de Chaulieu. Un glossaire, une prosopographie des divers intervenants des Nuits et un index des noms font regretter l'absence d'une bibliographie.

François MOUREAU

Le grand siècle en mémoires, Anthologie présentée par Thierry SARMANT, Paris, Perrin, 2011, 511 p.

Le volume couvre tout le règne de Louis XIV, nous ne retiendrons que les années 1700-1715, le déclin d'un âge. Des 18 textes, 14 sont de la plume de Saint-Simon, au plus haut de son génie lorsqu'il cisèle les nécrologies des grands, balançant habilement (et perfidement) compliments et critiques. Et quelle époque « bénie » que les dernières années du règne qui voient disparaître Barbézieux, Monsieur, frère du roi, Vauban, Hardouin-Mansart, le Grand Dauphin, la duchesse et le duc de Bourgogne, Fénelon, Louis XIV enfin. On relit avec plaisir ces portraits d'anthologie et les réactions du petit duc ne laissent pas de ravir. Certes il en a bien un peu honte, mais la mort du Grand Dauphin est pour lui une « délivrance [...] si grande et si inespérée » qu'il craignit un moment « que le malade en réchappât ». En revanche, la disparition du duc de Bourgogne, c'est la fin des espoirs politiques du « petit troupeau » dont il faisait partie. D'autres textes, moins connus, sont de la plume de la Palatine, de Claude le Pelletier, de Torcy, de Dangeau.

Claude MICHAUD

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome V (1758), édition critique par Henri DURANTON avec la collaboration de Ulla KÖLVING et tome VI (1759), édition critique par Ulla KÖLVING, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2011, 248 p. et 345 p., 8,5 x 26,5 cm.

Depuis 2006 (DHS, 39, 40, 43) la réédition de la *Correspondance* la plus célèbre et originale, placée sous la direction d'Ulla Kölvig, fait appel aux meilleurs spécialistes du 18^e siècle. Le tome V qui reprend l'année 1758 est introduit par une présentation du contexte de l'époque aussi bien avec la vie de Grimm que la vie intellectuelle partiellement dominée par l'*Encyclopédie*. Rousseau y occupe une place de choix entre sa rupture avec Grimm puis la publication de la *Lettre à d'Alembert* en réponse à l'article GENÈVE publié l'année précédente. Le contexte politique n'est pas oublié avec la poursuite de la guerre et les échecs de l'armée française face à la flotte anglaise. On l'aura compris, c'est une année triste. L'*Encyclopédie* va être arrêtée mais il y aura le théâtre puis la fin de la condamnation de Montesquieu pour se consoler. L'introduction se termine par une vision historique détaillée sur la diffusion de la *Correspondance*. Le tome VI concerne l'année suivante et poursuit la tristesse des nouvelles sur l'*Encyclopédie*. Grimm doit venir en aide à Diderot et la santé de Mme d'Épinay se détériore. Maupertuis meurt le 27 juillet. Voltaire et Gabriel Cramer ne sont pas bien loin dans ce contexte, mais c'est surtout le début de la carrière diplomatique de Grimm qui consacre cette année 1759, toujours sous le signe de la guerre, ainsi que les beaux-arts. Grimm demande à Diderot de se charger de cette partie dans la *Correspondance* et ce sera le premier *Salon de 1759*. Une large place est justement consacrée non seulement aux abonnés, aux collaborateurs comme dans les précédentes introductions, mais aussi aux copistes avec fac-similés de pages. Dans ces deux volumes les notes sont d'une grande qualité historique et l'édition reste toujours agréable pour les yeux du lecteur.

Martine GROULT

Claude-Adrien HELVÉTIUS, *Œuvres complètes, tome II. De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, Gerhardt STENGER (dir.), établissement du texte sur le manuscrit original par David SMITH, Harold BRATHWAITE et Jonas STEFFEN, Paris, Honoré Champion, 2011, 670 p.

Gerhardt Stenger a beaucoup œuvré pour donner aux lecteurs d'aujourd'hui une image enfin juste de la pensée d'Helvétius qui, depuis la fin du 18^e siècle, a été constamment caricaturée, détournée et, finalement, ignorée dans sa spécificité. Diderot n'y est pas pour rien et, dans son édition de la *Réfutation d'Helvétius* (in *Œuvres complètes de Diderot*, t. XXIV, Paris, Hermann, 2004), G. Stenger avait largement souligné les distorsions opérées par le réfuteur sur son objet. Dès lors il devenait nécessaire, pour cesser de voir constamment la pensée d'Helvétius au travers de ce prisme déformant, de donner enfin accès à l'œuvre elle-même. C'est maintenant chose faite avec l'édition en cours des *Œuvres complètes* dont ce tome II est le premier paru. Il est consacré à celle des œuvres d'Helvétius qui avait peut-être le plus besoin d'une édition scientifique correcte, le traité *De l'homme*. Il s'agit en effet d'un texte publié de manière posthume, avec toutes les complications que cela suppose.

En effet, on sait que la publication de *De l'esprit*, en 1758, déclenche un scandale et entraîne différentes condamnations officielles. Helvétius, obligé de se rétracter publiquement, renonce dès lors à publier des textes philosophiques. Ce qui ne l'empêche pas de travailler à un nouvel ouvrage, plus développé que le précédent, plus radical aussi par certains aspects – notamment la lutte anti-superstitieuse – destiné à la postérité. Le manuscrit original, qui sert de fondement à la présente édition, montre qu'une fois l'ouvrage terminé, en 1770, Helvétius a songé à une publication de son vivant. Il met ainsi en place la fiction d'un auteur allemand qui écrit son propre ouvrage en se réclamant des principes de M. Helvétius. Mais sans doute Helvétius renonce-t-il à cette mystification trop transparente et, par suite, trop dangereuse. Se sachant malade, il organise la publication posthume de son livre. Il meurt en décembre 1771.

La parution, supervisée par son secrétaire La Roche se fait en 1773. Les éditeurs de ce volume ont fait le choix de revenir au manuscrit original plutôt que de reprendre l'édition La Roche, peu fiable et souvent fautive. Ils donnent enfin une édition digne de ce nom à ce grand traité qui, sur le fondement d'une analyse de l'esprit humain, en vient à montrer à quel point la question de l'éducation est décisive et totale, et trace ainsi un chemin qui va de l'anthropologie philosophique à la philosophie morale et politique.

Colas DUFLO

Charles de LACRETELLE, *Dix années d'épreuves pendant la Révolution. Mémoires*, introduction et notes d'Éric BARRAULT, Paris, Tallandier, coll. « La bibliothèque d'Evelyne Lever », 2011, 297 p.

Charles de Lacretelle (1766-1855) publia ses *Mémoires* en 1842, en complément de son *Testament philosophique et littéraire* de 1840. C'est donc avec un recul de quarante ans, après avoir vécu le Consulat, l'Empire, la Restauration et les débuts de la monarchie de Juillet qu'il se remémore les années 1787-1799 qui furent pour lui des années d'épreuves, non seulement parce qu'il connut la prison et le danger de la déportation en Guyane, mais aussi parce qu'il éprouva de façon aiguë la difficulté d'être un modéré en un temps où les extrêmes, quels qu'ils fussent, fustigeaient les hommes de compromis. Ce noble libéral, ami de la Rochefoucauld-Liancourt, partisan d'une monarchie constitutionnelle, fut rebuté, dès les 5 et 6 octobre, par la violence populaire et revint vite de cette illusion lyrique où « l'enthousiasme ennoblissait tout ». Membre des Feuillants, anti-jacobin, défenseur des Girondins, connu dans le milieu politique par sa participation au *Journal des débats*, où il rendait compte des séances de l'Assemblée, il dut s'engager dans l'armée pour éviter la loi des suspects. Rentré à Paris après le 9 thermidor, il mena, sans excès, la vie de la jeunesse dorée, participa aux journées de prairial et germinal an III, où le peuple envahit la Convention. Du parti des vaincus après le 13 vendémiaire, il échappa aux poursuites en se réfugiant à Épinay, mais ne put parer le coup après le coup d'État du 18 fructidor. Il fit deux ans de prison et n'échappa à la Guyane que grâce aux interventions de Mesdames Tallien et de Staël. Il fut libéré par Fouché. Il accueillit la prise de pouvoir de Bonaparte avec espoir, enfin on sortait du chaos. « Jamais dictature ne fut plus judicieuse ni plus ferme que celle du général Bonaparte [...] Le malheur des républiques est de rendre trop souvent une dictature nécessaire » (p. 229). La rentrée des émigrés, le rétablissement de l'Église catholique, le *Code civil* furent des bienfaits, mais ils ne furent pas accordés gratuitement ; ils « coûtaient la perte de tant de rêves [...] de tant de combats, de tant de martyres, par lesquels nous avions cru marcher à la conquête de la liberté » (p. 321). Le septuagénaire nostalgique s'émeut ici des déchirements de sa jeunesse. L'annotation apporte l'essentiel sur les personnages et les événements d'un récit vivant, mesuré, nuancé, qui fait sa part aux sentiments plus intimes ; il eut un temps le fabuliste Florian comme rival.

Claude MICHAUD

La comtesse de LARIC en sa correspondance. Un destin de femme au temps des Lumières, édition établie, présentée et annotée par Christine Roux, Paris, Honoré Champion, 2011, 318 p.

Il faut rendre grâce à Christine Roux d'avoir découvert et rendu en partie accessible un passionnant fonds de correspondance privée, celle de la famille Roux de Laric, des parlementaires du Dauphiné. Son enquête minutieuse dans un lot de cinq mille lettres offre des identifications de personnages secondaires mais ouvre aussi des points de vue sur les proches du pouvoir ou des individus influents du temps et permet de faire émerger des personnalités inattendues comme Sabine de Murat, une religieuse scandaleuse (dont un appendice reprend les lettres) ou, surtout, Louise-Gabrielle-Scholastique de Murat de Lestang, comtesse de Laric, dont 134 lettres des années 1774 à 1776 forment le corps de l'ouvrage.

Le lecteur y apprendra des détails de sa commande de tissus à Jouy – elle est parente des Oberkampf –, de la gestion des affaires familiales, des nouvelles de la vie contemporaine – le réformateur Maupeou est une connaissance de son époux – ou encore des considérations sur la santé des enfants et de leur entourage. Le tout est écrit d'une plume alerte par une maîtresse femme qui se défend de faire œuvre d'écrivain mais envoie deux à trois fois par semaine une lettre à son mari. Un important index et plusieurs arbres généalogiques apportent d'utiles compléments à la correspondance présentée et témoignent du sérieux et de l'érudition de l'éditrice scientifique. On regrette un manque de relecture qui laisse subsister des maladresses et coquilles qu'il eût été aisés d'éliminer. On espère pour bientôt une édition de l'ensemble des lettres : elle ne manquerait d'être tout à fait intéressante et utile pour les spécialistes de l'écriture épistolaire, mais aussi pour les historiens des Lumières.

Cratrina SETH

LAYA, *L'Ami des lois*, éd. présentée, établie et annotée par Mark DARLOW et Yann ROBERT, Londres, Modern Humanities Research Association, coll. « MHRA Phoenix », 2011, 374 p.

Même si la pièce de Laya (janvier 1793) a déjà été l'objet d'une publication moderne (par Jacques Truchet, dans son *Théâtre du 18^e siècle*, NRF-Gallimard, 1974, « Bibliothèque de La Pléiade »), on se réjouit de pouvoir disposer d'une nouvelle édition critique séparée et de qualité. Dans leur riche présentation (près de 120 p.), M. D. et Y. R., après une mise au point bibliographique exhaustive sur le théâtre de la Révolution, s'emploient à fournir tous les renseignements nécessaires à une bonne compréhension de ce texte idéologiquement assez ambigu, qui doit se lire en regard des conditions de sa production, intervenue à l'époque des tensions de plus en plus fortes entre Girondins et Montagnards et tandis que se déroulait le procès de Louis XVI. Ils développent avec une grande clarté les circonstances des représentations (interrompues après la quatrième), s'efforcent de déterminer les positions idéologiques adoptées par Laya, raisonnent – de manière peut-être un peu longue et trop tributaire de la réception critique contemporaine – sur les modèles dramatiques de cette comédie paradoxale – dont ils ne soulignent probablement pas assez que l'écriture est aussi très largement informée par la mémoire et les structures tragiques –, défendent avec conviction la thèse que la pièce instruit, en filigrane, « le procès du procès du roi ». On apprécie leur description détaillée des débats politiques – qui aboutirent au rétablissement de la censure – auxquels donna lieu *L'Ami des lois*, leur générosité à citer les documents les plus éclairants – dont la reproduction en annexe est un peu léonastique –, l'honnêteté avec laquelle ils reconnaissent la part d'incertitude qui demeure à propos de quelques anecdotes galvaudées à propos de la pièce. On les suit avec intérêt jusqu'au bout de l'histoire du texte, qui connut une série de représentations en 1795, disparut de la scène et ne parvint pas à y réparaître quand, en 1817 (mais l'édition est de 1822), Laya s'employa à travestir une œuvre seulement anti-jacobine en prise de position royaliste avant l'heure...

L'édition critique du texte princeps (édition de luxe de 1793 chez Maradan), en orthographe modernisée, est accompagnée d'un relevé exhaustif des variantes (qui ne sont souvent que des coquilles, sauf celles issues du manuscrit de souffleur conservé à la Comédie-Française), mais à peu près dépourvue de notes (et notamment de notes lexicales, qui parfois se fussent révélées bien utiles, et d'indications sur les reminiscences nombreuses, qui ne l'eussent pas moins été). Seul autre défaut gênant, une malencontreuse faute typographique récurrente fait imprimer *encore* au lieu d'*encor* (vers 72, 268, 314, 671, 872, 1072, etc.), rendant boiteux des alexandrins qui ne brillent déjà pas par leur souplesse.

Outre de nombreux documents d'époque (débat parlementaire, articles de presse, etc.), les annexes font place aux variantes majeures de la version de *L'Ami des lois* remodelée en 1817 par Laya. Une bibliographie sélective termine le volume, qui sera incontestablement très utile à la fois aux spécialistes du théâtre et aux chercheurs en histoire culturelle.

Jean-Noël PASCAL

Prince Charles-Joseph DE LIGNE, *Écrits sur la société*, édition dirigée par Jeroom VERCRUYSE avec le concours de Daniel ACKE, Sabine CHAOUCHE, Weronika KASPRZAK, Fabrice PREYAT, Jean-Philippe SCHREIBER, Georges TOLIAS et Raymond TROUSSON, Paris, Honoré Champion, 2010, 963 p.

Ce volume achève l'édition des œuvres du prince Joseph de Ligne (1735-1814) commencée en 2000 avec 2 vol. consacrés aux *Fragments de l'histoire de ma vie*, suivis de deux vol. d'*Œuvres romanesques*, d'un vol. de *Caractères et portraits*, puis d'un autre sur les jardins *Coup d'œil sur Beleil* et enfin d'un septième *Mes écarts ou ma tête en liberté*. Ce présent huitième vol. offre les derniers écrits majeurs. Prévenons qu'aucun numéro ne figure sur la couverture car en fait il ne s'agit pas de l'édition des œuvres complètes. Bien d'autres textes, la plupart inédits, sur la politique et notamment l'époque napoléonienne restent à rassembler. Ici sont regroupés en cinq chapitres des écrits consacrés chacun à un thème parfois déjà abordé dans ses précédents ouvrages. Il s'agit de 1. Écrits sur la religion, 2. Écrits sur l'histoire, 3. Écrits sur l'éducation, 4. Écrits sur le théâtre et 5. Écrits sur les minorités. Les textes sont divers comme des dialogues, des sermons, des Lettres, des prières et des Mémoires. L'objectif est d'offrir au lecteur « un aperçu aussi complet que possible du regard porté par le prince sur la société de son temps ». Les spécialistes, qui ont contribué à établir ce vol., disent avoir été frappés par les qualités d'observateur, de fin analyste du prince offrant des suggestions de vues très franches, très personnelles et souvent audacieuses sur des questions la plupart du temps toujours actuelles. Tous les textes proviennent de manuscrits autographes ou copiés et imprimés d'époque. Ils font tous l'objet d'une présentation courte avec bibliographie et indications sur l'établissement du texte ainsi que de nombreuses annotations très riches. Un chapitre final est consacré à l'explication des variantes et des corrections qui intègrent celles du prince de Ligne. Un index termine l'ouvrage.

Martine GROULT

Antoine MAUBEC, *Principes physiques de la Raison et des Passions des Hommes*, texte établi, présenté et commenté par Paolo QUINTILI, Paris, Honoré Champion, 2011 (Libre pensée et littérature clandestine 46), 218 p.

L'ouvrage du médecin Antoine Maubec de l'Université de Montpellier, publié avec approbation et privilège à Paris en 1709, décrit le mécanisme des sensations et des passions. Malgré l'existence à la BnF d'une copie manuscrite de l'ouvrage, il est difficile, à mon avis, de classer le texte parmi la littérature clandestine. Dans l'introduction de cette édition, P. Quintili présente les résultats de ses recherches concernant l'auteur et ses écrits, reproduit un certain nombre de documents concernant l'étude de la médecine à Montpellier au début du 18^e siècle, et pose la question du rôle joué par ce livre dans la pensée hétérodoxe. Le texte est accompagné de copieuses notes indiquant les sources de Maubec, son rapport à la pensée cartésienne et des rapprochements avec d'autres ouvrages. Si l'on ne peut pas suivre P. Quintili dans toutes ses affirmations, notamment concernant le matérialisme de Maubec, cette édition permet au lecteur de connaître ce texte peu connu. Elle met à la disposition des chercheurs ce témoignage de la pensée médicale du début du siècle concernant le fonctionnement du cerveau et de l'esprit, pensée qui est souvent utilisée par ceux qui nient l'existence de l'âme immatérielle.

Ann THOMSON

Kelemen MIKES, *Lettres de Turquie*, trad. et annotées par Krisztina KALÓ et Thierry FOUILLEUL, sous la dir. de Gábor TÜSKÉS, avant-propos d'Antal SZERB, préface de Jean BÉRENGER, notes historiques de Ferenc TÓTH, édition revue et préparée par Michel MARTY, Paris, Honoré Champion, coll. Bibliothèque d'études de l'Europe centrale, n° 7, 2011, 384 p.

La traduction en français des *Lettres de Turquie* de Kelemen Mikes, publiée à l'occasion du 250^e anniversaire de sa mort, est un véritable ouvrage collectif, qui a mobilisé ceux qui cherchent à faire connaître la littérature hongroise du 18^e siècle en France. Outre la traduction intégrale des *Lettres*, le volume comporte l'avant-propos d'Antal Szerb, célèbre historien de la littérature et essayiste hongrois d'entre les deux guerres. Pour lui, l'œuvre de Mikes est un paradoxe : cet auteur « exclu, exilé, non-lu » devient un « écrivain mondain » dans sa correspondance fictive. La préface de Jean Bérenger présente la politique des Habsbourg en Hongrie, la guerre d'Indépendance du prince François II Rákóczi et les circonstances de l'exil du prince et de son entourage. Il dresse un tableau des événements internationaux qui empêchent à jamais le retour de Mikes en Transylvanie. Le volume est abondamment documenté : on y trouve des repères chronologiques, une bibliographie, un glossaire du vocabulaire turc, ainsi qu'un glossaire de noms de personnes et de noms géographiques.

Les *Lettres de Turquie* ont été publiées pour la première fois en 1794, trente-trois ans après la mort de leur auteur, à partir du manuscrit autographe parvenu en Hongrie. Kelemen Mikes, jeune chambellan de Rákóczi, suit son maître en exil après la défaite de la guerre d'Indépendance de ce dernier contre les Habsbourg en 1711. Après un séjour de quatre ans en France de 1713 à 1717, les exilés sont obligés de partir pour l'Empire ottoman et s'installent définitivement à Rodosto. La correspondance fictive de Mikes – 207 lettres datées de 1717 à 1758 – est adressée à une correspondante imaginaire, sa « douce cousine », une femme belle et sensible, s'intéressant à tout, qui réunit en sa personne les traits d'une parente, d'une amie, d'une confidente et parfois d'une amante. Mikes commence la série de ses lettres comme un reportage sur l'exil ; quand les expériences tarissent, il sait les vivifier par ses lectures. Comme l'a montré Lajos Hopp, spécialiste éminent de Mikes et de son œuvre, un cinquième des *Lettres de Turquie* se compose d'emprunts traduits aux ouvrages français, ce que l'on peut regarder comme une tentative pour créer la langue littéraire hongroise. Mikes sait insérer ces histoires sans pour autant briser le charme des lettres.

Vivre en exil et pouvoir le supporter mobilisent divers sentiments, allant de l'espoir à la résignation, de la souffrance à son acceptation ; ne serait-ce que la révolte qui y manque ? Pourtant, nous semble-t-il, l'ironie de Mikes, qui imprègne ses lettres, devient elle-même une sorte de révolte, la révolte du sage. L'objet du désir – l'amour, le mariage, le retour à la terre natale – n'est jamais atteint : la correspondance imaginaire devient ainsi le fruit « d'un exil infructueux » (*Lettre* 207, p. 326). L'attachement et la fidélité deviennent un vrai principe : Mikes veut garder un souvenir ineffaçable de ce que et de ceux qu'il a perdus. Il s'agit aussi des lettres d'un croyant, pour lequel Dieu et la Providence donnent sens au désespoir de l'isolement ; cette foi est toutefois très personnelle et Mikes ne parle que rarement de la religion institutionnelle. Les *Lettres de Turquie* expriment ces sentiments ambivalents par une sincérité touchante et en une belle langue, dont la traduction a certainement été un véritable défi.

Comme l'ont précisé les traducteurs dans la postface et lors de leur intervention au colloque international *Literaturtransfer und Interkulturalität im Exil* (Budapest, octobre 2011), ils ont renoncé à un français dialectique et archaïsant et ont opté pour rendre la langue de Mikes, « spirituelle, colorée et parfois déroutante », en français moderne et standard. Bien que le texte original reflète un état de langue antérieur à la Grande Réforme du hongrois et révèle l'origine transylvaine de l'auteur, il aurait été, sinon impossible, en tous cas très délicat de rendre cet état de langue en français. En dépit de cette modernisation, ils avaient l'intention de reproduire les particularités de cette prose soutenue, galante et son inventivité stylistique. Leur objectif était de conserver le charme du texte en langue source, tout en produisant un texte toujours compréhensible en langue cible. Pour mener à bien cette tâche difficile, ils ont puisé dans le français du 17^e, voire du 16^e siècle. En outre, ils se sont servis de l'original des emprunts traduits – des anecdotes et d'autres récits brefs insérés – des citations bibliques et des proverbes français. Ils ont gardé le vocabulaire turc des lettres et certains mots hongrois impossibles à traduire.

Grâce à la traduction intégrale, le lecteur des *Lettres de Turquie* se retrouve dans un univers particulier : ces lettres sont à la fois ancrées dans une réalité historique et séparées de cette même réalité. De cette manière, elles ne sont pas seulement les mémoires d'une personne dont toute la vie a été déterminée par les pouvoirs hors de sa portée mais aussi une très belle méditation sur le sort humain.

Eszter KOVACS

MOSES MENDELSSOHN, *Ausgewählte Werke*. Studienausgabe, Hg. Christoph SCHULTE, Andreas KENNECKE, Grazyna JUREWICZ, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2009, deux volumes, 436 + 382 p.

Voici une nouvelle édition de Moses Mendelssohn (1729-1786) préparée par les meilleurs connaisseurs de la période. Les textes les plus importants sont présents, sur la métaphysique, l'esthétique, l'*Aufklärung* et le Judaïsme. Une introduction éclairante ainsi qu'un index et une précieuse bibliographie complètent ces volumes qui excellent à montrer les différentes facettes d'une œuvre désormais bien connue et dont on sait le retentissement.

Dominique BOUREL

MOSES MENDELSSOHN, *Gesammelte Schriften. Jubiläumsausgabe*, Bd. 9,3 (= *Schriften zum Judentum* III, 3). Hg. Daniel KORCHMALNIK, übersetzt von Rainer WENZEL, Stuttgart, Frommann Holzboog 2009, 437 p.

Cette publication est un événement longtemps attendu car il s'agit de la traduction allemande du commentaire en hébreu du Pentateuque de Mendelssohn qui, on le sait, marque un moment cardinal dans l'histoire des juifs en Europe. Parue à Berlin entre 1780 et 1783, la Bible avait été traduite en allemand (mais avec des caractères hébraïques) avec un commentaire rédigé par Mendelssohn et quelques autres, commentaire lui en hébreu et assez traditionnel. Mais il est intéressant de voir comment il utilise la science de son temps. Les collaborateurs de cette édition dont on ne dira jamais assez de bien, surtout si on se souvient qu'elle fut initiée en... 1929 et reprise en 1971, offre une œuvre essentielle à la connaissance de la pensée théologique du siècle, et pas seulement pour le judaïsme. On pourra comparer avec les commentaires du temps d'autant plus que Mendelssohn les connaissait très bien. Avec la réédition du texte (vol.15-18) et la translittération de la traduction (vol.9, 1-2), on possède désormais tout le travail de ces lumières juives.

Dominique BOUREL

MONTESQUIEU, *L'Esprit des lois*, introduction, chronologie, bibliographie, relevé de variantes et notes par Robert DERATHÉ, bibliographie mise à jour par Denis de CASABIANCA, Paris, Classiques Garnier, Bibliothèque du 18^e siècle, 14, tome I, 705 p. ; tome II, 753 p.

L'édition de *L'Esprit des lois* de Robert Derathé, parue en 1973, demeure, en attendant l'aboutissement des *Œuvres complètes* dans le cadre de la Société Montesquieu, la meilleure édition disponible de l'œuvre maîtresse de l'auteur mais elle était épuisée. Sa réimpression par les Classiques Garnier est donc particulièrement bienvenue. Dans sa mise à jour bibliographique, Denis de Casabianca (*Montesquieu. De l'étude des sciences à l'esprit des lois*, Paris, Honoré Champion, 2008) met en évidence la validité des options retenues par Robert Derathé pour son édition, qu'il s'agisse du texte de base, des variantes ou de l'annotation. Le choix du texte de 1757 (Londres, s. n. [Paris, Huart et Moreau]), s'inscrivait dans la tradition de la « dernière volonté de l'auteur » par la prise en compte des ultimes corrections laissées par Montesquieu. On pouvait objecter la déclaration de celui-ci donnant comme édition « la plus exacte » celle de Huart de 1750. En retenant pour les variantes les trois premières éditions : celle de Barillot (1748) et celles de Huart (1749 et 1750), Robert Derathé lève l'objection en fournissant au lecteur des instruments de comparaison indispensables qui assure à son édition encore aujourd'hui toute sa valeur. Il a tiré parti en

outre des travaux de Robert Shackleton sur la chronologie des écritures qui apparaissent sur le manuscrit de la BNF et de l'édition Nagel (1950-1955) dirigée par André Masson qui exploite ces résultats et contient des matériaux éclairant l'œuvre maîtresse. La mise à jour de Denis de Casabianca rappelle l'importance, à l'époque de la parution de l'édition Derathé, des lectures de Raymond Aron, de Louis Althusser, de Jean Ehrard, puis un peu plus tard de Thomas Pangle et de Victor Goldschmidt. *L'Esprit des lois* sera ensuite revisité au regard de l'opposition entre républicanisme et libéralisme, du droit constitutionnel, de l'idée d'Europe, des liens entre politique et économie, entre État et religion, droit et histoire, arts, sciences et législation, puissance et prospérité des états... L'étude des manuscrits, entreprise dans le cadre de l'édition des *Ceuvres complètes* déjà mentionnée, l'édition du manuscrit de *L'Esprit des lois* (2008) par Catherine Volpilhac-Augier, celle de la *Défense de L'Esprit des lois* (2010) par Pierre Rétat, le *Dictionnaire électronique Montesquieu*, autant d'instruments pour un renouvellement des perspectives.

Tous les lecteurs de Montesquieu peuvent donc se réjouir de cette réimpression. La mise à jour bibliographique lui sert d'écrin en soulignant les qualités de l'édition et les apports des recherches menées depuis.

Carole DORNIER

Étienne-Gabriel MORELLE, *Code de la nature*, édition critique par Stéphanie ROZA, Paris, La ville brûle, 2011, 174 p.

« Abolition de la propriété privée et droit au travail pour tous. Une utopie radicale au siècle des Lumières » : le bandeau de présentation de la plus récente édition du fameux petit livre de Morelly – parfois attribué à Diderot au cours du 18^e siècle – le présente comme un brûlot révolutionnaire encore capable d'enflammer les victimes de l'injustice sociale, plus de 250 ans après sa première publication ! C'est un bon signe pour les études dix-huitiémistes de voir leurs œuvres publiées hors des seuls cercles érudits, pour viser un public élargi dans le cadre d'une réflexion philosophique associée à une pratique politique.

On peut d'autant plus remercier les éditeurs militants de « La ville brûle » qu'ils rendent accessible à prix modique un ouvrage qui ne laisse rien à désirer sur le plan du sérieux éditorial. Stéphanie Roza, spécialiste de la tradition républicaine et de la pensée socialiste moderne, éclaire le texte d'une annotation discrète mais efficace et judicieuse. Hormis la bibliographie – qui reste malheureusement minimaliste, alors qu'un point sur les recherches récentes consacrées à Morelly aurait été bienvenu – l'introduction est exemplaire de concision et de synthèse. Comme l'indique son titre, « Un programme socialiste au siècle des Lumières », elle situe le petit traité publié en 1755 dans l'histoire des pensées utopiques et proto-communistes à la fin de l'âge classique. La pensée de l'auteur est bien systématisée, le parallèle avec Rousseau est bien esquissé, les oscillations entre adhésion et dénonciation qui ont marqué la réception du texte sont bien signalées et bien documentées. Avant cela, Stéphanie Roza n'a pas manqué de donner les quelques informations dont on dispose sur l'identité assez mystérieuse de l'auteur, et de restituer la continuité qui unit le *Code de la nature* avec la *Basiliade* dont il se présente comme l'appendice.

En relisant le traité de Morelly, on s'aperçoit qu'il pose plus de questions qu'il n'en résout (ce qui est plutôt bon signe). Le statut de la référence à la Providence reste remarquablement ambivalent : faut-il y voir une façon détournée d'exprimer la nécessité inéluctable de tout ce qui existe, comme voudrait le comprendre (ou le projeter) une lecture spinoziste de ce texte ? Faut-il y reconnaître une réelle croyance en une intelligence supérieure, ordonnatrice et bienveillante, qui aurait agencé la nature dans la visée du plus grand bien ? Une autre lecture de Morelly est-elle possible que celle qui le rabat sur une certaine tradition communiste, aujourd'hui un peu datée – une lecture plus littéraire, qui se rende attentive à ses mots plutôt qu'à ses idées, une lecture plus folle, qui prenne ses contradictions (plutôt que sa cohérence) comme tremplin d'imagination, une lecture plus audacieuse, qui pousse

la critique de l'appropriation privative vers la culture du « commun » plutôt que vers les recettes du « communisme » ? Grâce à cette belle petite édition, de nombreux nouveaux lecteurs pourront répondre par eux-mêmes à de telles questions.

Yves CITTON

Charles-Joseph PANCKOUCKE, *Prospectus et mémoires de l'encyclopédie méthodique*, vol. 1, *Prospectus général*, précédé de la *Préface au Grand Vocabulaire François*, textes réunis et annotés par Martine GROULT, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, Collection Lire le 18^e siècle, 2011, 230 p.

À la différence de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, les études sur l'*Encyclopédie méthodique* (1782-1832) ne sont pas légion. Rien d'étonnant, alors, que le *Prospectus général* (mai 1782), texte-clé pour comprendre l'évolution de l'encyclopédisme européen à la veille de la Révolution, ne fut jamais réédité depuis 1788. Martine Groult comble un vide éditorial en mettant à la disposition des chercheurs le discours programmatique du projet encyclopédique le plus vaste de l'histoire du savoir : une quarantaine de dictionnaires spécialisés par matière et répartis sur plus de 200 volumes. Établi par le grand libraire et encyclopédiste Panckoucke et assorti des 27 premiers discours préliminaires des rédacteurs des différents dictionnaires thématiques, ce prospectus (p. 44-215) fixe les repères pour repenser l'unité du savoir (sciences, arts et métiers) selon l'ordre « méthodique » des matières, au détriment de la disposition alphabétique orchestrée par un ordre encyclopédique choisi par Diderot et d'Alembert. Le choix de la spécialisation s'explique par la nécessité d'améliorer l'*Encyclopédie* des Lumières ; il implique que chaque matière aura son dictionnaire particulier, qui commencera par un tableau général ou discours préliminaire et un tableau analytique. Le prospectus trace également la route du nouveau chantier, en livrant « le plan de travail pour l'*Encyclopédie méthodique* ». Assortie d'une introduction historique et philosophique (p. 7-28), d'une présentation du *Grand Vocabulaire François* (p. 30-32) et d'une utile chronologie sommaire (p. 227-230), cette édition annotée est le premier volet d'un travail en deux volumes. Prévu pour 2012, le deuxième volume portera sur les prospectus et mémoires, écrits entre 1789 et 1791. Il achèvera ainsi cette édition qui offre non seulement un aperçu clair et utile de la vision philosophique du projet immense et complexe de l'*Encyclopédie méthodique*, mais qui constitue désormais un précieux instrument critique au moment où les premiers dictionnaires de cette encyclopédie font l'objet d'une numérisation scientifique sur le site ARTFL-Project, à la suite de l'*Encyclopédie* (<http://artfl-project.uchicago.edu/content/encyclopédie-méthodique>).

Luigi DELIA

François PÉTIS DE LA CROIX, *Les Mille et un jours*, édition critique par Christelle BAHIER-ORTE et Pierre BRUNEL, texte établi et édition annotée par Christelle BAHIER-ORTE, Paris, Champion, collection « Champion classiques », série « Littératures », 2011, 895 p.

Cette nouvelle édition reprend le texte des *Mille et un jours* proposé en 2006 dans la *Bibliothèque des Génies et des Fées*, qu'elle met ainsi très opportunément à la disposition d'un public élargi. L'introduction et la bibliographie sont, comme il se devait, revues et mises à jour. On saluera la belle notice de Christelle Bahier-Porte, qui fait d'abord le point sur la question toujours controversée de la paternité du recueil : si bien des choses donnent à penser qu'Alain-René Lesage puisse être le véritable auteur d'un ouvrage pour lequel Pétis de la Croix aurait surtout fourni des matériaux, puis donné sa caution d'orientaliste reconnu, il ne s'agit toujours que d'une hypothèse sans doute fort plausible et très séduisante, mais pour laquelle la preuve décisive reste à fournir. La suite de la notice précise la place des *Mille et un jours* dans la tradition du conte oriental ; là encore, le bilan se fait très nuancé puisque nous apprenons que le recueil appartient toujours à une « période érudite

et heureuse » (p. 52) du genre, où l'attrait d'un Orient pittoresque et exotique « prend encore le dessus sur » (p. 58) les arrière-pensées philosophiques mais où celles-ci seraient pourtant déjà plus sensibles que dans les *Mille et une Nuits* d'A. Galland.

On regrette d'ajouter que les notes en bas de page n'ont pas toujours cette belle classe : les éditeurs y précisent souvent utilement la résonance précise de tels vocables dont le sens a pu changer quelque peu depuis le 18^e siècle, mais se laissent aussi aller plus d'une fois à des rapprochements un peu gratuits avec des textes plus connus. Il y a là un souci tout à fait louable et légitime de situer le chef-d'œuvre de Pétis (ou de Lesage) dans son contexte le plus large : n'empêche que telles références à *Manon Lescaut* (p.165), *Émile* (p. 192), *Candide* (p.209),... restent si générales qu'on voit mal ce qu'elles pourraient apporter à une exégèse plus précise du grand et beau texte qu'on nous invite ici à redécouvrir.

Paul PELCKMANS

Ann RADCLIFFE, *Les mystères de la forêt*, édition Pierre ARNAUD, Gallimard, Folio classique, 2011, 558 p.

Comme il y a eu *les mystères de Paris*, voire *les mystères de l'Ouest*, voilà maintenant *les mystères de la forêt*. On aura reconnu, sous ce titre quelque peu mis au goût du jour, l'un des ouvrages d'Ann Radcliffe qui eut le plus de succès, en son temps, et dont l'influence littéraire fut des plus grandes dans les décennies qui suivirent. L'édition que nous en procure Pierre Arnaud pour une collection grand public réussit la prouesse, tout en reprenant la traduction historique qu'en a donnée François Soulès au début du 19^e siècle, de nous en rendre la lecture passionnante. Non que nous ne puissions être lassés, parfois, par les enchaînements sans limites d'épisodes que l'auteur conduit un peu trop à sa guise ; ou que, par moments, nous ne restions sans voix face au comportement intrépide de la belle Adeline qui échappe, grâce à la pertinence de son verbe, aux situations les plus menaçantes. Mais il y a le charme de cette écriture qui, en dépit de (ou grâce à ?) quelques retouches à peine sensibles pour qui n'a pas devant lui les éditions antérieures, nous tient en haleine d'un bout à l'autre de l'ouvrage et nous en révèle les beautés, prose et poésie mêlées. Il y a le trouble que le fruit de l'imagination intrépide de cette contemporaine de Sade distille sans s'embarasser de nos peurs dans les nuits d'espaces mal connus, angoissants, sinistres. Il y a les délices de ces épanchements à la Rousseau face aux beautés de la nature pendant que nous nous égarons dans le temps comme dans l'espace : où sommes-nous vraiment ; quel degré de réalité accorder à la scène que l'on nous conte ? Que la forêt, à une époque où elle a été, sans doute, surexploitée plus qu'en tout autre temps, ait pu servir de référence comme lieu de fuite et de refuge, évidemment interpelle. La longue et érudite introduction qui ouvre l'ouvrage permettra au lecteur soucieux d'aller plus loin dans tous ces questionnements, de trouver là des éléments de réponse argumentés et pertinents ; tout comme les notes, en fin d'ouvrage destinées à éclairer le sens des termes peu connus ou dont le sens s'est modifié au cours des temps. Dans le renouveau d'intérêt que connaissent actuellement le roman gothique et, plus particulièrement, l'œuvre d'Ann Radcliffe, voilà une publication qui offre à l'honnête homme quelques heures de bonne lecture.

Jean BUISSIÈRE

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Rousseau juge de Jean-Jacques. Dialogues*, édition critique établie par Philip STEWART, Paris, Champion Classiques, Série « Littératures », 2011, 417 p.

Cette nouvelle édition des Dialogues rédigés entre 1772 et 1776 fait suite à celle d'E. Leborgne (GF 1999), édition de référence pour le programme de l'Agrégation de Lettres modernes en 2004, et précède celle de Jean-François Perrin qui paraîtra en 2013 dans le cadre de l'édition des Œuvres complètes chez Garnier. Une autre, sous la direction de R. Trousson, est annoncée pour juin 2012 aux éditions Slatkine/Champion. Le tricentenaire proche de la naissance de Rousseau invite, certes, à rééditer les beaux textes de ce penseur majeur du

18^e siècle, et une édition indépendante des œuvres complètes est toujours intéressante ; néanmoins, au vu de celles prévues de longue date, n'y-a-t-il pas cette fois-ci redondance ?

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons, grâce à ce travail de P. Stewart, paru dans l'agréable série « Littératures » de Champion Classiques, le ravissement déjà procuré par les promenades des *Réveries* et par la sensibilité que dégage le texte des *Confessions* ; nous sommes à nouveau séduits par la puissance créatrice et le style enchanteur de celui qui nous invite, comme lui, à nous « enivr[er] par [l]es contemplations des charmes de la nature » (p. 225) et « par une imagination riante » (p. 273). C'est certainement là, si l'on ne s'en tient pas à une analyse essentiellement psychologique de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, l'un des intérêts d'une nouvelle lecture. L'autre enjeu de cette édition est de mettre en relief le lien entre *Rousseau juge de Jean-Jacques* et l'ensemble de l'œuvre autobiographique et de redonner à ce texte la place qu'il mérite. Il est certain que les *Dialogues*, dont la structure « donne le vertige » (p. 15), dont la polyphonie en *je* exprime sans doute une « terreur existentielle » (p. 21), et dont l'interrogation sur soi et les autres souligne l'intense « combat contre les ombres » (J. M. Goulemot, 1979), exigent en effet que l'on s'y attache davantage qu'on ne l'a fait jusqu'alors.

Frappé dès l'enfance puis dans sa jeunesse par la douceur des voix humaines (celle de sa tante, celle de Mme de Warens : *Confessions*, L. I), Rousseau se montre en fin de compte désenchanté par son expérience – en partie imaginaire – de la méchanceté des hommes. Les gémissements douloureux des *Dialogues* comme ceux de la première promenade des *Réveries* sont le résultat d'une longue méditation chez celui qui se sent répudié. Mais Rousseau n'en reste pas à l'expression d'une souffrance déchirante. Dans les *Dialogues*, afin de conserver une voix amène, il cherche à fabriquer une fiction perceptible par la réactualisation du passé (p. 267). Ici et là, grâce à la puissance de l'imagination, la vie passée retrouve son énergie vibrante et la douceur disparue. L'homme écorché qui n'entend plus que des voix grinçantes trouve toujours la force intérieure de redécouvrir la voix douce de l'échange entre les hommes, telle qu'il la souhaite et non telle qu'il l'a entendue : ainsi se présente le « monde idéal » qui ouvre le I^{er} *Dialogue* ; le monde d'un homme retiré dans la solitude qui « se parle, s'interroge, s'écoute, écoute en silence », dont la « sensation secrète se développe peu à peu » et qui trouve « les vraies voix qui dessillent les yeux des autres et les entraînent » (Diderot, commentaire d'un tableau de Doyen, *Salon de 1767*).

Pour éclairer notre lecture, P. Stewart a choisi, parmi les manuscrits dont nous disposons, d'utiliser comme texte de base celui offert par Rousseau à son ami Moulou en 1778 (conservé à Genève), qui était déjà celui opté par R. Osmont (éd. Pléiade, 1759). Ce manuscrit correspond, à quelques variantes près, au manuscrit du Palais Bourbon [nommé P], de provenance incertaine. Il n'est plus question en effet, explique l'A., de rééditer celui de 1782 et 1793 dont Pellieux écrivait qu'il s'agissait du même qu'avait reçu Condillac des mains de Rousseau, ouvert le 31 décembre 1800. Sur cette base, P. Stewart affine l'édition en proposant en notes les différentes variantes. Pour le I^{er} *Dialogue* ces dernières proviennent des deux manuscrits de Boothby et de Londres (nommés L). Il s'agit pour les I^{er} et III^e *Dialogues* des variantes issues de P. D'autres, représentatives de changements d'effets de sens sont extraites de brouillons de Neuchâtel. Le travail du chercheur permet donc d'accéder non seulement à la signification originelle que Rousseau voulut donner à ces dialogues mais aussi à la façon dont il désira modifier son sentiment premier. S'agissant d'un écrit autobiographique, sachant l'enjeu primordial que lui donnait Rousseau désireux de se défendre face à un procès imaginaire kafkaïen, et connaissant son habileté rhétorique et son souci du mot juste, on saura apprécier à sa juste valeur ce travail qu'avait déjà mené en son temps R. Osmont. P. Stewart à son tour a déchiffré le brouillon de l'*Histoire du précédent écrit*, mais l'auteur de ces lignes, quitte à bénéficier d'une nouvelle édition, aurait aimé découvrir la copie Condillac déposée à la bibliothèque de l'Assemblée Nationale dont l'édition de 1959 (Pléiade) ne tenait pas compte.

L'introduction, quant à elle, rappelle la genèse du texte, explicite les liens avec les *Confessions*, les *Réveries* et des passages de lettres de l'écrivain, et analyse la structure des dialogues à la lumière de la seconde préface de *Julie* et certains passages de l'*Émile*. Elle convoque les travaux de P. Lejeune pour mieux cerner les « moi » de Rousseau et éclaire la personnalité de l'écrivain par l'exemple de sa relation avec Dusaulx, avant de s'interroger sur le complot dont Rousseau pense être la victime et qui est au centre des *Dialogues*.

On aime enfin la présence de deux index ainsi que la brève note bibliographique.

Cette édition renouvelle nombre de précisions essentielles avant que nous découvriions le texte dans les œuvres complètes.

Hélène CUSSAC

Marquis de SADE, *La Philosophie dans le boudoir*, éd. par Éric BORDAS, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2010, 264 p.

Vingt ans après avoir fait son entrée dans la prestigieuse bibliothèque de la Pléiade, Sade intègre une nouvelle collection, scolaire cette fois, celle de la « Foliothèque », indice d'une normalisation littéraire qui poursuit tranquillement son cours. On connaît le principe des ouvrages proposés par Gallimard, qui associent au commentaire d'une œuvre par un spécialiste un choix de textes critiques en dossier ; c'est ici Éric Bordas qui s'attelle à la tâche de donner une vision aussi riche et synthétique que possible d'une des œuvres les plus abordables du marquis, *La Philosophie dans le boudoir*. La pédagogie libertine des « instituteurs immoraux » constitue le premier point abordé : soucieux d'historiciser l'œuvre, l'auteur replace de manière fort intéressante le texte dans les débats du temps sur l'éducation des jeunes filles, puis il le compare à quelques ouvrages libertins célèbres (Laclos, Mirabeau), passant sans doute un peu trop vite sur le rapport à la riche tradition du dialogue d'initiation érotique, dont l'importance n'est pas assez soulignée (seule l'*Académie des dames* est brièvement mentionnée). D'excellentes analyses viennent ensuite enrichir le propos de l'auteur, lorsqu'il évoque la plasticité du rapport libertin au langage, qui permet la libération des identités et la construction volontariste de l'individu par lui-même (p. 41-45), ou qu'il traite avec nuance de la question d'un hypothétique féminisme sadien, lequel serait à trouver entre la revendication fantasmatique d'une libre sexualité pour la femme et la parfaite indifférence pour les luttes bien réelles des féministes de son temps (p. 71-75). À la problématique pédagogique et émancipatrice vient alors succéder celle de l'interprétation politique d'un ouvrage prétendument « républicain » : l'auteur, suivant les analyses de Lynn Hunt, présente ainsi *La Philosophie dans le boudoir* comme la réécriture dans l'espace privé du boudoir du roman familial constitué par la Révolution française, avant d'appréhender la politique sadienne comme une anarchie justifiée par la référence rhétorique à la nature (p. 100) et comme une justification farcesque de l'égoïsme le plus individualiste. Vidé de tout contenu philosophique réel, le texte sadien est fort logiquement abordé dans un troisième temps dans sa dimension rhétorique : Éric Bordas insiste ici sur les stratégies de pouvoir à l'œuvre dans le discours libertin (autorité de la maxime et de la période qui inscrivent celui qui les professe dans un *ethos* de maîtrise intellectuelle) et sur la dimension parodique d'une écriture qui s'attache à déconstruire toute *doxa*, à saper tout discours d'autorité (p. 164-165). Ces réflexions conduisent dès lors l'auteur à s'interroger sur l'existence d'un « gai savoir » sadien : refusant de réduire l'écrivain à son ironie glacée d'aristocrate, il plaide pour la reconnaissance d'un comique propre à Sade, comique du pastiche généralisé, qu'il va jusqu'à tirer du côté de l'humour potache.

On le voit, Éric Bordas propose une lecture pleine d'intérêt de l'œuvre, laquelle appelle pourtant plusieurs remarques au vu de ses partis pris. Au-delà de certains propos ponctuels un peu discutables (la réduction du complexe rapport des libertins à la nature à un simple naturalisme, par exemple, p. 59, p. 72), on peut effectivement se demander si la volonté affichée ici de faire connaître un autre Sade ne conduit pas l'auteur à minorer la part sombre

de l'œuvre. Soucieux de promouvoir un texte qu'il juge « bon » et « sain » (p. 197), celui-ci préfère en effet distinguer artificiellement *La Philosophie dans le boudoir* du reste du corpus ésotérique plutôt que de relever les indices d'une appartenance bien réelle, mais soigneusement gazée : le dénouement cruel, à la lumière duquel l'œuvre pourrait sans doute être relue, est ainsi presque passé sous silence, tandis que les discours faisant l'apologie du meurtre se trouvent neutralisés par leur intégration commode au domaine de la parodie. Il n'est cependant pas certain que la démarche sadienne gagne à être réduite à la formulation de paradoxes « délicieusement choquants » (p. 14) ou à la mise en scène d'une sympathique initiation sexuelle. On reste également quelque peu sceptique devant les considérations de l'auteur sur la bienveillance et la pureté d'intention des « instituteurs immoraux », car là où celui-ci veut voir la trace d'une amitié sincère à l'œuvre dans la petite communauté du boudoir, il est aussi permis de soupçonner le faux-semblant et l'égoïsme, comme y engage, au reste, toute une tradition libertine... De ce point de vue, il n'est d'ailleurs pas du tout évident non plus que l'on puisse rapporter l'isolisme sadien à l'innocent penchant épicurien pour la retraite qu'évoque Éric Bordas en conclusion (p. 197). En cela, on mesure sans doute les limites d'une approche fondée comme celle-ci sur le tout parodique, laquelle passe peut-être à côté de ce qui fait la spécificité et l'intérêt de l'œuvre, à savoir la tension maintenue entre les pôles opposés du philosophique et du parodique, la résistance à toute lecture stabilisée du texte qui en voudrait gommer les multiples contradictions, etc. Dès lors, il est permis de se demander si le propos d'Éric Bordas ne constituerait pas davantage un plaidoyer pour la lecture d'ouvrages d'un certain genre, celui des productions licencieuses du temps (Mirabeau, Nericiat, etc.), avec lequel ses analyses sembleraient parfois plus en phase, plutôt que pour celle d'une œuvre aussi inclassable et complexe que *La Philosophie dans le boudoir*. Car si Sade est ici aussi aimé qu'aimable, peut-être est-il aussi un peu manqué...

Vincent JOLIVET

August Ludwig von SCHLÖZER, *Vorbereitung zur WeltGeschichte für Kinder. Ein Buch für Kinderlehrer*, Susanne POPP et Marko DEMANTOWSKY (éd.), postface de Horst WALTER Blanke, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2011, 267 p., 6 ill., 8 fac-similés.

L'édition récente de ce texte de 1779 et 1806, composé par A. L. v. Schlözer (1735-1809), professeur à Göttingen, un des plus importants historiens, publicistes et pédagogues des Lumières allemandes, est propre à enrichir les débats actuels sur la pédagogie de l'histoire. L'introduction des éditeurs et l'appareil de notes rendent notamment ce texte accessible aux lecteurs contemporains non spécialistes. H. W. Blanke le souligne dans la notice biographique qui clôt le volume, Schlözer a préparé à l'université de Göttingen l'émergence de l'historicisme allemand. Célèbre publiciste, il a livré une vision polémique de son temps. Contrairement aux lecteurs allemands de *l'Émile*, il plaide pour le plaisir du raisonnement chez l'enfant et introduit dans sa propédeutique les notions centrales de sa théorie de l'histoire. Il s'interroge de plus sur la manière dont la civilisation d'un peuple et des hommes se reflète dans l'organisation politique. En prenant parti pour l'éducation des femmes (sa propre fille deviendra docteur en 1787), Schlözer souligne leur rôle dans le processus de civilisation. Enfin, l'ouvrage invite à replacer l'émergence de l'« histoire globale » dans le temps long.

Pauline PUJO

Johann Gottfried SEUME, *Voyage à Syracuse*, texte traduit et présenté par Marcel MOUSELER, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 370 p.

Seume (1763-1810) n'est encore guère connu en France. Les « Belles-Lettres » viennent toutefois d'en publier l'autobiographie en traduction (*Mein Leben/Ma vie*). Il connut un destin singulier. En route pour Paris en 1781, il est enrôlé tel Candide contre son gré pour aller combattre au Canada. En 1787, il parvient enfin à se libérer de son enrôlement

forcé dans l'armée prussienne; il entreprend alors des études, soutient une thèse, mais, helléniste impécunieux, il doit servir comme précepteur chez un général avec qui il participe en 1792 à la répression du soulèvement polonais. De retour à la vie civile, il gagne sa vie en travaillant chez un éditeur.

Présenté ici pour la première fois en traduction française, le récit du voyage (*Der Spaziergang nach Syrakus*, 1803) qu'il fit, en grande partie à pied, entre l'hiver 1801 et l'été 1802 de Leipzig à Syracuse et retour, *via* Paris, où il assiste aux manifestations du 14 juillet 1802 et se rend à la Bibliothèque Nationale pour consulter des livres sur l'Antiquité, occupe une place originale parmi les récits de « voyages en Italie ». Moins attentif au palladianisme et aux productions artistiques récentes que ses compatriotes Goethe (dont *Le voyage en Italie*, effectué en 1786-1788, fut publié après le sien, en 1816) et Moritz (1792), il voyage en antiquisant qui vibre surtout au spectacle des vestiges antiques, mais surtout il scrute l'état de la société, et la misère sociale italienne transforme le défenseur de l'absolutisme éclairé qu'il était (ou feignait d'être) dans les années 1790, en républicain ardent, convaincu que la société française doit à la Révolution de ne pas connaître le degré de misère qui afflige le Sud italien livré depuis des siècles au parasitisme des ecclésiastiques, de la noblesse et des occupants étrangers. Il écoute les récits qui lui sont faits de la présence des armées révolutionnaires françaises dans les Républiques sœurs d'Italie et ne perd jamais une occasion de citer des exemples qui montrent que le jugement porté sur la Révolution par les populations doit moins à des considérations d'ordre idéologique qu'au souvenir de la conduite, si variable d'un lieu à l'autre, de l'occupant, spoliateur ici, libérateur ailleurs. Quant à Bonaparte, dont Seume avait approuvé le coup d'État, il lui apparaît désormais comme un traître à la Révolution dont les réformes (le Concordat, la création de l'Ordre de la Légion d'Honneur...) représentent des pas vers un établissement progressif de l'Ancien Régime.

La présente traduction permet un véritable plaisir de lecture, tandis que la postface et une riche annotation, établie par un grand spécialiste de Seume, en font un authentique instrument de travail.

Gérard LAUDIN

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, sous la direction de Bruno BERNARD, John RENWICK, Nicholas CRONK, Janet GODDEN, texte et bibliographie établis par Henri DURANTON, tome 2, Avant-propos et chapitres 1-37 (*Les Œuvres complètes de Voltaire* 22) Oxford, Voltaire Foundation, 2009, tome 3, chapitres 38-67 (*Les Œuvres complètes de Voltaire* 23) Oxford, Voltaire Foundation, 2010.

« Dans l'essai sur les mœurs, Voltaire rompt l'écriture traditionnelle du discours historique. À l'échelle du monde, il définit l'unique bon sujet de l'histoire, la totalité des relations sociales et leurs rapports au politique », établissant ainsi « une nouvelle philosophie des développements de l'histoire ». C'est Daniel Roche qui nous rappelle ce trait fondamental de l'œuvre de Voltaire qui est à juste titre considérée comme une étape décisive non seulement dans l'histoire de l'historiographie, mais aussi dans la pensée de l'humanité. Toute une équipe de chercheurs a été mise à contribution pour les deux premiers volumes de l'*Essai sur les mœurs* dont l'édition scientifique vient d'être entamée par la prestigieuse *Voltaire Foundation* d'Oxford. Ces deux volumes sont intitulés respectivement « Tome 2 » et « Tome 3 », puisque le premier volume, qui contiendra une introduction générale à l'œuvre, est censé clore l'édition de l'*Essai* et sera donc le dernier volume à être publié. Une douzaine d'auteurs ont contribué aux deux tomes parus récemment : Bruno Bernard, Marie-Hélène Cotoni, Nicholas Cronk, Henri Duranton, Olivier Ferret, Janet Godden, Gianluigi Goggi, Gérard Laudin, Myrtille Méricam-Bourdet, Olga Penke, John Renwick et Richard Waller; il faut y ajouter Karen Chidwick, qui est également la secrétaire de l'édition de ces deux tomes. Pour le tome 2, l'équipe est complétée par Dieter Gembicki, Gianni Iotti, Laurence Macé, John Robertson et Catherine Volpilhac-Auger; pour le

tome 3, s'y ajoutent les noms de Michel Balard, Kate Marsh et Siofra Pierse. C'est dire à quel point les éditeurs des *Ceuvres complètes* de Voltaire ont su réunir une équipe internationale et interdisciplinaire regroupant les plus grands spécialistes de Voltaire et des sujets traités dans ces premiers chapitres de son *Essai sur les mœurs*. Chaque auteur s'est chargé d'une partie du commentaire, en fonction de sa spécialité. Outre une présentation de l'édition et d'autres pièces liminaires, les deux tomes publiés à ce jour contiennent une brève préface bilingue, en anglais et en français, de John Robertson du St Hugh's College d'Oxford qui fait office, provisoirement, d'introduction, en attendant la parution de l'introduction plus détaillée déjà évoquée. Les sujets traités par Voltaire dans ses chapitres édités dans le tome 3 de la présente édition sont éclaircis par deux études préliminaires, signées respectivement par Michel Balard et par Henri Duranton, sur *Voltaire et le Proche-Orient des croisades* et sur *L'« Histoire des croisades » de Voltaire*. Les deux volumes sont enrichis de plusieurs illustrations, d'une chronologie des chapitres (c'est-à-dire de leur titre ou bien de leur omission dans les différentes versions de l'*Essai*), d'une bibliographie et de deux index (un index des noms de personnes et un index analytique qui représente un outil de travail très utile pour le lecteur qui s'intéresse à des sujets spécifiques traités par Voltaire). La présentation du texte même de l'*Essai* est très soignée. Il s'agit d'une édition critique établie sur la base des manuscrits et des différentes publications de l'ouvrage au cours du 18^e siècle jusqu'à l'édition des *Ceuvres complètes* en 70 volumes parue à Kehl de 1784 à 1789. Les leçons s'écartant du texte de base, qui est celui de l'édition dite « encadrée » et corrigée par l'auteur de 1775, sont indiquées au-dessous du texte principal. Par ces variantes, l'édition fait apparaître de quelle manière Voltaire a retravaillé lui-même son texte à la veille de chaque réédition. Une annotation très riche (souvent plus longue que le texte commenté même) et d'une très grande qualité l'éclaircit sous différents angles, en commentant par exemple les noms de personnes et les événements rapportés par notre auteur. Ces notes dégagent aussi les sources de Voltaire et précisent de quelle manière celui-ci suit les auteurs dans lesquels il a puisé pour son *Essai*, ou bien s'écarte de leur présentation. Sont également reproduites les notes que Voltaire avait ajoutées lui-même à son texte, en créant ainsi, entre autres, un système de renvois entre ses différentes œuvres. L'appareil critique, avec ses précieuses indications tant historiques que philologiques, nous fait donc comprendre de plusieurs façons l'approche méthodique de Voltaire lors de la rédaction de son ouvrage et du remaniement ultérieur de celui-ci. Cela constitue une clé essentielle pour restituer l'évolution de sa pensée au cours de son travail d'historien et de philosophe. Par exemple, l'appareil fait apparaître au grand jour les emprunts fréquents faits par Voltaire à l'*Histoire des croisades* de Maimbourg, écrivain clérical auquel notre auteur ne se réfère à aucun moment de manière explicite. Malgré ces emprunts, nous voyons qu'il garde cependant toute son indépendance en jugeant les événements rapportés. Quels thèmes Voltaire aborde-t-il dans les chapitres publiés récemment ? Suite à l'avant-propos, l'auteur se penche d'abord délibérément (pour rompre avec la tradition historiographique occidentale et l'histoire sacrée) sur l'histoire ancienne des pays extra-européens et non chrétiens, à commencer par la Chine, suivie des Indes, puis de la Perse et de l'Arabie. Ensuite, Voltaire passe à l'histoire de l'Italie et de l'Église avant Charlemagne et examine les origines du christianisme. L'auteur présente la décadence de l'Empire romain après Constantin le Grand et analyse les causes de sa chute. Son exposé s'attache ensuite à la montée en puissance de la papauté et à l'essor de l'empire sous Charlemagne. La mort de Louis le Débonnaire marque pour lui la séparation de l'Allemagne et de la France. Le premier tome se termine par la présentation des différents pays d'Europe, de l'Angleterre à la papauté, aux 9^e et 10^e siècles. Là encore, Voltaire dépasse le cadre européen en intégrant dans son récit par exemple l'analyse de la puissance des musulmans en Asie. Le tome suivant mène le lecteur jusqu'à l'état dans lequel l'Europe se trouva au 13^e siècle, au temps de Philippe le Bel et de Boniface VIII, et se termine par la « révolution » survenue en Suisse au début du 14^e. Dans ce volume, une large place est

faite à la présentation des croisades jugées surtout en fonction de leurs aspects négatifs et qui, initialement, avait fait l'objet d'une publication particulière. À travers la multitude d'aspects intégrés dans son récit, Voltaire nous propose en réalité une histoire générale des civilisations qui se dégage de toute approche providentialiste et érige la raison en unique critère du jugement porté sur l'évolution de l'humanité. Étant donné la qualité extraordinaire de cette édition, il faut espérer que les autres six volumes environ qui compléteront l'*Essai* verront le jour dans les meilleurs délais en respectant toutefois le temps dû à une telle entreprise éditoriale de la plus haute précision scientifique. Avec Daniel Roche, on peut en effet supposer que cette nouvelle édition « fera date ». Cela nous semble vrai non seulement pour les spécialistes de Voltaire, mais au-delà pour les historiens, les philologues et les philosophes en général.

Guido BRAUN

VOLTAIRE, *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*, édition critique par Jacqueline HELLEGOUARC'H, Paris, Honoré Champion, 2011, 255 p.

On ne peut guère dire encore que ce texte, que Jacqueline Hellegouarc'h qualifiait en 1998 de « chef-d'œuvre méconnu », fasse encore partie des mal-aimés de l'édition. En effet, alors que seul le texte « nu » avait été parfois édité depuis 1945 (une seule fois, par Louis Lecomte, avec une brève préface, voir *DHS*, n° 27, 1995, p. 569), la première édition critique procurée par Jacqueline Hellegouarc'h en 1998 (« Bibliothèque classique » Le Livre de Poche, voir *DHS*, n° 32, 2000, p. 581) fut suivie de celles de Jean Goldzink (2006, GF) et tout récemment de Jonathan Mallinson (2010, *Cœuvres complètes de Voltaire*, Voltaire Foundation, t. 45).

Dans cet écrit, dont J. H. situe la rédaction dans les années 1757-1760 et qui commence à circuler en 1783-84, les contemporains ont vu « le manuscrit de Voltaire sur le roi de Prusse » (p. 26), parfois un règlement de compte, en souvenir en particulier de l'épisode de Francfort. Mais là n'est pas le plus intéressant. Outre que le récit couvre la période allant de 1733 à 1759-1760 et non les seules années berlinoises de Voltaire qui y rapporte des épisodes dont il ne fut nullement témoin (l'exécution de Katte, la guerre de Silésie etc.), c'est un double mythe Frédéricien contradictoire que les *Mémoires* contribuent à fixer (plus qu'à inventer d'ailleurs). En effet, si Voltaire y cisèle une opposition tranchée entre la brutale et cupide simplicité du Roi-Sergent (un « vandale », dit-il, au despotisme plus qu'oriental et « fâché d'avoir un fils plein d'esprit »), et la complexité d'un Frédéric talentueux (qui se montre du reste, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Maison de Brandebourg*, relus et revus par Voltaire, plus nuancé envers l'action politique de son père), il fait ressortir également des continuités unissant les deux règnes, en particulier la mise à mal récurrente de la liberté, et rapporte une masse de détails qui s'organisent en une chronique parfois précise, souvent tendancieuse, du règne de Frédéric II replacé dans la continuité dynastique. Il n'est dès lors pas inintéressant que la présente édition (qui reprend, avec une introduction beaucoup plus substantielle, ainsi que des notes plus nombreuses et plus étoffées, l'essentiel de l'édition de 1998) soit de toutes les éditions désormais disponibles celle qui exploite le plus systématiquement la correspondance et rapporte le plus de témoignages extérieurs, ce qui permet parfois de repérer le caractère « pluriel » des parts de vérité de Voltaire sur Frédéric, le Brandebourg-Prusse et cet épisode de sa vie. Les annotations des différentes éditions, inévitablement en partie convergentes, n'en sont pas moins en partie complémentaires. On regrettera toutefois de relever ici un certain nombre de coquilles ou des phrases incomplètes (p. 101, n. 143, 179...), ainsi que parfois des absences de références (ex. n. 131).

Gérard LAUDIN

Das achtzehnte Jahrhundert. Zeitschrift der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts, Wolfenbüttel, Wallstein Verlag 2011/2, 138 p.

Ce second fascicule de notre revue-sœur pour l'année 2011 comprend un numéro spécial de 75 p., conçu par Daniel Fulda et Sandra Kerschbaumer et intitulé « Kulturmuster der Aufklärung. Ein neues Heuristikum in der Diskussion ». Issu indirectement des « patterns of culture » de l'ethnologue Ruth Bedendict (1934), le concept de « Kulturmuster », qui apparaît sporadiquement à partir des années 1980 (en particulier chez Niklas Luhmann), est compris ici comme l'union consolidée d'idéologèmes (tolérance, droits de l'homme etc.) et de pratiques sociales, ce qui lui assure une place dans l'arsenal épistémologique des « Kulturwissenschaften »/« cultural studies ». Le « modèle culturel », qui ne peut désigner que des comportements sociaux « massifs », mais non des micro-habitudes (se saluer en se serrant la main etc.), n'implique pas de normativité, mais l'inscription dans une diachronie, de sorte qu'il est susceptible d'être analysé dans une perspective soulignant quels modèles antérieurs il modifie.

Ces considérations théoriques sont suivies de l'analyse de quatre exemples, choisis en toute conscience qu'ils ne représentent qu'un petit nombre des « modèles culturels » possibles. Robert Vellusig étudie les mutations de la « culture épistolaire », dont l'ampleur dans l'*Aufklärung* est bien connue. Le traité de Gellert, *Abhandlung von dem guten Geschmacke in Briefen*, permet d'étudier comment la correspondance, au début du siècle le plus souvent savante (Leibniz, Wolff...), se transforme progressivement en une forme d'art de vivre vécu. Herald Bluhm étudie la relation entre l'individu et le *bonum commune*, une « médiation politique » impulsée par Leibniz, qui lui apparaît dans le rôle d'un « méta-modèle » culturel. Andreas Pečar, en se concentrant sur le cas de Voltaire (et sur son article HOMME DE LETTRES de l'*Encyclopédie*), voit naître au 18^e siècle le type social de « l'intellectuel » en ce sens que commence à exister une parole publique qui ne tire plus sa légitimité du statut institutionnel de celui qui la prononce mais de la fonction critique qu'elle exerce. Le dernier article, de Tristan Coignard, étudie le « cosmopolitisme » dans le journal *Der Weltbürger* (1791-92), édité par un strasbourgeois, Theophil Friedrich Ehrmann. La singularité du cosmopolitisme de cet organe tient à ce qu'il n'interprète pas certains actes de la Révolution, même (ou peut-être en particulier) la Déclaration des droits de l'homme, comme un modèle universel à imiter, mais comme une étape dans un progrès général de l'humanité. T. C. suit jusqu'au *Vormärz* les mutations de ce cosmopolitisme que sa faible stabilité incite à comprendre moins comme un « modèle » que comme une « posture » (au sens où l'entend Alain Viala).

Gérard LAUDIN

Diderot Studies, tome XXXI, Genève, Droz, 2009, 389 p.

Les deux dossiers qui composent le tome XXXI de *Diderot studies*, « Diderot today » et « Diderot dans le miroir de ses images », invitent le lecteur à s'interroger sur la postérité des écrits de Diderot et sur leur réception aux 19^e et 20^e siècles. Parce qu'il s'est souvent fait le champion des causes et des idées nouvelles, Diderot a, de son vivant, établi une sorte de dialogue avec les siècles à venir, qu'il s'agisse de dialogues éthico-sociologique, philosophique ou esthétique. Ainsi, l'anticolonialisme défendu dans *Le Supplément au voyage de Bougainville* et l'*Histoire des deux Indes* est-il très proche de notre conception contemporaine, comme le montre Madeleine Dobie (p. 7-23), tout comme le paysage urbain qui inspire le génie dans *Le Neveu de Rameau* annonce les conceptions modernes du génie (A. H. Clark, « The Changing Landscape of Genius in Diderot's *Neveu de Rameau*, p. 25-36). Cette modernité de Diderot va de pair avec son obsession de la postérité dont témoigne la fameuse dispute qui s'est développée dans sa correspondance avec Falconet : « L'éloge de nos contemporains n'est jamais pur. Il n'y a que celui de la postérité

qui me parle à présent et que j'entends » (Lettre à Falconet, 10 janvier 1766). Conscient que ses textes lui survivront, Diderot, qui affirme encore au sculpteur que « la pensée que j'écris, c'est moi », entreprend de construire son image au sein des miroirs d'encre que sont ses œuvres littéraires, se peignant ainsi en homme de lettres travaillant dans son cabinet (P. Saint-Amand, « Diderot's Dressing Gown : The Philosopher in the Cabinet », p. 71-81) ou en philosophe dans son *Essai sur Sénèque* (J. Stalnaker, « Diderot's Literary Testament », p. 45-56). Ces miroirs d'encre, la critique des 19^e et 20^e siècles s'en saisit pour esquisser à son tour des miroirs posthumes, miroirs parfois déformants lorsque la représentation de Diderot se construit à travers le prisme des idéologies spiritualiste et marxiste. C'est cette galerie des glaces que nous proposons de parcourir le deuxième dossier de *Diderot Studies*, avec les portraits critiques et peu flatteurs que Degérando (P-F. Daled, p. 107-123) et Caro (R. Trousson, p. 125-142) dressent du philosophe matérialiste, sa réhabilitation au 19^e siècle entreprise par Sainte-Beuve, Lanson et Faguet qui voient en lui le père de la critique d'art (E. Gatefin, p. 223-240), la place accordée à « Diderot dans l'enseignement des lettres du secondaire de 1800 à 2000 » (L. Perret-Truchot, p. 175-196), sa réception en Italie (P. Quintili, p. 143-173) et en Allemagne (A. Saada, p. 197-221), « les images de Diderot sous l'occupation allemande » (P. Pellerin, p. 241-255) et sa récupération par Lénine (E. Puisais, p. 255-263). Au sortir de la lecture de ces articles, le curieux et le chercheur seront enrichis, non seulement parce qu'ils auront une perception plus précise des multiples lectures de Diderot menées aux 19^e et 20^e siècles, mais aussi parce que, par un effet de miroir, ces textes les inviteront à réfléchir à la façon dont nous lisons, comprenons et commentons Diderot aujourd'hui.

Nadège LANGBOUR

L'Intermédiaire des casanovistes, XXVIII, Genève, 2011, 78 p.

Le numéro XXVIII (2011) de *L'Intermédiaire des casanovistes* revisite avec érudition quelques épisodes de la vie du célèbre aventurier : Sabine Herrmann rappelle que Casanova, pour avoir beaucoup souffert dans sa prison sous les Plombs, était logé à meilleure enseigne que nombre de ses prédécesseurs dans un article consacré aux soins médicaux que recevaient les prisonniers à Venise. Gerhard Kerntaler évoque la carrière de Bonneval auprès de la Sublime Porte, et nous emmène sur sa tombe stambouliote. Furio Luccichenti, quant à lui, cherche à retrouver l'ancien lazaret d'Ancône, où Casanova a dû faire quarantaine. Il est plus particulièrement à la recherche, dans une de ces investigations concrètes qui font tout le charme du casanovisme, d'un balcon percé d'une trappe dont se souviennent sans doute les lecteurs de *l'Histoire de ma vie* : Casanova tente d'y hisser nuitamment une charmante esclave grecque. Hélas, le passage est trop étroit pour les hanches généreuses de la belle, qui reste coincée ; les deux amants doivent se contenter d'expédients... Jean-Claude Hauc fait le point sur la technique de Casanova duelliste, la soumettant au jugement d'un maître escrimeur. Sandro Pasqual propose une identification pour le directeur d'une troupe de théâtre que Casanova rencontre à Otrante, connu jusque là sous le seul nom de son personnage de *commedia dell'arte*, Don Battipaglia. Saskia Maria Woyke plaide documents à l'appui pour une réévaluation de la carrière de cantatrice de Thérèse Imer-Cornelys, menée avec moins de dilettantisme et plus de succès que Casanova ne le laisse entendre. Dans le premier volet d'une série d'articles sur Casanova et les peintres, Branko Aleksić met en lumière la relation de l'aventurier avec Carle Vanloo, et révèle en Delacroix, auteur comme Vanloo d'une *Medée furieuse*, un grand lecteur des mémoires du Vénitien. Enfin, Helmut Watzlawick se penche sur les liens d'amitié qui unirent Winckelmann et Giovanni Casanova, frère de Giacomo, matérialisés par un portrait du premier. On trouve enfin dans la dernière partie de la revue l'actualité et la bibliographie casanoviennes de l'année écoulée à travers l'Europe, et les découvertes archivistiques récentes touchant la vie de l'aventurier.

Guillaume SIMIAND

Revue Fontenelle 6-7, 2008-2009, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2010, 510 p.

Cette dernière livraison de la revue annuelle fondée par une équipe passionnée et dynamique animée par Claudine Poulouin et François Bessire présente les actes du colloque tenu à l'Université de Rouen en octobre 2007 pour marquer le 350^e anniversaire de la naissance et le 250^e anniversaire de la mort de Fontenelle. Il permet, vingt ans après le colloque tenu à l'occasion du tricentenaire de l'*Histoire de oracles* et des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de mesurer la richesse des études actuellement consacrées à celui qu'on ne confine plus dans un rôle mineur. Comme l'explique C. Poulouin dans l'Avant-propos, les organisateurs du colloque souhaitent réévaluer la conception fontenellienne de l'histoire et évaluer la portée politique de son activité. Ainsi, après une première section consacrée à « Fontenelle en son temps », et une deuxième intitulée « Conception et pratique de l'histoire », c'est la partie consacrée à « Politiques de Fontenelle » qui se taille la part du lion. Elle est divisée en sections consacrées respectivement à : « Positions de Fontenelle », « Sciences, politique, et politique de la science » et, pour finir, « Portée politique des textes ». Ces intitulés suffisent à indiquer le caractère pluridisciplinaire et l'intérêt du volume. Les 22 contributions réunies permettent de démontrer l'originalité et l'étendue des écrits de Fontenelle et de le situer par rapport aux débats de son temps et à l'intérieur de l'institution scientifique. Signalons également que Diego Venturino présente à la fin du volume une édition critique de l'« Éloge du czar Pierre I^{er} » de Fontenelle, qui sert d'annexe à son article dans la première section du volume. Deux index et une bibliographie complètent très utilement le volume qui est à recommander à tous ceux qui s'intéressent non seulement à Fontenelle mais également à la vie intellectuelle de la fin du 17^e et la première moitié du 18^e siècles.

Ann THOMSON

Travaux de littérature XXIII : Les Écrivains français et le monde arabe, volume réalisé sous la direction scientifique de Ralph Heyndels, ADIREL, diffuseur Droz, Genève, 2010, 388 p.

Ce volume des *Travaux de littérature* publiés par l'Association pour la Diffusion de la Recherche littéraire est consacré au traitement du monde arabe par les écrivains français, depuis *La chanson de Roland* jusqu'à la littérature la plus récente. Quelques articles dans la première section, intitulée « Émerveillements, échanges et malentendus », sont susceptibles d'intéresser les lecteurs de notre revue : celui d'Anne Duprat sur les États corsaires d'Afrique du Nord dans la littérature française du 17^e siècle peut éclairer les attitudes du siècle suivant, de même que l'étude de l'ouvrage de Baudot de Juilly sur l'invasion de l'Espagne par les Arabes, par Suzanne Guellouz. Pour ce qui est du 18^e siècle, citons les articles consacrés à Dom Calmet (Aurélié Gérard), Montesquieu (Laurent Versini), l'article MAHOMÉTISME de l'*Encyclopédie* (Béatrice Didier) et le *Voyage de l'Empire de Maroc* de J. Potocki (Emilie Klene). La deuxième section : « Rencontres fascinées, appropriations et conversions », commence par une étude du « Voyage de Tunis » de Chateaubriand (Constantin Makris). L'introduction au volume : « Variations sur un mirage », par Ralph Heyndels, éclaire ces intitulés de sections et des changements d'attitude qu'ils impliquent, mais se garde de tirer des conclusions générales de ce volume qui se contente de rappeler la complexité et la mobilité de la présence du monde arabe dans la littérature française.

Ann THOMSON

Yvon ANCELIN, Serge DERUETTE, Marc GENIN, *Jean Meslier. Prêtre ardennais. Curé d'Étrépigny de 1689 à 1729. Athée et révolutionnaire*, préface de Roland DESNÉ, Charleville-Mézières, Éditions Société d'Études Ardennaises, 2011, 279 p., Les Cahiers d'Études Ardennaises n°19.

Un bon tiers du volume est occupé par des extraits choisis du *Mémoire des pensées et des sentiments de Jean Meslier*. C'est dire qu'en aucune façon cette publication de société savante ne remplacera l'édition critique en trois volumes due à Roland Desné, Jean Deprun et Albert Soboul (Éditions Anthropos, 1970-72). Les textes sont précédés de la biographie de cet ecclésiastique hors-norme, du contexte historique d'une région labourée par les guerres, de sa situation religieuse (système bénéficial, proximité du bastion protestant de Sedan), de ses structures sociales, tous éléments utiles pour comprendre le cadre existentiel dans lequel Meslier a élaboré dans le plus grand secret ce brûlot de philosophie matérialiste et athée et de dénonciation de la tyrannie de la monarchie de droit divin, doublé d'un appel à la révolte contre les « christicoles », les nobles et les trônes. Roland Desné rappelle les preuves paléographiques de l'authenticité des manuscrits conservés (la comparaison avec l'écriture des registres paroissiaux tenus par le curé) ; dès lors on pourra s'étonner que le texte complet du *Mémoire* sur Google Books soit celui d'une copie non autographe et souvent fautive.

Claude MICHAUD

Chryssanthi AVLAMI et Jaime ALVAR (dir), *Historiographie de l'Antiquité et transferts culturels. Les histoires anciennes dans l'Europe des 18^e et 19^e siècles*, Internationale Forschungen zur Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft n° 145, Amsterdam-New-York, Rodopi, 2010, 350 p.

Actes d'un colloque qui s'est tenu à Madrid en 2005, les présentes études, centrées sur le thème de l'historiographie de la période gréco-latine telle qu'elle fut pratiquée pendant deux siècles, manifestent la plus belle variété. À vrai dire le 19^e siècle a tendance à s'y attribuer la part du lion. Rien en cela que de prévisible, pour autant que Cornelius de Pauw ou le jeune Herder ne peuvent rivaliser en connaissance et compréhension de l'Antiquité avec Droysen, Mommsen ou Niebuhr, tous auteurs ici étudiés. Pour la même raison, il est normal que l'érudition germanique soit mieux représentée que toute autre école nationale. On doit malheureusement renoncer à entrer dans le détail de ces voix juxtaposées qui s'éparpillent dans les directions les plus diverses. C'est la loi du genre. Tout au plus peut-on relever les deux orientations principales qui se dégagent de l'ensemble et que le titre même du recueil suggère. D'un côté l'historiographie proprement dite, accumulation de connaissances et interprétations qui en apprennent presque autant sur l'historien et son temps que sur l'objet d'étude. Est pour chaque cas rappelée cette évidence que l'analyse du passé est indissociable du contexte politique, institutionnel et culturel du moment présent. De l'autre, transferts culturels ou comment les apports de la science historique se diffusent d'une nation à l'autre, d'une langue à l'autre, comment, pour ne prendre que cet exemple, l'œuvre de Theodor Mommsen a été connue et appréciée en France malgré le traumatisme de la guerre de 1870/71. Autre enseignement qui se dégage de ces analyses : il fut un temps, qui semble aujourd'hui bien révolu, où la compréhension du monde antique n'était pas encore la chasse gardée des historiens professionnels et où les philosophes (Vico, Herder, Montesquieu) ou les écrivains (Châteaubriand) prétendaient encore avoir leur mot à dire sur le sujet. Au total un ensemble de belle venue que les amateurs d'historiographie auront grand profit à visiter.

Henri DURANTON

Georges BABINIOTIS (dir.), *La question linguistique. Approches contemporaines* (en grec), Fondation du Parlement Grec, Athènes, 2011, 619 p.

Cet ouvrage présente la question linguistique grecque qui a préoccupé les intellectuels grecs depuis la Renaissance jusqu'aux temps modernes. Elle a provoqué de multiples querelles, en opposant, au tournant du 18^e siècle, deux courants antagonistes, les partisans de l'utilisation comme langue officielle du grec populaire, à ceux qui préféraient une version plus savante et proche du grec ancien. Des intellectuels des Lumières néohelléniques, tels Eugène Voulgaris, Lambros Photiadis, St. Kommitas et N. Doukas, ont commencé à soutenir une version plus archaïque du grec alors que les élèves de Voulgaris, Isipos Moisioudax et Dimitrios Katartzis, se sont tournés vers une forme plus simple. Ainsi, dans ce volume collectif, plusieurs contributions se sont attachées à mettre en évidence les opinions des représentants des Lumières en Grèce. Antonios Thavoris s'occupe des controverses entre Moisioudax et Voulgaris, Katartzis et Photiadis, ainsi que des opinions de D. Philippidès et Grégoire Constantas. Michalis G. Meraklis, examine les thèses de Coray sur une solution médiane du problème, Roxane D. Argyropoulos met en avant les idées de Panayotis Codrikas, qui a été le premier adversaire de Coray. Giorgos Andreioménos et Chryssoula Carantzi analysent les opinions de Rhigas Phéraiios, de Ioannis Vilaras et d'Athanassios Christopoulos sur l'utilisation d'une langue populaire dans la littérature. Kyriakos S. Katsimanis explique le refus de l'orthographe historique de la part d'Athanassios Psalidas et de I. Vilaras, tandis que Irène Kalintzopoulou-Papageorgiou s'attache à la présentation de la théorie aiolororique. Au total, une riche moisson qui permet de voir les vicissitudes et les péripéties d'une question linguistique, qui dans son long parcours, a profondément agité l'histoire culturelle du pays.

Roxane ARGYROPOULOS

Blaise BACHOFEN et Bruno BERNARDI (dir.), *Rousseau, politique et esthétique. Sur la Lettre à d'Alembert*, ENS Éditions, 2011, 243 p.

On trouvera dans ce volume une dizaine de contributions consacrées à cette fulgurante *Lettre sur les spectacles* qui constitue la pièce maîtresse de l'esthétique rousseauiste, entendue non pas comme pratique littéraire mais comme discours théorique. À cet égard, ce volume bienvenu témoigne d'un progrès notable de la critique : la *lectio facilior*, qui inscrivit longtemps les propos rousseauistes dans la dépendance du discours religieux, n'a décidément plus cours. Les meilleurs esprits l'avaient dès longtemps souligné, cet ensemble l'enregistre unanimement : la *Lettre à d'Alembert* rompt précisément avec la condamnation morale et passéiste des spectacles en définissant une articulation résolument moderne et d'un tout autre type entre esthétique et politique. La postérité la plus considérable ne s'y est d'ailleurs pas trompée : c'est bien à partir de cette articulation nouvellement dégagée que raisonneront Schiller ou Hölderlin. Du présent volume, on retiendra d'abord l'ample introduction cosignée par ses éditeurs, où l'on découvrira une claire position de la question, assortie (exercice toujours délicat mais en l'occurrence parfaitement réussi) d'un résumé pertinent de la dizaine d'articles qu'il contient, lesquels ne se tiennent pas tous au niveau du propos annoncé par le titre. Outre les contributions personnelles des éditeurs et le rappel judicieux, par Jacques Berchtold, de la situation de la *Lettre* dans l'œuvre de Rousseau, on retiendra plus particulièrement la réflexion pénétrante et très informée de Jean-François Perrin intitulée « Politique du poète : Rousseau et le tragique ».

Pierre HARTMANN

Katalin BARTHA-KOVACS et Endre SZECSENYI (dir.), *La Notion du je ne sais quoi. Sources et études [A tudom-is-én-micsoda fogalma. Források és tanulmányok]*, Budapest, L'Harmattan, coll. Laokoön-könyvek, 2010, 193 p.

Ce volume collectif, réunissant les actes d'un colloque organisé par le Département d'esthétique de l'Université Eötvös Loránd de Budapest et le Département de français de

l'Université de Szeged, cherche à examiner comment le *je ne sais quoi* devient, d'un terme mondain à la mode, une notion esthétique autonome aux 17^e-18^e siècles. Les sources, pour la plupart françaises, traduites en hongrois pour la première fois, sont choisies pour retracer l'apparition et la fortune de l'expression dans le discours sur l'art durant la période en question. Nous y trouvons entre autres deux des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Bouhours, la « Deuxième Feuille » du *Cabinet du Philosophe* de Marivaux, un extrait des *Entretiens* de Félibien (« De la beauté et de la grâce ») et l'*Essai sur le goût* de Montesquieu. Les traductions sont annotées même si l'appareil critique n'occupe que peu de place.

Les études tentent d'éclairer certains moments décisifs dans l'histoire de cette notion. L'approche linguistique précède l'approche philosophique et esthétique : le premier article examine la lexicalisation du mot dans les langues européennes, surtout néo-latines. L'étude consacrée à l'apparition du *je ne sais quoi* dans le rationalisme, notamment chez Descartes, Leibniz et Malebranche, peut surprendre dans ce contexte : son auteur observe la place accordée par les philosophes à cette notion liée par excellence à l'irrationnel. Les autres sujets sont variés : une étude est consacrée à la *Pensée* 32/162 de Pascal, une autre examine le *je ne sais quoi* comme une nouvelle approche esthétique liée à la sensibilité pendant la deuxième moitié du 17^e siècle. Nous y trouvons l'analyse de l'interférence entre la *grâce*, le *charme* et le *je ne sais quoi* chez Félibien et Roger de Piles, cet examen est appliqué ensuite aux tableaux de Watteau. Un article cherche à voir dans quelle mesure la réflexion de Montesquieu sur la surprise comme catégorie esthétique est novatrice. La musique a également sa place dans ce volume : une étude considère sous un point de vue théorique le bon mot attribué à Fontenelle « Sonate, que me veux-tu ? » Certains articles s'occupent des sujets moins étroitement liés au questionnement général du recueil, notamment ceux sur Goethe et sur Schiller, traitant de l'insuffisance de la langue pour décrire la beauté et de l'incertitude des jugements esthétiques.

Ce volume est sans aucun doute une initiative importante en Hongrie, surtout par la traduction des sources et par la médiation des résultats de la recherche esthétique de langue française. Les auteurs font preuve d'un véritable souci terminologique en introduisant des sujets très peu traités chez nous. L'approche interdisciplinaire – linguistique, philosophique, esthétique et littéraire – donne un intérêt certain à ce livre.

Eszter KOVACS

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Europe au siècle des Lumières*. Paris, Ellipses, 2011, 171 p.

Traiter, en 171 pages, et dans le sillage de synthèses magistrales existantes comme celle, déjà un peu ancienne mais toujours très stimulante, de Pierre Chaunu (*La Civilisation de l'Europe des Lumières*, 1970, 668p), le thème de l'Europe des Lumières, représente un défi majeur. L'auteur de cet ouvrage rempli de références variées place au centre de sa réflexion la problématique des circulations de livres, de périodiques, d'idées, ainsi que celle des sociabilités. Il met en avant en particulier le rôle important des encyclopédies et des périodiques (comme l'emblématique *Il Caffè* de Milan) ainsi que, dans les deux dernières parties, le rôle, dans de nombreux états européens, du « souverain éclairé » et celui de l'économie politique. Si l'accent mis sur la France des Lumières est indéniable, et certes très prépondérant, l'ouvrage met néanmoins en relief ses relations, multiples et complexes, avec les Lumières en Italie (dans laquelle l'auteur accorde une place importante à Verri et à Beccaria), au Danemark, en Écosse, dans la Russie de Catherine II et en Hollande. L'Allemagne, ou plutôt l'espace germanophone, se trouve, par contre largement négligé, mis à part notamment un bref chapitre, basé sur les travaux de Nathalie Ferrand, sur le « creuset allemand du roman européen » (p. 76-79) ; de même que l'Espagne et l'Angleterre. La fréquente absence d'indications d'années de parution d'ouvrages mentionnés et d'indications bibliographiques rend cet ouvrage, se voulant une introduction, difficilement accessible à des lecteurs non initiés. On peut aussi regretter que l'espace très limité de cet ouvrage soit en

partie (en tout env. 16 p.) consacré à la reproduction de textes de l'époque, comme des articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, en partie facilement accessibles sur Internet. Signalons, enfin, deux erreurs qui devraient être corrigées dans une réédition : à la place de « Deutschesgesellschaften » (p. 77), il faudrait mettre « Deutsche Gesellschaften » ou « Deutsche Sprachgesellschaften », terme plus couramment employé dans la recherche depuis le 19^e siècle pour désigner les sociétés de promotion et de protection de la langue allemande. Et les cartes p.155 et p.156 sont à corriger, les Provinces Unies ne faisant plus partie du Saint-Empire Germanique depuis le Paix de Westphalie en 1648. On peut regretter, enfin, le francocentrisme de la bibliographie qui frappe d'autant plus dans un ouvrage consacré à l'Europe des Lumières : sur les 61 publications citées dans la bibliographie, seules sept sont écrites dans une langue autre que le français, en l'occurrence l'anglais. L'importante recherche italienne, mais aussi allemande et, dans une moindre mesure, espagnole, sur l'Europe française, par exemple sur les sociétés de cour, sur des intermédiaires culturels importants comme Grimm, Denina et Mettra, et sur des périodiques comme la *Gazette des Deux-Ponts* et le *Courrier du Bas-Rhin*, ne font l'objet d'aucune mention et on doit regretter leur absence dans un tel ouvrage.

Hans-Jürgen LÜSEBRINK

Alberto BERETTA ANGIUSSOLA, *Ombres de l'Utopie. Essais sur les voyages imaginaires du 16^e au 18^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2011, coll. « L'atelier des voyages » 7, 253 p.

L'ouvrage se présente comme des « essais » et non pas comme une étude suivie d'un vaste sujet, que d'autres comme Raymond Trousson ou Jean-Michel Racault (à peine cité) ont contribué à mettre en lumière. Il s'agit ici des « ombres de l'Utopie ». L'intérêt du livre est la vision personnelle et d'une certaine manière distanciée (politique plus qu'idéologique) d'un chercheur italien qui tourne autour de l'utopie depuis près d'un demi-siècle. Il est l'adaptation d'un ouvrage italien – *Le Città dell'ombra* – publié en 1979 et la reprise de diverses contributions à des colloques traduits par des plumes qui sont remerciées dans l'introduction. L'A. y parle de « vieux bouquins » lus sur des microfiches éditées par Hachette. Cela explique que les travaux des dernières décennies sur l'utopie sont totalement ignorés. Que reste-t-il ? Une suite de travaux à usage de colloques : quelques monographies publiées de 1982 à 2000 dont l'ensemble se constitue difficilement en livre. La distinction entre « voyage imaginaire » et « utopie », essentielle à toute étude sur ces fictions, n'est pas faite. On remarquera néanmoins des pages originales sur la mort, les monstres, la phénoménologie des couleurs dans l'utopie. Le chapitre sur les langues utopiques arrive un peu tard. Celui sur Leopardi lecteur des *Songes* de Mercier est une bonne étude d'influence. La bibliographie finale concernant uniquement les textes utopiques en excluant les études sur le sujet déçoit grandement, de même que les trois index (nominum, locorum et des personnages imaginaires) très incomplets.

François MOUREAU

Marc André BERNIER (dir.), *La raison exaltée. Études sur De la littérature de madame de Staël*, Québec, Presses de l'Université Laval, Éditions du CIERL, 2011, 146 p.

Cet ouvrage collectif est composé de trois parties suivies d'une bibliographie, l'une plaçant *De la littérature* dans une perspective politique, la seconde abordant la problématique de la femme écrivain à l'aube du 19^e siècle, la troisième enfin questionnant la relation entre raison et passions dans la création littéraire. L'ensemble est solide et convaincant. On retiendra tout particulièrement la contribution de Jean Goldzink et de Gérard Gengembre sur le lien entre *De la littérature* et la pensée des Idéologues, notamment lorsque sont évoqués les rapports entre littérature, institutions politiques, religion et mœurs, et celle de Marc André Bernier sur le rôle exemplaire accordé par Madame de Staël à Cicéron et aux orateurs romains dans la célébration de la vertu républicaine. Des rapprochements origi-

naux effectués par Angelica Goodden avec des romancières anglaises comme Fanny Burney et Jane Austen montrent combien est difficile alors la construction d'une image de soi comme femme de lettres et quelles stratégies pleines d'ambiguïté Madame de Staël a suivies pour s'imposer, elle la femme la plus célèbre d'Europe. Cela ne la protégera cependant ni de campagnes de dénigrement parfois insultantes, ni de l'exil auquel l'oblige Napoléon Bonaparte.

L'auteur de *Delphine* et de *Corinne* est une femme des Lumières convaincue de la perfectibilité de la littérature. C'est par le développement de la sensibilité qui n'est rien d'autre que la sensation investie par les idées (Daniel Dumouchel) que la littérature progresse et atteint une véritable élévation morale. Dans *De la littérature*, il en résulte un compromis contradictoire entre l'admiration pour la vertu romaine, et la préférence affirmée pour la mélancolie des peuples du Nord propice à l'imagination poétique et à l'émotion littéraire. On trouve ainsi dans *Corinne* de nombreuses traces de l'œuvre d'Ossian (Catriona Seth). Cette « raison exaltée » que Madame de Staël appelle de ses vœux ouvre en effet la voie à une esthétique nouvelle où l'intériorité trouve place au milieu du tumulte des sentiments.

Lise ANDRIES

Carlo BORGHIERO et Claudio BUCCOLINI (dir.), *Dal cartesianesimo all'illuminismo radicale*, Florence, Le Lettere, 2010, 322 p.

Issu des travaux du Groupe de recherches sur le cartésianisme de l'Université « La Sapienza » de Rome, le volume rassemble quatorze contributions en langue italienne consacrées aux rapports philosophiques et scientifiques que le cartésianisme entretient avec le *Radical Enlightenment*. Sans chercher à relier directement la conceptualité cartésienne avec l'émergence des Lumières radicales dans un rapport instrumental de cause à effet, les auteurs souhaitent réintégrer le cartésianisme parmi les sources principales de la culture « radicale » des Lumières européennes. Précédé d'un état introductif de la question, qui retrace les grandes lignes historiographiques des interprétations dix-huitiémistes de Descartes et du cartésianisme (C. Borghiero, p. VII-XV), le volume s'organise autour de deux grands axes, respectivement consacrés aux thèmes « matière, esprit-corps, passions » (p. 3-158), d'une part, et « persistance, adaptations, diffusion » (p. 161-322), d'autre part. Au fil des articles, il est donné d'observer comment le paradigme cartésien se trouve non seulement réadapté dans de multiples domaines du savoir (la physique, la théologie, la morale, la théorie du langage, jusqu'à la jurisprudence...), mais encore reconsidéré par différents auteurs de l'Europe des 17^e et 18^e siècles, notamment en Angleterre par Shaftesbury, en Écosse par Reid, en Italie par Vico, en Allemagne par les académiciens de Berlin, en Hollande par Benjamin Furly, et en France par Mersenne, Moreau de Saint-Elier, Fontenelle, Arnauld et Nicole... L'intérêt de ces regards croisés portés sur la vaste influence que les idées cartésiennes ont su exercer dans des contextes intellectuels peu défrichés comme les débats sur le spinozisme, la doctrine matérialiste, la culture juridique et judiciaire, l'érudition libertine et la littérature radicale et clandestine, est double : d'un côté, il s'agit de broser le tableau complexe de l'héritage conceptuel et terminologique du cartésianisme ; d'un autre côté, ce riche recueil d'études est une invitation à se méfier de certaines lectures historiographiques ayant opposé, sans trop de nuances, modernité spinoziste et conservatisme cartésien, Lumières radicales et penseurs modérés, athéisme érudit et apologétique des savants. Un index des noms achève ce collectif en tout point bien documenté.

Luigi DELIA

Guido BRAUN, *La connaissance du Saint-Empire en France. 1643-1756*, München, R. Oldenburg Verlag, 2010, 911 p.

Depuis une vingtaine d'années, des études (en particulier de Jürgen Voß et Klaus Maletke, souvent d'ailleurs en langue française) ont invalidé le lieu commun selon

lequel les Français de l'Ancien Régime seraient demeurés jusqu'à l'aube du 19^e siècle aussi ignorants du système politique de l'Empire d'Allemagne que de sa littérature, comme ils l'étaient effectivement au 16^e siècle. Il est vrai que cette légende, pourtant mise en doute en 1912 déjà par Bertrand Auerbach, remonte au 18^e siècle lui-même : des érudits allemands se plaisaient alors à reprocher aux Français leur ignorance, et certains Français, comme l'abbé Courtalon, croyaient avoir aussi de bonnes raisons de l'accréditer. En fait, à partir des dernières années de la guerre de Trente Ans, le discours sur le Saint-Empire, auparavant discontinu en France, se structure, les ouvrages se multiplient qui en présentent la « constitution » (dont les traités de Westphalie avaient fait de la France une des puissances garantes) et accroissent ainsi considérablement les savoirs relatifs à son *jus publicum*. Pour la plupart fort bien informés, ils sont le plus souvent rédigés à leur initiative par des Alsaciens ou des Allemands (comme Heiss von Kogenheim), ou par des Français qui y ont accompli des missions diplomatiques, comme le protestant Louis Du May. Dès 1648, les traités de Westphalie sont l'objet de plusieurs traductions, mais aussi des textes organiques comme la Bulle d'Or de 1356 ou la Paix publique de 1495. De grands savants (Pufendorf, Schmauß...) sont traduits en français, et des journaux comme le *Journal de Trévoux* ou le *Journal des Savants* rendent compte d'ouvrages de droit public germanique ou de leurs traductions françaises. Les tirages des livres sur l'Empire permettent d'en supposer une diffusion très au-delà des cercles étroits des diplomates et des hommes d'Etat qui en ont un besoin « professionnel » : le nombre de personnes possédant des connaissances au moins approximatives sur l'Empire paraît passer de quelques centaines dans la seconde moitié du 17^e siècle à quelques milliers vers 1740-1750.

La somme présentée par Guido Braun se fonde sur des sources manuscrites (essentiellement des correspondances diplomatiques), mais surtout sur les nombreux ouvrages imprimés sur l'Empire dont les plus célèbres sont ceux de Heiss, Obrecht, de Prade, Du May, Barre, Mauvillon ou Vayrac, étudiés ici dans le détail. Le cadre chronologique retenu va des préparatifs diplomatiques des traités de Westphalie, i. e. de la « politique allemande » de Richelieu, au renversement des alliances.

À la fois les circonstances dans lesquelles est né l'intérêt pour l'Empire, les enjeux diplomatiques et géopolitiques liés aux négociations du traité de 1648, puis à l'incorporation de l'Alsace entre 1648 et 1681 au royaume de France, mais aussi l'orientation des travaux allemands (des écrits d'historiens juristes) utilisés comme sources par les auteurs francophones étudiés ici (à quoi s'ajoute un intérêt croissant pour l'histoire du droit au cours du 18^e siècle), expliquent qu'on accède à la connaissance du Saint-Empire au moins autant par l'histoire du droit que par l'histoire diplomatique et que les grandes questions constitutionnelles, les mécanismes politiques (en premier lieu l'élection impériale), et leur histoire (comme l'origine des électeurs et le collège électoral), soient décrits et analysés avec une grande précision. La confrontation des systèmes se trouve ainsi placée au cœur même de la « connaissance du Saint-Empire » qui se constitue alors. Les théories de l'Etat sous-jacentes étant différentes (à commencer par la notion de souveraineté, alors différente dans les droits allemand et français), les auteurs d'histoires de l'Empire doivent surmonter d'épineuses difficultés de traduction de concepts en apparence équivalents, et une terminologie spécifique, développée dès les années 1640, apparaît en français pour décrire les institutions et le fonctionnement de l'Empire.

Au cours de la période s'accomplit certes une progressive « scientification » du discours sur l'Empire, mais le discours polémique ne disparaît pas pour autant. L'interprétation de la Constitution de l'Empire (la thèse dominante à la fin du 17^e siècle est celle du *status mixtus*, aristocratique-monarchique) est l'objet de vives controverses, en France comme en Allemagne. Certains Français voient l'Empire comme une monarchie, d'autres comme une confédération de souverains indépendants, et tracts et brochures diffusent une image de l'Empire très différente de celle des ouvrages de droit public. Le titre choisi par G. Braun ne

cherche donc nullement à suggérer qu'il existerait une vision unitaire de l'Empire. Tout au contraire, l'A. distingue au moins trois discours en France sur l'Empire : un discours juridique (sur le *status mixtus*), un discours historiographique (qui se fonde sur l'idée de déclin de l'autorité impériale depuis l'époque carolingienne, Maimbourg, 1679) et un discours politique qui dénonce (ou « annonce ») le risque de voir l'Empire se transformer en monarchie absolue. Après 1740, les visions de l'Empire se multiplient : monarchie limitée, à laquelle on dénie parfois le caractère même d'un Etat, ou confédération d'États indépendants. On ne s'étonnera pas dès lors qu'au 18^e siècle l'Empire serve de support, c'est désormais bien connu, à une réflexion critique sur l'absolutisme français (voir en particulier des articles de l'*Encyclopédie*), que signale l'évocation fréquente de « libertés germaniques » idéalisées.

Les auteurs écrivant en français sur le droit public allemand s'inscrivent dans un débat européen qui constitue une manière nouvelle d'aborder l'histoire européenne au 18^e siècle, longtemps focalisée sur la recherche des racines des États modernes dans l'absolutisme. Le présent ouvrage ne constitue pas seulement une remarquable étude, mais il livre des matériaux et des analyses de nature à susciter des travaux sur la réflexion politique du 18^e siècle.

Gérard LAUDIN

Patrice BRET et Brigitte VAN TIGGELEN (dir.), *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, par Elisabeth BADINTER, Paris, Hermann, coll. « Histoire des sciences », 2011, 198 p.

Le présent ouvrage rassemble une série de huit études consacrées à Madame d'Arconville, femme de lettres et de sciences du 18^e siècle, encore peu connue. Comme l'indiquent la Préface (« Lever le voile de l'anonymat ») et l'Introduction (« La face cachée des Lumières : à la découverte de Madame d'Arconville ») par Patrice Bret, co-directeur avec Brigitte van Tiggelen de ce collectif, Marie-Geneviève Thiroux d'Arconville (1720-1805) a sombré dans l'oubli principalement du fait qu'elle publia la plupart de ses ouvrages de façon anonyme. Personne modeste et prudente tant dans sa vie privée de femme que dans sa fonction d'auteur, elle a pourtant laissé une œuvre considérable et très variée : écrits romanesques, de morale, de sciences, d'histoire, etc. Si Émilie du Châtelet constitue au 18^e siècle une exception, ayant bénéficié de la même solide éducation que ses frères, Madame d'Arconville illustre plutôt la règle dominante dans le siècle, à savoir l'indigence de l'instruction des femmes, même issues de la bourgeoisie ou de l'aristocratie. Alors que la plupart des femmes du siècle ne reçoivent en fait d'éducation que quelques rudiments de lecture, de catéchisme, de musique, de danse et apprennent à tricoter, à coudre et à cuisiner, Madame d'Arconville rêve très tôt de se rendre utile aux autres. Mais à la différence de Madame du Châtelet, elle ne revendique jamais pour elle-même la moindre gloire. Autodidacte, lectrice boulimique, elle apprend de façon solitaire, tout en suivant les cours publics du botaniste Jussieu et du chimiste Rouelle et tout en bénéficiant des conseils de ses amis proches, tels que les chimistes Macquer ou Poulletier de la Salle, avec lesquels elle forme une sorte d'équipe de recherche privée. Elle se livre dans son laboratoire à des expériences qu'elle retrace par exemple dans son *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (1766) et donne une traduction des *Leçons de chimie* de Shaw (1759), précédée d'un long discours préliminaire formant une histoire de la science chimique. Madame d'Arconville hésite entre le statut d'amateur et celui de professionnel. Les comptes rendus de ses ouvrages, pour la plupart élogieux, se divisent en deux groupes, selon que leurs auteurs connaissent ou non la véritable identité de la personne qui se cache sous le voile de l'anonymat.

Le présent volume, qui n'est pas à proprement parler une biographie, comprend huit contributions mettant chacune en lumière un aspect de la personnalité et de l'œuvre de Madame d'Arconville. Il contribue ainsi à restituer à cette femme de lettres et de sciences discrète, admiratrice de Voltaire et de Rousseau, une place de choix dans l'histoire intellectuelle des Lumières. L'ouvrage dégage notamment trois traits principaux chez cette femme

autodidacte de la bonne société : 1) son souci de rester anonyme, sa modestie, gage de tranquillité sociale (certains de ses traités de morale consacrés aux passions ou à l'amitié furent attribués à Diderot) ; 2) son constant intérêt pour la traduction, qui « transforme la simple lectrice en un acteur du domaine, passeur et interprète critique d'une œuvre » (p. 14) ; en effet ses travaux de traduction (à partir de l'anglais, du latin, de l'italien) précèdent et préparent souvent ses écrits d'auteur autonome ; dans l'Europe des Lumières, traduire les écrits des grands scientifiques, c'est déjà participer au débat scientifique lui-même ; 3) enfin, Madame d'Arconville apparaît comme un auteur à part entière dans les domaines les plus divers.

Les huit contributions s'articulent en trois grandes parties : la première (« Contradictions et cohérences d'une ambition féminine ») présente Madame d'Arconville comme une femme des Lumières, notamment une femme de sciences et de raison, mais paradoxalement attachée à son anonymat. La deuxième partie (« De la traduction scientifique au laboratoire ») retrace l'itinéraire biographique et intellectuel qui conduit Madame d'Arconville du statut de traductrice d'ouvrages scientifiques (en anatomie, en chimie) au statut d'auteur autonome. La troisième partie (« De la traduction littéraire à l'écriture autonome ») évoque le même cheminement mais dans la sphère des lettres, dans les genres du roman, de la morale ou de l'histoire. Auteur et traductrice, Madame d'Arconville aura marqué discrètement son siècle. Cet ouvrage présente enfin un corpus de ses œuvres, des illustrations, des repères biographiques, ainsi que des manuscrits inédits de Madame d'Arconville, permettant ainsi de mieux connaître cette femme de l'ombre, une « personnalité méconnue et une œuvre dont les contours mêmes sont encore imparfaitement tracés » (p. 17).

Mai LEQUAN

Denis DE CASABIANCA, *Montesquieu. De l'étude des sciences à l'esprit des lois*, Paris, Honoré Champion, 2008, 966 pages.

Issu d'un doctorat, ce livre porte la marque de la richesse d'une thèse. Il faut en faire ici non un reproche mais bien au contraire un profit pour le lecteur de lire un travail sur l'œuvre de Montesquieu dans son ensemble et abordée comme un tout. L'objectif de D. de Casabianca est moins de défendre une théorie que de démontrer en quoi Montesquieu est un auteur exceptionnel et pourtant le reflet exact de son époque. Un mot retient l'attention, mot qui rythme les parties du texte : le mot « regard ». En fait, Montesquieu a touché à toutes les disciplines (sociologie, physiologie, histoire naturelle, politique, histoire, droit, art, etc.) parce que son but était de former le regard. Faire voir pour savoir regarder : telle est la philosophie de Montesquieu que l'auteur de ce livre, philosophe, démontre avec précision et érudition. Cinq parties étudient la manière de procéder de l'auteur de *l'Esprit des lois* pour exposer et comprendre le savoir du regard. La 1^{re} partie, « Regard sur les sciences et regard scientifique », aborde la place prépondérante occupée par la science tout au long de la vie de Montesquieu. Ce qui se traduit par un comportement de chercheur résumé dans cette formule saisissante « trouver comment trouver ». Les méthodes pour trouver deviendront un art du nouveau monde chez Montesquieu. D. de Casabianca s'appuie sur de nombreux savants et commentateurs comme Pascal, Cassirer, Bachelard, Althusser, sans parler d'Aristote, Descartes et Newton. Quel esprit encyclopédique que celui de Montesquieu visant la compréhension de l'ensemble par la composition ce qui constitue l'aboutissement de l'explication par la liaison des choses entre elles ! Mais Montesquieu, même s'il a rédigé l'article GOÛT pour *l'Encyclopédie*, n'avait pas l'intention d'intégrer la famille des Encyclopédistes. Le but de ce livre réussi est justement de montrer la propre philosophie du baron de la Brède. Après avoir rappelé dans l'introduction les positions de tous les commentateurs brillants des 19^e et 20^e s. D. de Casabianca rejette les positions qui mettent toute la recherche scientifique de Montesquieu en perspective de *l'Esprit des lois*. Il défend l'hypothèse inverse selon laquelle le regard que Montesquieu porte sur son temps

est au-delà de la critique : il trace sa propre voie qui n'est ni la science ni la sociologie mais le regard scientifique. L'étude de ce regard, qui est l'objet de ce livre, devrait permettre selon l'auteur « d'interroger positivement le regard qu'il (Montesquieu) porte sur la réalité sociale dans l'*Esprit des lois* ». La 2^e partie, « Une physique sociale? », interroge le rapport de la science et de la société ou plus exactement le regard que Montesquieu porte sur ce rapport. La 3^e partie – belle partie centrale – traite « le regard du naturaliste » autour de l'homme comme matière et des questionnements climatiques, puis la 4^e partie explique « le corps machine et les usages de la convenance » dans les rapports entre les corps politique, juridique et l'esprit dans une harmonie avec l'histoire naturelle. Enfin, la 5^e partie s'intitule « Le regard artiste » et comprend deux chapitres dont l'un a pour objet la formation du regard, et l'autre l'art de la composition. On voit que tous les textes, que nous ne pouvons citer ici, sont étudiés. L'auteur insiste à nouveau dans sa conclusion sur l'importance de ne pas fausser le questionnement sur l'œuvre de Montesquieu qui, par exemple, utilise la prudence non pas dans un calcul politique mais parce « qu'elle porte en elle les exigences de la raison humaine lorsqu'elle considère les effets sociaux ». C'est pour chaque objet ou pour chaque savoir un nouveau sens que Montesquieu fait voir à travers l'exercice du regard. Ce livre offre, de fait, l'analyse de cet exercice. Bibliographie et index complètent cet important travail.

Martine GROULT

Casanova, la passion de liberté, livre-catalogue de l'exposition homologue, Paris, BnF/Seuil, Marie-Laure PRÉVOST et Chantal THOMAS (dir.), avec la collaboration de Corinne LE BITOUZÉ et Frédéric MAFRIN, 240 p.

Publié à l'occasion de la plus grande exposition jamais organisée à la BnF, entre novembre 2011 et février 2012, autour du personnage et de l'œuvre de Giacomo Girolamo Casanova, *Casanova, la passion de liberté*, livre-catalogue de format grand folio de 24,5 x 38,5 cm, ne peut qu'être de taille. Ses dimensions imposantes correspondent à celles des folios manuscrits d'*Histoire de ma vie* dont un choix, reproduit en facsimilé, occupe une place centrale (pp. 73-140). Casanova se corrige, compose avec « les interstices du temps », s'autocensure, masque une page ici ou là, comme en attestent les traces de cire rouge en bas des folios 22 et 23 scellés (reproduits en page 90). M.-L. Prévost y décèle que ces feuillets ont été scellés « pour occulter l'épisode homosexuel avec Ismaïl » (p. 24). Mais ce n'est pas sans sourire, à propos du Levant et de ses mœurs, que l'on passe à un autre texte du catalogue, qui censure l'aspect abordé de l'homosexualité, où l'on ne parle que d'« Ismaïl efendi et Josouff », ce dernier s'étant pris d'amitié paternelle pour le jeune homme » (p. 42).

C'est l'acquisition du manuscrit intégral des mémoires de Casanova par la BnF qui a motivé cette exposition d'une scénographie-palimpseste: l'accrochage artistique, les cimaises aux tons mauves, la richesse des objets rassemblés et exposés – manuscrits autographes, éditions originales, tableaux, bijoux, objets d'une orfèvrerie virtuose, dits de « vertu », sans oublier toute l'archéologie du quotidien au 18^e siècle, jeux de cartes, tissus, vêtements, et cette *Partie de billard* que Chardin a peinte vers les années 1721-1725 (n° 78, double page 172-173), l'année 1725 étant celle de la naissance de Casanova. La partie picturale apporte des tableaux venus des collections privées (Bignami de Gênes), de la Galerie Nationale de Londres, du Musée Granet d'Aix-en-Provence, enfin du Musée régional tchèque de Teplice. Le commentaire de Corinne Le Bitouzé sur la galerie des portraits de Casanova est précis. La nouvelle attribution à Narici d'un portrait de Casanova (n° 46) remplace l'attribution faite à Mengs (la référence bibliographique a pu être précisée). Le portrait de Manon Balletti, la petite fiancée repoussée, attribué à Nattier (n° 53), n'est plus attribué à Boucher. Et surtout le mystérieux personnage de l'Henriette provençale resplendit sous les traits d'Anne-Adélaïde de Gueydan, portraiturée par un peintre aixois (n° 97). L'héroïne a été identifiée par Jean Louis André qui a présenté sa découverte dans une belle

étude publiée dans *L'Intermédiaire des Casanovistes* XIII, en 1996. Mais alors pourquoi, à propos de cette identification, parler de « spécialistes » au pluriel (notice à la p. 224), quand la découverte d'Adélaïde et de son portrait n'appartiennent qu'à J. L. André et à lui seul ? De la même manière, le papier découpé, des silhouettes d'un Casanova édenté lisant à la princesse Clary obèse, assise, d'un auteur anonyme, vers 1795, a été d'abord aussi présenté par deux chercheurs tchèques, dans *L'Intermédiaire des Casanovistes* XVI, en 1999. Le catalogue ne le prend pas en compte et passe à côté d'une identité plus plausible de l'auteur du découpage : un « monsieur russe [...], petite figure commune, dessinant à ravir des portraits à la plume du souvenir » (*Journal du jeune Clary-Aldington*, 22-IX-1795).

La partie exégétique de ce livre-catalogue souffre d'anachronismes et manque de distance entre les affabulations casanoviennes et les faits. La lettre connue du suisse Bernard de Muralt qui informe Haller en juin 1760 du fait que Casanova se prépare à visiter Voltaire, invalide les spéculations auxquelles s'abandonne G. Lahouati dans l'article, qui, à propos de la correspondance antérieure de Voltaire, parle d'« une autre allusion à Casanova dans une lettre adressée [par Voltaire à] Thieriot, le 29 mai 1760 » etc. (p. 178). Il nous semble incongru de laisser place à de pareilles spéculations, sans rigueur aucune. On n'interroge pas non plus sur la véracité du récit casanovien quant à sa visite présumée à Rousseau (p. 79 et 214), pas plus que sur sa fuite des cachots vénitiens. On n'identifie pas l'auteur du dessin qui a illustré la 1^{re} édition de cette *Fuite...* (Leipzig, 1787) ; la légende simpliste : « Paris, BnF, Réserve des livres rares » (p. 17) ne peut pas remplacer le nom du peintre, considéré comme anonyme. Il s'agit pourtant du tchèque Jan Berka – celui qui a fait le portrait de Casanova en tête de *Icosameron*. Ce roman utopique a été imprimé à Prague en 1788, et non pas en « 1787 » (p. 70). L'inscription dans le médaillon du portrait par Berka dit bien que Casanova était alors âgé de 63 ans (« aetatis suae LXIII »), mais les éditeurs du catalogue-livre de la BnF reproduisent le médaillon sans inscription, et l'intitulent : « *Giacomo Casanova âgé de 62 ans* » (n° 48). Enfin, on s'interroge en vain sur la phrase supposée de Casanova mourant, qui lui a tendancieusement été attribuée par le prince de Ligne : « J'ai vécu en philosophe, je meurs en chrétien » (p. 65/67), en continuant d'ignorer qu'elle est de Leibniz ! La provenance allemande de certains toponymes a laissé ses traces (p. 42) : on parle de la bataille de « Peterwardein » (au lieu de Petrovaradin, en serbe), mais aussi de fran-anglais (« véritable *scoop* », p. 38). Le manque de rigueur dans l'édition des textes, l'absence de références dans quelques légendes de reproductions de tableaux et de dessins, fait que ce livre-catalogue peut être feuilleté comme un album, mais pas retenu comme un document fiable. Il faut encore surmonter la disparité entre les numéros attribués aux reproductions au fil du catalogue, et ceux attribués aux objets exposés dans la liste finale, qui rendent difficiles maîtrise et vérification d'une « masse » composite.

Branko ALEKSIĆ

Álvaro CHAPARRO SAINZ, *Educarse para servir al Rey: El Real Seminario Patriótico de Vergara (1776-1804)*, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, 2011, 422 p. (Serie « Tesis Doctorales »).

La fondation et les enseignements du Séminaire Patriotique de Vergara (ou Bergara), ouvert en 1776 par la Société Basque des Amis du Pays, a fait l'objet de nombreux travaux, historiques ou polémiques. L.A. veut en renouveler l'approche historiographique par une analyse d'histoire sociale suivant une méthode inductive : il part de la position sociale des fondateurs, des élèves et de leurs parents ; il suit les choix de carrière et les évolutions (pour quelques-uns, jusqu'avant dans le 19^e siècle), afin de discerner les stratégies familiales qui commandent ces choix et qui ont dû motiver l'envoi des enfants au Séminaire. Vergara accueille des élèves venus des provinces basques, soit de petite noblesse terrienne, soit de familles commerçantes de Biscaye, mais bien plus nombreux sont ceux qui viennent de Madrid, de Cadix ou Séville, ou bien d'Amérique (La Havane, Nouvelle-Espagne, Río

de la Plata). Un trait commun dominant en est une origine basque, et l'A. reconstruit les réseaux sociaux qui relient nombre de ces familles, entretenus par les mariages, les parrainages professionnels ou l'amitié. Il apparaît que plusieurs d'entre elles ont joué leur ascension sociale sur la construction, sous les Bourbons, d'un État administratif, militaire et financier moderne. Et elles ont cherché à perpétuer leurs positions par la formation de leurs enfants : cet État a besoin d'un personnel spécialisé. Mais la formation scientifique et technique donnée à Vergara contribue à en orienter les élèves vers l'armée, et davantage encore vers la Marine, plutôt que vers l'administration ; leur évolution comme officiers d'état-major peut d'ailleurs parfois les y ramener, et aux plus hauts échelons. Si les aînés entretiennent les terres de leurs majorats sans toujours être passés par le Séminaire, l'Église n'est plus la ressource recherchée pour les puînés : c'est désormais le service du roi, et l'on se détourne de l'Université pour se rendre au Séminaire. Les très traditionalistes provinces basques adhèrent ainsi à une double modernité : celle de l'État et celle des nouvelles formes d'association que sont les Sociétés Économiques des Amis du Pays. Les concepts de « familles basques éclairées » et d'« esprits éclairés basques », constamment utilisés par l'A., reçoivent une portée nouvelle de cette intégration à la vie sociale contemporaine. L'A. fait serpenter son lecteur au long de correspondances instructives, mais parfois sans en préciser la date ni définir les fonctions de certains personnages. Outre quelques singularités d'écriture, si l'on ressent ces petits manques, c'est que le grand intérêt du contenu de cet ouvrage aiguise grandement la curiosité de son récepteur.

Michel DUBUIS

Yves CITTON, *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*, Éditions Amsterdam, 2011, 378 p.

Les livres d'Yves Citton ne laissent jamais indifférent. Si l'intitulé burlesque de celui-ci est bien fait pour attirer l'attention du lecteur, son sous-titre parodique ne peut que susciter une curiosité de bon aloi. Comme d'autres ouvrages de ce chercheur aussi inventif que prolifique, à commencer par l'excellent *Portrait de l'économiste en physiocrate* (L'Harmattan, 2001), ce livre opte résolument pour cette relecture actualisée des œuvres du passé dont l'A. s'est fait le théoricien et le propagandiste zélé dans *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (Éditions Amsterdam, 2007). Dans le livre qui nous occupe, Yves Citton radicalise la démarche herméneutique dont il revendique la légitimité tout en assumant crânement les risques qu'à l'évidence elle comporte. À un premier niveau de lecture, cet essai comblera à n'en pas douter le petit cénacle des lecteurs et interprètes de Tiphaigne de la Roche, auquel il est entièrement et exclusivement consacré. Inutile de leur en recommander la lecture, ils s'y précipiteront à plus forte raison que c'est toute l'œuvre de ce médecin polygraphe qui s'y voit traversée et relue pour l'occasion. Pour autant, le dix-huitémiste pure souche risque fort d'être déconcerté, tant la grille de lecture proposée par l'A. (et que résume le sous-titre) s'avoue résolument anachronique. C'est que de l'aveu même de l'A., ce livre est « issu d'un pari » ; non pas d'« un pari un peu idiot comme tous les paris » (n'en croyons rien), mais d'un véritable *pari herméneutique*, si je puis dire, à double sens. D'amont en aval, il s'agit tout d'abord d'un pari sur la possibilité et la fécondité d'une lecture actualisée de l'œuvre ; non certes d'une œuvre quelconque, mais d'une œuvre originellement déroutante, extravagante et marginale, qui résiste de ce fait à l'outil herméneutique traditionnel, et dont l'A. gage inversement qu'elle ne révélera tout son potentiel sémantique qu'à la lumière de notions, de formulations et d'énoncés résolument modernes, voire hypermodernes (flux, réseaux, multitudes, biopouvoir *etc.*, c'est tout un appareil conceptuel issu de Deleuze – manque bizarrement le rhizome dans un ouvrage qui fait la part belle à la botanique – ainsi qu'à la mouvance négriste s'exprimant dans la revue *Multitudes* qui se voit en l'occurrence sollicitée). D'aval en amont ensuite, c'est la gageure plus audacieuse encore qu'une fatrasie plus que bicentenaire, et qui paraissait déjà telle à l'époque, puisse éclairer

en quelque façon les choix drastiques auxquels se trouve confronté, *nolens volens*, le monde dans lequel provisoirement encore nous vivons, sous le régime intenable d'une croissance en butte à l'inéluctable raréfaction des ressources naturelles qui lui sert de support. On peut nourrir quelques doutes quant à la validité d'un tel pari, mais on ne saurait nier l'ingéniosité du propos, ni l'alacrité d'une écriture qui s'autorise benoîtement de l'exemple fourni par l'écrivain dont elle explore tant la matière que la manière : « Je bénéficierai pour ce faire de l'absolution anticipée de l'auteur de *L'Empire des Zaziris*, qui nous appelle à user de notre liberté interprétative sans restriction : *ici nos lecteurs expliqueront, commenteront, devineront; le champ est si vaste que nous ne pouvons point le restreindre* » (p. 48). À tout le moins faut-il reconnaître à l'auteur une confiance roborative dans la capacité exploratoire sinon résolutive de ces œuvres du passé dont nous faisons notre pain quotidien.

Pierre HARTMANN

Michel DELON, *Casanova. Histoire de sa vie*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 2011, 127 p.

Le nom de « Casanova » désigne un écrivain, un mythe et une vie : le livre de Michel Delon, à l'iconographie riche et élégante, invite à ne négliger aucun des trois.

Le premier chapitre propose un récit biographique synthétique. Celui-ci rappelle les relations qui unissent l'existence de Casanova à Venise, ville sans laquelle il « n'existerait pas » (p. 12), ainsi qu'à la situation historique d'une Europe dont la fin de la Monarchie française et la chute de la République des Doges sonnent le glas.

Le titre des chapitres suivants est au pluriel. « *Théâtres* » : de la chaire comprise comme une scène à l'art de la conversation mondaine en passant par les réseaux des comédiens italiens, les projets de spectacle, les traductions et l'écriture dramaturgique, ils traversent l'existence de Casanova. Lui-même « endosse des identités et des rôles », « imagine sa vie comme les Vénitiens se déguisent pour le carnaval » (p. 41). « *Libertinages* » : jeux de dédoublements et de redoublements, trouble des identités (suscité par Bellino-Thérèse en particulier), aventures orthodoxes et « amours hétérodoxes » se côtoient dans un univers sans solution de continuité entre le raffinement subtil du « casin » de Murano et les « amours tarifées ». Le chapitre invite à prendre la mesure de l'altérité de l'époque, à se méfier des jugements rapides sur des plaisirs dont l'Europe d'Ancien Régime ne fait pas encore un drame, qu'elle ne classe pas dans des catégories médicales (p. 59). « *Savoirs* » : Casanova fréquente tôt des univers de croyances et de savoirs hétérogènes qui coexistent « selon le principe d'une réalité feuilletée » ou s'associent « selon des bricolages subtils et mouvants » (p. 62). Le chapitre s'intéresse aux pratiques magiques de l'imposteur occultiste. Il les situe dans un « âge des Lumières [qui] boucsole les frontières entre le possible et l'impossible, entre le croyable et l'incroyable » (p. 72).

Le dernier chapitre, « *Mémoires* », porte essentiellement sur l'*Histoire de ma vie* dont il rappelle les liens avec l'art du conteur que fut Casanova. Il évoque une caractéristique essentielle de cette entreprise que l'on n'appelle pas encore autobiographique : une relation souple avec la vérité, comprise comme « fiction vécue » dans le temps de l'existence et, dans celui de l'écriture, comme un « engagement personnel et charnel dans la réinvention du passé » plus qu'une « hypothétique conformité avec ce qui a eu lieu » (p. 78). Le choix du français, la relation avec les deux grandes figures de Voltaire et Rousseau, les circulations entre lecture, vie et écriture, les nombreuses réminiscences littéraires suscitées par l'œuvre puis l'histoire du manuscrit sont évoquées pour finir.

On trouvera dans la section « Témoignages et documents » différents portraits procurés par des contemporains ou des lecteurs prestigieux, quelques exemples de la polygraphie de Casanova, des extraits d'œuvres inspirés par le Vénitien et des documents sur le véritable « mythe cinématographique » qu'il est devenu. Il faut encore mentionner une confrontation très intéressante : quelques lignes de la version originale de l'*Histoire de ma vie* sont placées en regard du texte par lequel le 19^e siècle et une bonne partie du 20^e ont connu l'œuvre, « arrangé » à la demande du premier éditeur.

Casanova. Histoire de sa vie réussit à faire découvrir un Casanova *pluriel* : l'homme à la vie tumultueuse est devenu un mythe et un personnage littéraire et cinématographique ; l'écrivain donne à lire une existence capable à tout moment de se réinventer, échappant aussi bien aux simplifications qu'à l'assignation d'une identité une fois pour toute figée.

Jean-Christophe IGALENS

Anne DENEYS-TUNNEY, *Un autre Jean-Jacques Rousseau. Le paradoxe de la technique*, Paris, PUF, 2010, 153 p.

Le titre du livre, *Un autre Jean-Jacques Rousseau*, rend parfaitement compte de la nouveauté de son contenu. Si Rousseau a fortement critiqué la technique, il a aussi réconcilié sa philosophie avec elle. L'auteure note que la critique n'a pas considéré à sa juste valeur la question de la technique dans l'œuvre du citoyen de Genève, précisément parce qu'elle s'est reposée sur la position classique, si l'on peut dire, celle qui fait de la philosophie de Rousseau une diatribe contre la technique ; celle qui en fait un philosophe de la nature. Or l'auteure montre, sur ce point, que le « rebelle » ne s'oppose pas autant qu'on le croit aux philosophes du 18^e siècle qui font l'apologie des arts et des sciences. Il est en effet un penseur de la technique et de la liberté, et cela dans ses pensées morales, politiques, esthétiques. Mais comme penseur digne de ce nom, son apologie n'est pas inconciliable. Il a, de façon prophétique, perçu les périls d'une humanité au service d'une machinerie qui a mis l'homme à son service.

Anne Deneys-Tunney analyse avec force la place de la technique dans des concepts fondamentaux de l'œuvre : l'éducation, le mal, la politique, la liberté, l'éthique, l'esthétique. Rousseau a cherché à réconcilier dialectiquement la nature et la technique au travers de ces voies. Si la technique est bien l'origine du mal, elle rend possible aussi l'harmonie de l'homme avec sa nature. Le progrès des techniques a une importance fondamentale dans l'histoire de l'humanité : elle est une « *expression de la volonté humaine et de sa liberté* », ce qui fait dire à Anne Deneys-Tunney que la technique est pour l'homme indépassable, mais qu'il est inenvisageable de l'accueillir sans recul critique ou de la rejeter totalement. Dans la considérable littérature consacrée à Rousseau, l'auteure a le très grand mérite de proposer du neuf.

Denis FAÏCK

Katja E. A. EICHLER, *Biblische Geschichten bei Rudolph Christoph Lossius und Kaspar Friedrich Lossius. Eine Analyse zu Kinderbibeln in der Aufklärungszeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Coll. « Arbeiten zur Religionspädagogik », 2011, 365 p., 6 ill.

L'auteur, pédagogue de la religion, livre avec la publication de sa thèse une contribution aux recherches sur les Bibles pour enfants et relie les ouvrages des frères Lossius, composés à Erfurt entre 1784 et 1812, à une production encore actuelle. Plus généralement, cette analyse minutieuse vient enrichir l'histoire de la pédagogie et de la religion à l'époque des Lumières. Liés à la pédagogie philanthrope mettant l'accent sur la participation active et le plaisir de l'enfant, les frères Lossius défendent une religion où, comme dans l'*Erziehung des Menschengeschlechts* de Lessing, un Christ pédagogue éduque l'homme à la raison et à la recherche du bonheur. Les écarts avec l'Écriture, fil rouge de l'analyse, permettent de mettre au jour les critères pédagogiques, théologiques et sociaux qui ont guidé la rédaction, par exemple dans le traitement de l'adultère ou des miracles. On peut cependant regretter un usage peu nuancé du concept d'*Aufklärung*, réduit à une série de catégories fixes (raison, valeurs bourgeoises du travail, de la vertu, de l'économie) alors que le concept fait l'objet d'un débat important (« Was ist Aufklärung? ») au moment même de la rédaction du premier tome.

Pauline PUJO

Veit ELM (Hg.), *Wissenschaftliches Erzählen im 18. Jahrhundert. Geschichte, Enzyklopädik, Literatur*, Berlin, Akademie Verlag, 2010, 226 p.

La relation entre science et belles-lettres, la narrativité des textes scientifiques, est devenue depuis quelques temps un objet d'étude prisé. Ces travaux prolongent des recherches des dernières décennies sur la narratologie (telles qu'initiées, dans les applications à l'histoire, en particulier par H. White ou P. Ricoeur), sur l'épistémologie, l'ordre du savoir, les recompositions de champs de savoirs et les déplacements de frontières, par exemple entre « sciences » et « belles-lettres » à partir du tournant des 17^e et 18^e siècles, mais ils entretiennent aussi à leur manière des liens avec les travaux sur l'opinion publique, puisqu'il s'agit d'étudier des modes, qu'on espère opérants, de médiation et de transmission de savoirs.

Le présent ouvrage réunit dix contributions qui se répartissent entre les champs définis par le sous-titre (l'histoire, l'encyclopédisme et la « littérature », certes au sens de « belles-lettres », mais aussi dans une acception plus large intégrant en particulier les sciences de la nature). Elles portent avant tout sur la France (avec quelques fils tirés vers l'Allemagne), car c'est en France que l'on rencontre alors, selon les auteurs, plusieurs exemples paradigmatiques : 1) un nouveau discours historien entend se constituer en science en se détachant des belles-lettres, ce qui pose la question du statut épistémologique du récit littéraire ; 2) Bayle, dans le *Dictionnaire historique et critique*, remplace le « grand récit » par une masse de « petits récits », et, plus tard, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert repose sur un paradigme composite : à celui de l'ordre alphabétique se superposent les renvois et les arborescences des savoirs, selon un modèle aussi peu linéaire que celui des récits intriqués de *Jacques le Fataliste* ; 3) Bernardin de Saint-Pierre se dresse contre la physique de Newton, le mécanisme et la taxonomie à la manière de Linné qui gomme à ses yeux les relations entre les règnes de la nature, et c'est pour cette raison qu'il recourrait, dans *Paul et Virginie*, à un mode narratif apparenté au tableau, qui représente un moment dans la transformation cyclique du tout.

Parmi les sujets abordés, on relèvera la délégitimation des « fables », soumises au principe de vérifiabilité au nom du pyrrhonisme historique et dans le déisme qui s'appuie sur la nouvelle physique, et l'apparition conjointe, dans la seconde moitié du 17^e siècle, de « récits nouveaux » concernant les « états de nature » et le « contrat social » qui fondèrent une nouvelle science politique. Plusieurs contributions concernent l'histoire philosophique qui s'affranchit des belles-lettres, une fois abandonnée la fonction narrative de la téléologie de l'histoire (articles sur Condorcet et sur Schiller). D'autres abordent *Le rêve de d'Alembert*, « l'épistémopoétique » de Diderot, souvent en analysant les modalités narratives dans des « parallèles », Bayle et Diderot/d'Alembert ; les *Études de la nature* et *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre... Une intéressante polyphonie opérant sur des champs variés.

Gérard LAUDIN

Stefano FERRARI, *Il piacere di tradurre. François-Vincent Toussaint e la versione incompiuta dell' Histoire de l'art chez les anciens di Winkelmann*, Rovereto, edizioni osiride, 2011, 274 p.

Publiée en 1764, la *Geschichte der Kunst des Alterums* de Winkelmann (récemment étudiée par E. Décultot, voir *DHS*, n° 34, 2002, p. 696) fonda l'histoire de l'art au sens où nous l'entendons aujourd'hui en reliant l'art grec et romain à son contexte d'émergence et en en définissant la forme spécifique (l'ouvrage contient en particulier d'importants chapitres sur les arts étrusque, phénicien et égyptien). Winkelmann a ainsi apporté sa contribution à l'archéologie de ce qu'on va appeler bientôt « histoire de la civilisation », très attentive aux formes individuelles spécifiques des cultures. Une première traduction française de la *Geschichte* parut en 1766, qualifiée par Grimm d'œuvre d'un « charpentier » ne sachant ni le français ni l'allemand. Winkelmann, qui s'en plaignit amèrement, voulut tout à la

fois rédiger une nouvelle version de son propre texte et la faire traduire, voire la traduire lui-même. Une seconde édition, revue par Riedel, parut huit ans après sa mort, en 1776.

S. F. publie ici la traduction partielle, réalisée entre 1768 et 1772 mais demeurée inédite, des trois premiers chapitres de la première partie de la *Geschichte*. Si les différences qu'elle présente avec l'édition de 1764 permettent de l'identifier comme la version remaniée par Winckelmann, ces remaniements n'ont pas été repris dans l'édition de 1776, et le manuscrit en est perdu. Outre l'intérêt que cet état de choses confère à ce texte pour la recherche winckelmanienne, la copieuse préface de 150 p. étudie le rôle de médiateur culturel joué par Toussaint et apporte une contribution importante à la connaissance du milieu intellectuel berlinois. Né en 1715, mort en 1772, il a d'abord étudié le droit. Un temps collaborateur de l'*Encyclopédie*, il est célèbre pour son ouvrage *Les Mœurs*, bien vite condamné comme impie et brûlé sur ordre du parlement de Paris. Membre extérieur de l'Académie de Berlin, il fut directeur du *Journal Étranger*, dont on sait l'importance pour l'ouverture des hommes de lettres français aux littératures étrangères. Lié à Beausobre, il reçoit à Paris de nombreux intellectuels allemands de passage. Arrivé à Potsdam en 1764, où il devient bientôt collègue de Thiébault, de Sulzer et de Wegelin à l'Académie des Nobles à Berlin, il apprend alors l'allemand (selon Denina, il serait le seul Français attiré par Frédéric II qui ait entrepris cette étude), puis se met à traduire, d'abord les fables de Gellert, un auteur qui a depuis longtemps déjà des « relais » parisiens, les traducteurs Hubert et Junker ainsi que M^{me} de Graffigny. Toussaint participe aussi au vaste projet de traductions d'ouvrages de l'Antiquité auquel appelle Frédéric II. C'est en raison de sa connaissance approfondie de l'allemand, mais aussi de sa familiarité avec le grec et le latin, qu'il se trouve chargé de traduire Winckelmann, mais les sources ne permettent pas de préciser dans quelles conditions exactes cette tâche, pour laquelle on avait pensé à Formey, lui incombait. Mais il est sûr que Winckelmann s'était convaincu que c'est dans le vivier berlinois qu'il trouverait un traducteur compétent.

C'est tout un espace de médiation et de traduction qui est étudié ici, un double réseau, à Paris et à Berlin, avec même une excroissance anglaise, puisque Füllbi, comme le signale S. F., a traduit en anglais un autre ouvrage de Winckelmann. L'A. fait ressortir aussi l'importance qu'accordait Winckelmann à ce que sa *Geschichte* fût traduite en français. Et ce qui ne gâche rien, l'impression de cet ouvrage est très soignée, sur un beau papier qui met en valeur les fac-similés présentés en appendice.

Gérard LAUDIN

Stefano FERRARI, *Il rifugiato e l'antiquario. Fortunato Bartolomeo De Felice e il transfert italo-elvetico di Winckelmann nel secondo Settecento*, Rovereto, edizioni osiride, 2008, 115 p.

De Felice (1723-1789), moine franciscain contraint à l'exil après sa conversion au protestantisme, quitta l'Italie en 1757 pour Berne (attiré par le prestige de Haller), avant de partir en 1762 pour Yverdon où il devint un médiateur culturel dont l'importance est aujourd'hui bien connue et reconnue, depuis les travaux de Clorinda Donato qui a préfacé la présente étude. Avant son *Encyclopédie ou dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, dite « Encyclopédie d'Yverdon » (1770-75), il avait déjà publié, de 1758 à 1766, un « esprit de la littérature européenne », *Estrato della letteratura europea*. Suit, à partir de 1782, une nouvelle revue, le *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18^e siècle*. C'est à De Felice que revient d'avoir fait connaître les ouvrages de Winckelmann au public italien. En 1775, le dernier volume de l'*Encyclopédie* d'Yverdon contient un article sur Winckelmann, reproduit ici en appendice, qui ne s'étend certes guère que sur deux pages, mais n'en est pas moins le plus long alors publié en une autre langue que l'allemand sur le père de l'histoire moderne de l'art. Par la suite, en 1784, il republia la traduction des *Lettres familières* et de l'*Histoire de l'art chez les Anciens*. Dès les années 1760, il consacre à Winckelmann

de nombreux comptes rendus dont le premier, paru dans l'*Estratto* de 1762, reprend la recension (publiée par le *Journal étranger*) d'une traduction française (*Description des pierres gravées du feu Baron de Stosch*) parue en 1760 à Florence... C'est ainsi un vaste espace de médiation, tri – voire quadrangulaire, que reconstruit ici F. S. Avec en son centre De Felice, ce réseau soucieux de diffuser les écrits de Winckelmann comprend, en Italie, en particulier G. Bianchi, G. Lami ainsi que l'helléniste et orientaliste G. C. Amaduzzi ; en Suisse, V. B. Tschärner, A. v. Haller, J. G. Zimmermann et surtout Julie Bondeli. Le présent ouvrage, dont l'auteur a consacré déjà plusieurs études à Winckelmann et aux transferts culturels entre l'Italie et l'Allemagne des Lumières (cf. supra, dans le présent numéro de *DHS*), illustre sur un cas particulier le rôle de médiateur joué par De Felice grâce à deux importants instruments de la diffusion de savoirs et d'idées dans la seconde moitié du 18^e siècle, le journalisme et la compilation encyclopédique.

Gérard LAUDIN

Dieter GEMBIKCI, *Clio au 18^e siècle. Voltaire, Montesquieu et autres disciples*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques historiques », 2008, 251 p.

L'A. réunit ici 14 études qui, à un inédit près, furent publiées à l'identique entre 1972 et 2005. Compte tenu des grands progrès accomplis au cours des 30 dernières années dans la connaissance de l'écriture de l'histoire au 18^e siècle, c'était certes prendre le risque de voir certains développements, aux perspectives pionnières en leur temps, apparaître aujourd'hui moins neuves. C'était s'exposer aussi, faute d'une recomposition de l'ensemble, à des redites, sinuosités et méandres dans la répartition et la distribution des matières. Néanmoins, si on trouve dans certains passages des savoirs désormais bien établis, il eût été dommage de laisser sombrer dans l'oubli des études qui reposent sur la lecture attentive de nombreux historiens et penseurs de l'histoire et qui valent, de ce fait, par la précision des développements.

Voltaire se taille la part du lion, avec la moitié des articles. La partie le concernant est précédée de deux études sur Montesquieu, l'une sur son analyse du système féodal qu'il aborde en juriste, créant, dit D. G., un mythe parallèle à celui du parlementarisme anglais (p. 125) ; l'autre montrant comment Montesquieu enrichit le concept de décadence, issu des antiques théories cycliques, mais qui avait presque perdu droit de cité à l'époque de Louis XIV, en la faisant résulter de la dynamique même des systèmes, dont les moment de plein épanouissement potentialisent les contradictions internes.

L'ouvrage s'ouvre sur une partie intitulée « Le contexte historiographique », qui porte sur quelques « autres disciples » (entendre « de Clio »), avant tout le P. Joseph Dunand (1719-1790), « capucin éclairé », représentatif d'un mouvement d'érudition régionale ou locale, qui constitua des fonds d'archives relatifs à la Franche-Comté, et Jacob-Nicolas Moreau (1717-1803), dernier titulaire d'une des charges d'historiographe de France, devenu après la publication des *Cacouacs* (1757) la bête noire des Encyclopédistes et aussi des Parlementaires, et à qui l'A. a consacré jadis sa thèse. Il est, avec Voltaire, le seul historiographe à s'être interrogé sur sa fonction (dans un *Mémoire* reproduit et étudié ici), ce qui témoigne d'une réflexion sur l'objet de l'histoire et sur la place de l'historien dans l'État monarchique. Une autre étude qui lui est consacrée met en évidence que Bossuet et lui représentent certes bien « deux jalons du conservatisme religieux sous l'Ancien Régime », mais également que les parentés idéologiques unissant cet apologiste de l'absolutisme de droit divin à Bossuet ne l'empêchent nullement d'être aussi « de son temps » : d'une part, il ne peut s'empêcher de s'ouvrir quelque peu aux idées de Montesquieu ; mais surtout, son providentialisme est, malgré lui, aussi hautement affirmé que vidé de tout sens véritable, étriqué, en quelque sorte laïcisé (p. 91).

Au moins autant que Voltaire, c'est l'écriture historique relative au Moyen Âge qui occupe une large place dans le présent recueil : si nul aujourd'hui n'ignore plus qu'il est un objet d'étude important des érudits, ecclésiastiques, juristes, membres de l'Académie

des inscriptions ou d'autres sociétés savantes, les cas étudiés font bien ressortir comment ces savants mènent, en marge des thèses « romanistes » ou « germanistes », des recherches dont l'intérêt tient précisément à ce qu'elles se cantonnent « dans les limites étroites d'une étude d'intérêt purement juridique » (p. 30). L'unique nouvelle étude du recueil porte sur le Moyen Âge de Voltaire, dont on sait bien qu'il s'oppose à celui de Montesquieu et s'inscrit aussi dans une autre perspective thématique. L'A. indique que plusieurs articles des *Questions sur l'Encyclopédie* fournissent des clés pour l'analyse de la vision voltairienne du Moyen Âge. Les autres contributions sur Voltaire étudient l'importance de la thématique financière et monétaire dans l'*Essai sur les mœurs*, en particulier en relation avec les Croisades ; son providentialisme, proche de celui de Fleury et bientôt de Turgot ; les polémiques autour de l'*Essai*, en particulier avec Nonnotte, symptôme d'un durcissement des fronts entre les Philosophes et leurs adversaires. Deux bonnes études, qui datent de plus de trente ans, portent sur la Réforme luthérienne et sur les sources utilisées par Voltaire dans les *Annales de l'Empire* et les passages de l'*Essai* consacrés au Saint-Empire. On découvre au fil des pages de nombreux détails intéressants : Moreau, en alliant une double perspective d'érudit et de pamphlétaire, tente de contrer les Philosophes dans l'opinion publique ; Dunand, dans ses recherches généalogiques nobiliaires, se rapproche de l'histoire des mœurs en préconisant l'étude des superstitions, des traditions populaires et du vocabulaire. Des développements synthétiques sur l'historiographie des juristes et des « Philosophes », qui affluent durant tout l'ouvrage, auraient pu constituer un utile chapitre conclusif.

Gérard LAUDIN

Jean GOLDZINK, *La Solitude de Montesquieu. Le chef-d'œuvre introuvable du libéralisme*, Paris, Fayard, 2011, 409 p.

Après le beau livre de Guillaume Barrera, *Les lois du monde. Enquête sur le dessein politique de Montesquieu* (Gallimard, 2009), un autre travail substantiel envisage la signification politique de *L'Esprit des lois*. L'objectif de cet ouvrage, qui articule la philosophie politique et l'histoire intellectuelle, est double : d'une part, il s'agit de questionner l'appartenance de Montesquieu au courant libéral (p. 19-153) et, d'autre part, de dessiner la place de *L'Esprit des lois* dans les contextes intellectuels des Lumières et de la réflexion politique française du 19^e siècle jusqu'à Tocqueville (p. 157-403). En dépit des idées reçues, qui s'obstinent à rattacher Montesquieu à l'essence du libéralisme, en faisant valoir, entre autres, son rejet du despotisme et de l'arbitraire, sa théorie de la modération politique, sa défense de la tolérance religieuse et des bienfaits du commerce et, surtout, l'idée moderne de constitution avec son corollaire de la « séparation des pouvoirs » (véritable et increvable mythe historiographique), l'A. montre qu'en réalité Montesquieu délaisse, dans son maître-livre, les principales notions du libéralisme, telles que Hobbes et *a fortiori* Locke les ont forgées : l'état de nature et sa fonction normative, le contractualisme, les droits naturels attachés à la personne, les vérités universalisables, la séparation de l'individu et de l'État... Penseur du pluralisme des êtres politiques (spécifié par régimes individualisés), des multiples rapports physiques et moraux susceptibles de rendre intelligible cette pluralité des sociétés, de la diversification irréductible du politique, de la production normative immanente aux différentes formes de gouvernement (p. 121), Montesquieu serait inassimilable à la conceptualité libérale de Locke tout comme à l'universalisme abstrait prôné par les théoriciens de l'école moderne du droit naturel. D'après l'A., *L'Esprit des lois* se laisse définir « comme l'effort solitaire, et somme toute grandiose, pour construire une politique sans droits, sous le signe non du libéralisme, mais de l'Histoire » (p. 150). Sans prétendre à l'exhaustivité, et faisant le choix de sacrifier les débats entre commentateurs au profit du retour aux textes, l'A. étudie la réception de *L'Esprit des lois* chez Rousseau, Voltaire, Bergier, de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Condorcet, Constant, Comte, Guizot, Tocqueville. « Fils né sans mère », le grand livre de Montesquieu ne semble pas avoir d'imitateurs. Cette absence de postérité est

interprétée comme un signe supplémentaire de la solitude de Montesquieu, dont le projet philosophique n'a pas été perpétué par ses exégètes français. Sans cesse compris comme l'expression de l'anglophilie libérale de son auteur, *L'Esprit des lois* apparaît en dernière instance comme un ouvrage trop complexe et trop singulier pour être figé dans la catégorie vaste, vague et transhistorique plus tard affublée du nom de libéralisme.

Luigi DELIA

Martine GROULT (dir.), *Les Encyclopédies. Construction et circulation du savoir de l'Antiquité à Wikipédia*, Paris, L'Harmattan, 2011, 404 p.

Une des qualités les plus frappantes de ce riche collectif est une cohérence rarement atteinte dans des projets de ce genre. Il est le produit d'un atelier organisé par M. Groult à partir de 2007 autour de la question : « Transmettre ou diffuser le savoir ? De la différence entre l'encyclopédie et le dictionnaire. » Les participants ont travaillé ce thème, en partant de la constatation que les encyclopédies sont d'abord « un des lieux privilégiés de la rencontre de la philosophie et des disciplines ». Leurs dix-huit contributions sont réparties selon trois axes : le rassemblement du savoir, la construction encyclopédique et la circulation du savoir, l'art et la langue. Si l'ouvrage survole bien deux millénaires, son thème même conduit à faire une place de choix au 18^e s. La première partie s'ouvre sur l'analyse de trois ouvrages répondant aux exigences de l'encyclopédisme : l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (Valérie Naas), le *De anima* de Cassiodore (Alain Galonnier) et le *Panepistemon* d'Ange Politien (Florence Malhomme). Le rôle de l'erreur dans le rassemblement du savoir est illustré par le *Teatro Critico Universal* de Benito J. Feijoo (Julietta Espinosa) et *Wikipédia* (Marc Foglia). Dans les deux cas, l'éveil de l'esprit critique est crucial. Dans la deuxième partie, Martine Groult évoque également l'erreur, dont la dénonciation « constitue le point de départ pour exposer le changement de perspective engagée pour commencer une construction encyclopédique ». Pierre Caye, dans un texte consacré à l'espace et au temps dans l'*Encyclopédie*, en souligne la vision cosmopolite, culturaliste et généalogique. Walter Teĝa dresse le tableau des mutations de l'encyclopédisme, de l'*Encyclopédie* de Giorgio Valla à celle des Lumières. Frédéric Vengeon se penche sur la « grammaire des arts » de l'*Encyclopédie* qui vise à fixer le vocabulaire des arts et à établir les règles de la combinaison des opérations techniques, innovation audacieuse, brisant le secret des corporations. Annarita Angelini s'interroge sur l'existence d'un rapport entre l'encyclopédisme ramiste et celui du 18^e s. La dernière partie portant sur l'art et le langage est abondamment et agréablement illustrée. Baldine Saint Girons traite de l'influence des « Beaux-arts » sur l'idée de l'Encyclopédie qui doit être prise et examinée comme un « monument artistique » accueillant le lecteur dans le labyrinthe harmonieusement construit d'un savoir ordonné. Piero Schiavo fait une étude minutieuse des planches d'Anatomie dans l'*Encyclopédie* en insistant sur le dialogue qu'établissent les renvois entre les volumes de textes et les volumes de planches. Marie Chaufour étudie l'influence de la traduction de l'*Iconologia* de Cesare Ripa par Jean Baudouin sur les dictionnaires allégoriques du 18^e s. Les derniers textes touchent à la définition. Nicolas Floury répond, à la lumière des analyses de Jean-Claude Miller et Alain Badiou, à une interrogation heureusement formulée : le langage est-il passeur du savoir ? Deux auteurs abordent les dictionnaires juridiques à vocation encyclopédique. Valérie Hayaert remonte au 14^e siècle, au *Lexicon* d'Albericus de Rosate et Luigi Delia analyse le *Dictionnaire de droit et de pratique* de Ferrière. La typologie traditionnelle ne parvient pas à rendre la réalité plus complexe de ces dictionnaires irréductibles à un simple répertoire de mots. Dans un texte agréable qui se lit comme un conte de l'époque des Lumières, Mariafranca Spallanzani imagine un lecteur cherchant à s'éclairer sur la philosophie de Descartes. Il la trouve déformée, travestie, reformulée à des fins politiques ou religieuses dans des ouvrages allant du *Dictionnaire universel* de Furetière à la *Cyclopaedia* de Chambers, du Moréri au Trévoux, pour arriver enfin à l'*Encyclopédie*, oasis d'esprit critique et d'intelligence. Finalement, Paulette Choné évoque aussi

Cesare Ripa et l'ouvrage se conclut avec la traduction analytique du *Proemio* de *I'conologia*. On souhaiterait que l'atelier à l'origine du collectif continue d'aussi fructueux travaux. Un *index nominum* termine ce livre.

Ethel GROFFIER

Martine GROULT, *Savoir et matières. Pensée scientifique et théorie de la connaissance de l'Encyclopédie à l'Encyclopédie méthodique*, Paris, CNRS éditions, 361 p.

Sous les noms prestigieux de « Lumières », et d'« Encyclopédie », de « Dictionnaire raisonné » etc., le lecteur d'aujourd'hui se trouve perdu en face d'un ensemble immense de savoirs, de savoirs pratiques et de textes qui ont fait époque au 18^e siècle. L'A. nous y sert de guide très érudite, classant les problèmes traités, les domaines de savoirs, les contributions individuelles des Savants et des Philosophes et leurs disputes. Ce travail d'inventaire et de réactivation s'inscrit, sinon dans une histoire spécialisée des sciences et de la logique au 18^e siècle, du moins dans une histoire philosophique de ces sciences.

La thèse qui structure ce travail est d'ordre très énergiquement théorique et marquée par la « théorie de la connaissance » : « L'Encyclopédie des Lumières éditée par d'Alembert et Diderot a construit un ordre du savoir fondé sur la liaison entre sciences, arts et métiers. *L'Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, présentée comme une suite, a pour sa part, éclaté le savoir en matières. » On a là un croisement entre un ordre du savoir et des arts et des métiers et un basculement de ce savoir dans des « matières », c'est-à-dire dans des spécialités scientifiques; d'où, plus tard au 19^e siècle le positivisme scientiste.

Dans le *Dictionnaire* ou l'*Encyclopédie* française traduit de la *Cyclopaedia* de Chambers, Diderot et d'Alembert, de 1746 à 1751, le premier dans le *Propectus de l'Encyclopédie* (1750), le second dans le *Système figuré des connaissances humaines*, utilisant l'épistémologie de Francis Bacon et de John Locke, opèrent « un changement radical » dans le cadre théologique du Dictionnaire anglais, changement (ou « rupture »?) qui « consiste à commencer par le tableau des efforts de l'esprit humain » plutôt qu'à postuler leur soumission à Dieu (p. 35-40). La conséquence en est que, dans le système des renvois à la fois déterminés et arbitraires des articles du Dictionnaire, le lecteur a affaire à un système complexe et ouvert d'entrelacement des racines et des branches, au lieu de l'arbre cartésien très hiérarchisé des sciences. Corrélativement, l'A. retrace la chronique compliquée des traductions et contre-façons de l'*Encyclopédie*, inséparables d'intérêts commerciaux, « matières » d'un autre ordre qu'épistémologique! Au résultat, ces « modifications » et même ces critiques contribuent au succès et à l'extension de l'entreprise et contribuent parfois à l'améliorer, au risque d'une dilution de son projet scientifique (p.62, 119-120).

Dans cet ensemble très touffu d'histoire des sciences, d'histoire de la librairie, de portraits d'inventeurs, de reproduction de documents, d'articles de dictionnaire et d'analyses philosophiques, j'isole quelques points : 1) Caractère théorique d'ensemble? Il est contrebalancé par l'intérêt pour les reproductions d'arts et métiers. Si d'Alembert privilégie une systématique et des « métaphysiques des corps, des sciences et des propositions », « métaphysique » désigne, dans ces sciences, l'examen de la générations des idées, non des affabulations (voir art. ÉLÉMENTS DES SCIENCES) (p. 125). L'auteur estime au nom de d'Alembert qu'« après l'*Encyclopédie*, la science va régner sur la philosophie » (p. 122), comme si cette science n'était pas inséparable de la vraie philosophie. Ce qui est certain par contre c'est que « sans cette base cognitive apportée par d'Alembert et soutenue par Diderot, l'*Encyclopédie* n'aurait pas eu un projet philosophique rigoureux et neuf » (p. 122-123). 2) La morale des encyclopédistes se réduit-elle à celles des Anciens? Certes, les Anciens sont aux origines de théories scientifiques et morales admirées, mais la conception pratique de la vertu et du bien formulée par Diderot dans ses essais sur Sénèque est originale. Diderot procède par identification à la figure des sages (y compris à leur biographie) et à leur genre de vie, ce qui est audacieux. Il se soucie moins d'exactitude des textes que d'exemples typi-

ques de vertu (voir articles ECLECTISME et SECTES). À quoi il faut ajouter que la définition de la vertu et du bien requiert la prise en considération du politique; on est donc surpris de lire, après que cette conception pratique de la vertu a été exposée, que « les encyclopédistes n'ajoutent aucun élément nouveau à leur pensée vertueuse » (p. 230). 3) On peut se demander si la réactivation de l'esprit encyclopédique dans le *Manifeste* des penseurs du Cercle de Vienne vers 1929 a la même signification : s'agit-il du (ou des) mêmes adversaires? Le logicisme et la codification de la logique mathématique ne risquent-ils pas de brouiller les espoirs d'émancipation des Lumières en risquant d'être mis au service d'un positivisme formaliste?

Anne DENEYS-TUNNEY

Maurice HAMON, *Madame Geoffrin. Femme d'influence, femme d'affaires au temps des Lumières*, Paris, Fayard, 2010, 782 p. 16 ill.

Voici un livre majeur, renouvelant fortement notre connaissance de celle que l'A. appelle « une inconnue célèbre ». Conservateur aux Archives nationales, puis créateur du service des Archives de Saint-Gobain, Maurice Hamon a eu accès à de très nombreuses sources inédites : entre autres, celles provenant des fonds privés de la famille d'Estampes, à laquelle appartient l'époux de la fille de Madame Geoffrin, devenue marquise de La Ferté-Imbault, et celles de la Manufacture royale des Glaces conservées par la compagnie de Saint-Gobain. Balayant un certain nombre de clichés et d'idées transmises par les mémorialistes du 19^e siècle, Maurice Hamon montre, avec un grand luxe d'érudition, que les intérêts financiers de François Geoffrin, en tant qu'actionnaire de la Manufacture des Glaces de Saint-Gobain, et ceux de sa femme comme responsable d'un des lieux culturels les plus prestigieux de l'Europe entière reposaient sur une relation de complémentarité. L'homme d'affaires trouvait dans le salon de sa femme, un relais pour la mise en œuvre de ses propres réseaux, tandis que son épouse pouvait user de l'extraordinaire pouvoir culturel qu'elle avait acquis pour intervenir à son tour dans la direction de la manufacture. Devenu « caissier général » de la manufacture, François Geoffrin sauvegarde les intérêts des banquiers Saladin, qui trouvent un hébergement en l'hôtel de la rue Saint-Honoré. Retraçant de manière minutieuse les étapes historiques du salon Geoffrin, Maurice Hamon montre comment son animatrice, bien que sans naissance et presque illettrée est toujours parvenue à flairer le vent de la mode, pour améliorer son salon et l'ériger, dans les années 1750-1777, en un lieu d'intronisation incontournable pour qui veut faire partie de l'élite culturelle et mondaine européenne. Mais l'étude de Maurice Hamon va plus loin : il montre comment cette femme ambitieuse aspire à exercer un pouvoir politique, diplomatique et esthétique en contractant des liens avec tous les acteurs de la vie politique, culturelle et artistique, ainsi qu'avec Catherine II et surtout Stanislas Poniatowski. Ici encore la relation qui s'établit entre le jeune souverain et M^{me} Geoffrin qu'il appelle « Maman » est loin de coïncider avec la représentation idyllique et touchante qu'un Barbey d'Aureville se plaisait à exalter. En tentant d'exercer un pouvoir sur celui qui vient d'être élu roi de Pologne en 1764, l'hôtesse de la rue Saint-Honoré tente d'accroître encore le renom dont elle jouit à Paris. Quant au jeune souverain de Pologne, tout en étant parfois excédé par l'emprise tyrannique de M^{me} Geoffrin, il a tout de même besoin d'elle pour recueillir les échos de l'opinion parisienne. Il faudrait évoquer aussi les analyses très convaincantes qu'inspirent à l'A. les relations conflictuelles entre la mère et la fille. Se construisant l'image d'un personnage fantasque, M^{me} de La Ferté-Imbault, devenue veuve, use aussi de stratégies subtiles pour s'imposer, cette fois à la Cour, en jouant la carte de l'antiphilosophie. On ne peut ici évoquer tous les apports d'un ouvrage qui est une véritable somme, fort bien écrite, extrêmement informée, évoquant tous les rouages de la vie culturelle du 18^e siècle. On est même parfois un peu grisé par le vertige de l'exhaustivité qui saisit Maurice Hamon, au point de ne jamais nous faire grâce d'aucun détail, mais cette réserve légère ne saurait ternir les immenses mérites de cet ouvrage.

Didier MASSEAU

Raymond HEITZ, York-Gothart MIX, Jean MONDOT, Nina BIRKNER (Hg.), *Gallophilie und Gallophobie in der Literatur und den Medien und Deutschland und in Italien im 18. Jahrhundert/Gallophilie et Gallophobie dans la littérature et les médias en Allemagne et en Italie au 18^e siècle*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2011, 325 p.

Avec le « Grand Siècle » louis-quatorzien, marqué par une présence forte de la culture française dans de larges parties de l'espace européen, des tendances opposées, gallophiles et gallophobes, se développent tant dans le Saint-Empire que dans la péninsule italienne. Alors que la langue française s'impose contre la latine, la France est objet tantôt d'attraction, tantôt de répulsion, tantôt des deux à la fois. L'originalité du présent volume, qui inaugure une série de travaux à paraître sur ce sujet, tient d'abord à une mise en perspective de la réception de la culture française et de l'image de la France dans deux pays morcelés où les particularismes régionaux demeurent vifs, qui réagissent tous deux aux jugements de Bouhours, et où la confrontation avec la culture française est largement le creuset de champs d'identification culturelle et/ou nationale. Dans ces deux espaces, le rejet de l'influence française gagne en intensité vers 1770. Curieusement, le sujet est demeuré délaissé, ainsi qu'il ressort de l'introduction, bilingue, qui dresse un très précis état de la recherche. Même la recherche récente sur les nationalismes n'a guère abordé les relations franco-allemandes sous cet angle, sauf dans une certaine mesure pour le 19^e siècle (comme dans le catalogue de l'exposition *Marianne et Germania* de 1998). Les périodes antérieures et les stéréotypes populaires de l'identité collective sont demeurés sous-explorés (à l'exception de l'anthologie de Ruth Florack, 2001, de plusieurs articles de G. L. Fink, d'un ouvrage d'H. J. Lüsebrink et de R. Reichard sur les pamphlets et la presse illustrés des années 1660-1830, et d'un volume de J. Häselser et A. Meier sur la gallophobie au 18^e siècle, 2005).

Pourtant, la question de l'opportunité d'imiter les Français se pose déjà dans les dernières décennies du 17^e siècle, à l'époque de Thomasius; Gottsched n'est pas le défenseur de l'imitation des modes françaises qu'on a longtemps vu en lui, et c'est au moment même où on s'intéresse à sa littérature que le système politique de la France est de plus en plus perçu comme à bout de souffle. Après une phase d'imitation des modèles italien, puis français, des francophiles se muent en gallophobes, en particulier en Saxe, au moment où certains se rendent compte que la domination culturelle française, de féconde, est devenue un obstacle à l'épanouissement culturel allemand.

Le présent volume réunit vingt contributions regroupées en trois sections, dont la première analyse des exemples de gallophile (Thomasius, Wieland, des poètes de cour prussiens et saxons du début du 18^e siècle); la seconde, des exemples de gallophobie, laquelle s'inscrit en particulier dans les aspects politiques et philosophiques (au moment de la guerre de Succession d'Espagne et de la Révolution française, la question du matérialisme...), tandis qu'une dernière, intitulée « Esthétique et identité, entre gallophilie et gallophobie », étudie ce qu'on pourrait appeler des cas de réception productive d'un modèle diversement apprécié, à travers les comédies, les almanachs (y compris en langue française sur le territoire de l'Empire), ou la « galanterie »... Un index nominum de plusieurs centaines de noms permet de mesurer l'érudition mise en mouvement dans cet ouvrage et de l'aborder à partir d'angles variés.

Gérard LAUDIN

Marc HERSANT (dir.), *La Guerre civile des langues, Mémoires de Saint-Simon, année 1710, « Intrigue du mariage de M. le duc de Berry »*, Paris, Classiques Garnier, 2011, 308 p.

Ce recueil d'articles paru à l'occasion du programme de l'agrégation des lettres 2012 porte sur le passage des *Mémoires* de Saint-Simon proposé dans le cadre du concours. *L'Intrigue du mariage de M. le duc de Berry* (petit-fils de Louis XIV et enjeu, en 1710, de projets matrimoniaux de la part de cabales adverses) est un récit marqué par une unité narrative qui tranche avec le cours ordinaire de l'écriture des *Mémoires*, car dépourvu des

grands portraits ou scènes qui spécifient l'œuvre. Il constitue néanmoins un moment important du parcours personnel du mémorialiste comme acteur politique et mérite à ce titre un traitement particulier : récit « saturé », dans lequel le point de vue du narrateur et celui de l'acteur des événements ne se dissocient presque jamais, adressé plutôt aux morts qu'aux vivants, selon Marc Hersant. Philippe Hourcade situe l'épisode dans la chronique de l'année 1710 dont les premiers mois furent déterminants dans la vie et la carrière de l'auteur. L'agencement narratif par regroupements explicatifs des événements est une façon de répondre à l'exigence de compréhension des faits que Saint-Simon assigne au genre historique et c'est ce qui donne à l'*Intrigue*, à défaut d'être représentative de l'économie générale des *Mémoires*, cette unité, cette densité et cette cohérence particulières, qui interrompent provisoirement le cours d'une écriture marquée par la liberté du disparate. Béatrice Guion examine, au regard des *artes historicae* de la période, la conception de l'Histoire chez Saint-Simon, qui revendique une position de témoin et d'acteur et s'inscrit délibérément dans la lignée des mémorialistes. Myrtille Méricam-Bourdet le situe, en comparaison des tentatives d'histoire philosophique menées au même moment par le Montesquieu des *Considérations* et le Voltaire du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur les mœurs*, du côté d'une histoire qui peut apparaître superficielle et anecdotique et qui fait de la psychologie des acteurs (intérêts et passions) un principe explicatif essentiel des événements. L'*Intrigue* constitue pour Claire Quaglia un épisode privilégié pour mettre à l'épreuve la théorie de Norbert Elias sur le fonctionnement du pouvoir à la Cour fait de réseaux complexes, de différenciation et d'interdépendance. François Raviez se penche sur les « conversations », moyen essentiel d'action des protagonistes de l'*Intrigue* et sur le choix privilégié par le narrateur du discours indirect. Saint-Simon soulignerait ainsi doublement une tentative de maîtrise par le discours : celle des personnages mis en scène et celle du narrateur qui agence ces récits de paroles. Delphine de Garidel étudie le style de l'excès, souvent relevé par la critique chez Saint-Simon, moyen d'intéresser et de persuader, restitution d'un réel inouï, sélection significative des matériaux de l'Histoire, approche verbale de l'œuvre des passions, violence vengeresse qui fait comparaître au tribunal de l'Histoire. Francesco Pigozzo, à propos de cet épisode, aborde la question de l'opportunisme et de la compromission, en tension avec les exigences morales du mémorialiste. Récusant le machiavélisme, Saint-Simon exhiberait un pragmatisme relu ici à travers la notion webérienne d'*éthique de la responsabilité* (vs *éthique de la conviction*). Emmanuelle Lesne-Jaffro voit dans l'*Intrigue* un exemple particulièrement propre à illustrer une écriture *retrograde*, qui invite à lire en arrière, par les analepses, les répétitions de scènes identiques, la démultiplication du commentaire, marquant une écriture de l'échec et désamorçant tout romanesque. Ressassement et inflation des analyses par les événements passés revendiqueraient la liberté, pour les *Mémoires*, de remonter le temps. Moment intense et essentiel dans la carrière de Saint-Simon, l'*Intrigue*, comme quelques autres épisodes des *Mémoires* dont l'auteur fut le protagoniste, se caractérise par une hypertrophie du moi étudiée par Marie-Paule de Weerd-Pilorge. Meneur de jeu et régisseur de l'intrigue, Saint-Simon instrumentalise et organise. Dans le cours du récit, son projet intellectuel impliquant un savoir démiurgique et une action omnipotente s'efface derrière les compromissions politiques et les échecs. L'accent se déplace ainsi de l'histoire des faits vers celle des actions et des intentions, indépendamment de leur efficacité. À la lumière du thème récurrent dans les *Mémoires* de la souillure par la bâtardise, Malina Stefanovska voit dans l'*Intrigue* le récit ambivalent d'un acte de maîtrise et d'un échec, d'un compromis douloureux entre un idéal moral et social et les réalités du monde environnant. Saint-Simon se ferait l'interprète d'une conception holiste de la société, fondée sur le caractère sacré du respect des hiérarchies, tandis que comme acteur et commentateur des événements, il pratique une « politique baroque » fondée sur les entreprises hardies et le secret. Gilles Magniont étudie la figuration de l'espace et ses significations à travers la représentation des mouvements dans les scènes de l'*Intrigue*, la façon dont la

phrase restitue la « topographie courtesane », en insistant particulièrement sur le rapport de l'individu isolé à la foule et sur le lexique de l'étouffement et de la suffocation. Brice Tabetling s'interroge sur la notion de *familiarité*, marquée dans les *Mémoires* par l'ambiguïté : la conversation familière, si elle permet d'échapper aux contraintes cérémonielles, n'est garante ni de vérité ni de sincérité. La familiarité représentée et la langue familière qui émaille le style des *Mémoires* seraient caractéristiques des relations fragmentées de la cour où l'équivoque permet le jeu herméneutique sur des interprétations concurrentes et où le mélange des styles révèle la violence des conflits sous-jacents. Stéphane Macé propose une lecture « musicale » de la langue de Saint-Simon, à partir de la double logique d'une langue qui se déploierait à fois linéairement et verticalement par des effets de surimpression. Le rythme des mémoires distingue un *tempo* lent pour détailler les stratégies, des accélérations pour raconter l'action, et des contrastes au sein de séquences successives. Dans la phrase, les distinctions de ton s'expriment dans les segments circonstanciels, chargés de l'essentiel (adverbes de manière), dans des groupes syntaxiques modulables contribuant à la plasticité de l'écriture qui relèverait d'un art de la nuance. Bruno Guernonprez rappelle les épisodes marquants des relations entre les jésuites, la monarchie française et le pouvoir pontifical, dont les *Mémoires* se font l'écho (Affaire de la Régale, Querelle des rites, Bulle Unigenitus). Saint-Simon, gallican et augustiniens, exprimerait un anti-jésuitisme assez répandu à l'époque, même si comme acteur des événements, il adopte des positions pragmatiques à l'égard de la Compagnie, alliée de circonstance dans *l'Intrigue du mariage du duc de Berry*. Ce volume offre en annexe la première version française d'un chapitre de l'ouvrage d'Herbert de Ley en cours de traduction (*Saint-Simon Memorialist*, Chicago, 1975). H. de Ley compare les effets du passage de la troisième à la première personne dans les différentes versions du récit de *l'Intrigue (Note sur le Duché-Pairie de Saint-Simon, Additions au Journal de Dangeau, Mémoires)* pour souligner comment les *Mémoires* donnent la plus grande cohérence narrative et l'analyse la plus approfondie de l'expérience vécue. L'ensemble est suivi d'une bibliographie et d'un index des auteurs cités. La diversité et la complémentarité des approches proposées recommandent cet ouvrage dont l'intérêt dépasse les enjeux de la préparation au concours de l'agrégation.

Carole DORNIER

Histoire, Histoires/Nouvelles approches de Saint-Simon et des récits des 17^e-18^e siècles, textes réunis par M. HERSANT, M.-P. PILORGE, C. RAMOND et F. RAVIEZ, Arras, Artois Presses Université, 2011, 367 p.

Fruit greffé de deux colloques indépendants, et donc fort appétissant pour les agrégatifs de 2012, ce recueil comprend deux parties. La première (p. 13-172) entend montrer pourquoi les énormes *Mémoires* du petit duc et pair, volontiers annexés par les dix-septiémistes, relèvent bien du siècle où ils furent composés. Elle le fait sous un angle thématique (S.-S. devant Louis XIV, Law, la tolérance, le fanatisme ultramontain, etc.), quand la seconde (p. 165-342) s'interroge sur une question poétique : « Théorie et pratique du discours rapporté dans les récits fictionnels et historiques des 17^e-18^e siècles ».

I. Gilet reste pourtant dubitative (« En ce qui concerne l'histoire des idées politiques, il est permis de s'interroger. ») et conclut sur une pointe : « S.-S. cherche son siècle. » (p. 48-49). Même hésitation finale chez N. Hussong (« écrivain de la Régence ou du 18^e siècle? », p. 77) ou B. Guernonprez (il faut inscrire la cause gallicane « dans un temps large allant de Bossuet à Lamennais », p. 104). C'est pourquoi M. Hersant déplace la question : puisque S.-S. est forcément de son temps, il faut examiner les « trouées du présent » dans le texte (p. 117-129).

Comme il est impossible de résumer en quelques lignes la copieuse seconde partie, on recommandera ici la claire *Introduction* de C. Ramond et M. Hersant (p. 165-172) sur les rapports entre histoire et fiction, encore en débat.

Jean GOLDZINK

Teresa KOSTKIEWICZOWA, *Z oddali i z bliska. Studia o Wieku Oświecenia [De loin et de près. Études sur le siècle des Lumières]*, Varsovie, Uniwersytet Kardynała Stefana Wyszyńskiego w Warszawie/Wydawnictwo Neriton, 2010, 437 p.

Ce nouveau volume d'essais de synthèse sur le 18^e siècle « éclairé » prend la suite d'une série d'études du même auteur : courants esthétiques dans la poésie, discours poétique, modernité des Lumières, antiquité comme source d'inspiration, voilà quelques-uns des leit-motifs des volumes précédents.

Cette fois-ci, la doyenne des études dix-huitiémistes en Pologne propose de reconstruire l'interaction entre « Lumières » polonaises et occidentales. Dans la première partie se trouve un rapide bilan des recherches et des sujets à débattre (comme la mise à jour de la définition des « Lumières ») ou à soulever, en fonction de lacunes ou de tensions constatées, ainsi que l'ébauche d'une nouvelle synthèse, à savoir « la littérature polonaise au lendemain des partages ».

Dans la partie suivante, la confrontation entre, en ouverture, le point de vue occidental (français le plus souvent) et le point de vue polonais, permet d'embrasser cette diversité dans l'unité qui distingue la pensée et la pratique littéraires du siècle. La spécificité de la perspective des lettres polonaises apparaît relativement aux catégories de bonheur, de patriotisme, d'antiquité, de Lumières *versus* baroque ou du rite du quotidien dans la poésie. Une longue étude sur la figure du destinataire dans le *Monitor* de Krasicki met l'accent sur les valeurs spécifiques de cette feuille, en marge de ses prototypes occidentaux (le *Spectator*, notamment). Les perspectives d'une recherche dédiée au « Prince des Poètes » inaugurent la troisième partie, consacrée aux trois géants des Lumières polonaises : Krasicki lui-même, un touche-à-tout, le poète et chroniqueur Naruszewicz, enfin le dramaturge Zablocki. Auteurs familiers mais revisités à travers des lectures qui prennent en compte le patrimoine culturel de l'Europe ; à la fin du volume, un double résumé, anglais et français, ainsi que l'index des personnes.

Izabella ZATORSKA

Mladen KOZUL, *Le Corps érotique au 18^e siècle : amour, péché, maladie*, Oxford, SVEC, 2011, 244 p.

L'A. nous offre ici une réflexion longuement mûrie, depuis son mémoire d'habilitation soutenu en 2004 et des articles d'abord publiés dans des revues et ouvrages collectifs. L'enjeu, annoncé dès les premières lignes, en est « d'explorer le domaine du corps érotique tel qu'il se présente au croisement de trois types de discours au 18^e siècle en France », à savoir les discours littéraire, religieux et médical. Le corps est en effet à cette époque l'objet singulier d'une trans-discursivité, d'autant plus quand il s'agit de le penser en terme d'érotisation – plutôt que de sexualité, notion du 19^e siècle. Figurant au centre de la scène, objet de toutes les fascinations et de toutes les répulsions, il imprègne tous les propos qui s'inspirent les uns des autres. Émerge ainsi non seulement un corps physiologique, mais encore un corps érotique. Le catholicisme voit son influence diminuer ; pour autant il imprègne la vie morale et quotidienne, « surtout avant les années 1760 » (p. 33), et le corps, à une période où il semble échapper à sa soumission à l'âme, n'est pas le moindre sujet des préoccupations religieuses. Médecins et artistes, quant à eux, scrutent le corps dans les moindres détails pendant que les romanciers le mettent en scène. Se trouvant par conséquent au cœur d'une variété de discours, sujet et objet tout à la fois, le corps se voit donc observé, étudié, décrit, conceptualisé, rejeté, aimé. De la théologie à l'épistémologie et à l'anthropologie, le corps érotique tout particulièrement se trouve (re)défini : la culture européenne au 18^e siècle s'intéresse non pas tant à l'âme qu'au corps, rappelle M. Kozul (p. 7) reprenant la perspective de J. M. Schaeffer (« La chair est image » in *Qu'est-ce qu'un corps*, 2006). Dès lors, il devient légitime de chercher à conceptualiser *a posteriori* les rapports entre les différents discours qui ont construit les représentations corporelles, sachant qu'à l'intérieur des trois catégories majeures choisies par l'A., l'imaginaire participe grandement de ces représentations.

Pour ce faire, le propos se trouve sous-tendu par la réflexion foucauldienne (chap. 1), et croise parfois des travaux tels que ceux, entre autres, d'A. Wenger (*La Fibre littéraire : le discours médical sur la lecture au 18^e siècle*, 2007), de S. Žižek (*First as tragedy, then as farce*, 2009), de R. Rey (*Naissance et développement du vitalisme en France dans la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*, 2000), et de A. C. Vila (*Enlightenment and pathology : sensibility in the literature and medicine of eighteenth-century France*, 1998). Le développement en deux parties propose d'une part d'observer les relations entre le corps érotique et les discours romanesque et religieux qui se nourrissent l'un de l'autre ; d'autre part le propos médical et la vision peccamineuse du corps érotique élaboré par le discours religieux (p. 14). Sont convoqués du point de vue du roman Prévost avec *Manon Lescaut* (chap. 3), Laclous avec *Les liaisons dangereuses* (chap. 6), Prévost avec *Cleveland* (chap. 8), Diderot (chap. 9) et Sade (chap. 9 et 10). L'A. examine aussi les textes polémiques de Voltaire, à partir de la lecture que ce dernier effectue du *De sancto matrimonii sacramento disputationum* (1594) du casuiste espagnol Thomas Sánchez (chap. 5), mais s'attarde au préalable sur l'argumentation des positions augustiniennes de Nicole au père Porée, de l'abbé Jacquin à Desprez de Boissy réfutant tout rapprochement entre les discours religieux et romanesque (chap. 2-4), à l'inverse d'un Lenglet qui montre en 1734, d'après M. Kozul, que « les discours des institutions ecclésiastiques, de l'histoire sacrée ou profane, ne sont pas moins investis d'une fiction trompeuse et de son prétendu cortège d'immoralités que le roman » (p. 47).

Amour, péché, maladie : la deuxième proposition qui figure dans l'intitulé du livre synthétise excellentement la perspective et l'articulation envisagées. La fiction érotique ne se limite pas au roman libertin – catégorisation tardive –, comme la médecine n'en reste pas au seul souci de la santé. L'identification médicale des pathologies liées à l'érotisation corporelle donne lieu au « déploiement d'un imaginaire théorique qui leur donne de la consistance et qui légitime le discours qui les fonde » (p. 221). Porter de l'attention au corps, c'est aussi entendre toutes les formes du désir et les faire entrer dans une narrativisation où chaque discours porte la trace de l'autre. « Autour de l'amour physique, le religieux, le médical et le romanesque convergent » (p. 224) et tissent un réseau de significations exprimant, entre autres données anthropologiques, le plaisir pris par tous les discours à dire les plaisirs du corps, malgré les tentatives des univers religieux et médical de les contrôler et les codifier en vertu de leur autorité. « L'imaginaire libertin apparaît ainsi disséminé au travers du paysage culturel » (p. 226), et « les textes érotiques de l'âge classique montrent l'interdépendance des domaines érotique, philosophico-médical et religieux en thématissant les rapports entre les substances étendue et pensante, entre l'érotisation du corps et la physiologie de la semence, le liquide corporel érotique par excellence » (p. 222).

M. Kozul en fin de compte nous invite non seulement à réfléchir sur un objet dont la représentation constitue un des enjeux majeurs des Lumières, mais aussi à travers ce prisme du corps à (ré)examiner le pouvoir de discours dominant le monde du savoir au 18^e siècle. Débattre du corps érotique comme le font la littérature, la religion et la médecine, c'est aussi redéfinir le sujet moral. À l'issue de la lecture d'une analyse érudite et très bien menée, il nous est ainsi permis de mieux cerner notre être corporel tel qu'il s'est écrit à une période fondatrice de notre connaissance. Gageons que cet ouvrage restera incontournable pour de nouvelles appropriations ou recherches dans ce domaine. D'ores et déjà, il l'est devenu pour l'A. de ces lignes.

Hélène Cussac

Nathalie KREMER, *Vraisemblance et représentation au 18^e siècle*, Paris, Champion, 2011, 341 p.

Dès les années 1970, Aron Kibédi-Varga avait attiré l'attention des historiens de la littérature sur l'intérêt de la catégorie de vraisemblance. Cependant, il a fallu attendre les publications de Anne Duprat, (*Vraisemblances. Poétique et théorie de la fiction du Cinquecento à Jean Chapelain (1500-1670)*, Champion, 2009), et présentement de Nathalie Kremer pour

mesurer toute l'importance du déploiement discursif de cette catégorie qui pose centralement la question du vraisemblable, de l'admissible, et du possible dans l'œuvre littéraire et artistique. À ce titre, Nathalie Kremer nous propose un parcours tout à fait passionnant à travers les œuvres majeures en ce domaine, principalement celles du Père Rapin (*Réflexions sur la poétique d'Aristote*, 1674), de l'abbé Du Bos (*Réflexions sur la poésie et la peinture*, 1719), de l'abbé Batteux (*Les beaux-arts réduits à un même principe*, 1746) et de Voltaire, en lien avec la critique littéraire de son époque.

Il convenait d'abord de faire, dans l'introduction, un long rappel de la position esthétique classique de la fin du 17^e siècle en la matière. Il s'agit alors d'une esthétique normative, donc qui privilégie un système préalable de pensée sur les vraisemblances avec une finalité utilitaire de dimension morale où chaque sorte de vraisemblance concourt à l'adéquation entre l'image donnée au spectateur et l'objet imité par l'image poétique avec une règle impérative d'unité d'action. La vraisemblance ne se décline donc qu'au pluriel; chaque forme de vraisemblance introduit en effet un certain degré de reconnaissance dans un ordre de l'apparence, de l'illusion, différent du faux, tout en transcendant le réel.

Avec l'abbé Du Bos, le bougé porte au premier abord sur l'apport de l'empirisme montant au début du 18^e siècle avec une orientation marquée vers le jugement de goût du spectateur. Déjà le Père Rapin avait souligné que « le vraisemblable est tout ce qui est conforme à l'opinion du public ». Cependant, le simple recours au bon sens ainsi énoncé prend une dimension plus analytique avec la mention du sens commun. Il apparaît ainsi, au 18^e siècle, un jugement de vraisemblance sur l'œuvre qui renvoie à l'expérience de celui qui s'en forge une opinion. Nous pouvons alors parler avec Voltaire, et tout particulièrement dans son œuvre de critique littéraire, d'une vraisemblance de réflexion au service de l'opinion commune. Nathalie Kremer peut ainsi circonscrire un jugement rationnel de vraisemblance qui trouve son nécessaire complément dans une vraisemblance du sens commun, avec sa part d'évidence, d'usage, de convention non réfléchie.

Au terme de ce trajet vers une notion unifiée de vraisemblance se trouve une donnée pragmatique majeure. Avec l'abbé Laugier et l'artiste Cochin, auteur de *La Manière de bien juger des ouvrages de peinture* de 1771, c'est le faire dans l'art, comme illusion consciente, artificialité, – disons l'art de faire, la hardiesse, la sûreté, la fermeté de l'exécution –, qui devient le critère principal du goût et suscite l'émotion vive sur le public. L'objet perçu passe au second plan au profit de la force de l'impression de l'objet. Ainsi l'objet est pris dans une certaine invisibilité, sous forme d'oubli de soi au profit d'une image vraisemblable. Face à une telle présentification de l'invisible, le vraisemblable tend à devenir un simple signifiant, l'œuvre elle-même, comme l'avait déjà bien noté Gérard Genette. Il est alors possible de conclure – ainsi que nous le propose Nathalie Kremer –, sur l'invisible vraisemblable, c'est-à-dire le fait de l'œuvre saisie à tous les niveaux de sa composition et de sa réception, ce qui tend à donner à l'artiste une estime de soi, à rendre les critiques de plus en plus bienveillants, et interdit toute approche normative de l'objet de l'œuvre. Un tel triomphe de la fonction rhétorique de la catégorie de vraisemblance donne une fois de plus raison à Aron Kibedi-Varga en considérant que la vraisemblance fait désormais partie intégrante du récit de soi.

Jacques GUILHAUMOU

Jean-Pierre LESCARET, *La vie dans la Grande Lande au temps des bergers et des loups*, Pau, Éditions Cairn, Coll. « La vie au quotidien », 2008, 303 p., 8 ill.

Le but de l'auteur, lui-même issu de cette Grande Lande qu'il connaît à fond et dont les contours fluctuent au cours des âges, est double : retracer minutieusement et à partir de documents irréfutables (dont bon nombre d'inédits) la vie quotidienne d'une région dans tous ses états tout en accentuant la transition d'une économie traditionnelle agro-pastorale à celle d'une exploitation forestière; démythifier l'idée de région longtemps dite déshéritée

à cause de son insalubrité et ses intempéries, et dénigrée au niveau de ses habitants dits primitifs ou comparés à des truands. Un mode de vie séculaire et largement communautaire, celui du « temps des bergers et des loups » (où le 18^e siècle est très présent) évolue lentement. Le grand tournant qui balaise la tradition s'annonce non pas, comme on pourrait le croire, lors de la Révolution, mais au moment du Second Empire et des spéculations de terrain lorsque des terres réputées ingrates se rentabilisent grâce à l'exploitation des pins. Les ravages au niveau social et humain de cette mutation font dire à l'auteur qu'une société patriarcale et autarcique « n'est pas morte de mort naturelle, elle a été assassinée ».

Béatrice FINK

Christophe LOSFELD, *Politesse, morale et construction sociale. Pour une histoire des traités de comportements (1670-1788)*, préfacé par Alain MONTANDON, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 143, 2011, 488 p.

S'appuyant sur un corpus issu de la *Bibliographie des traités de savoir-vivre en Europe* et aussi de textes inédits, l'ouvrage de Christophe Losfeld est, comme l'écrit Alain Montandon, « une excellente synthèse de l'histoire de la politesse et des traités de comportement à l'âge classique en France » (p. 9). Dans une riche introduction consacrée à l'état actuel de la recherche, l'auteur précise les enjeux de son étude : montrer l'évolution de quelques concepts-clés (civilité, politesse, honnêteté) comme les rapports qui existent entre l'éthique (identifiée à la morale et envisagée d'un point de vue normatif) et la politesse, à travers « une approche chronologique » attentive à la manière dont les concepts mentionnés se forment, se déforment ou se transforment « au gré des changements socio-politiques » (p. 51-52).

Le premier chapitre de cet ouvrage étudie le champ sémantique de la politesse sous Louis XIV. Si, depuis l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, la politesse au cœur du discours religieux est celle de la douceur évangélique et de l'humilité (voir les *Réflexions sur les défauts ordinaires des hommes et leurs bonnes qualités* de l'abbé Goussault, Paris, 1695), la politesse, dont il est question dans les traités écrits par des auteurs issus de la noblesse (Marmet de Valcroissant, Morvan de Bellegarde, Chalesme, François de Callières), devient le « comportement qui plaît » (p. 101) au monarque absolu ou aux honnêtes gens. Comme le montre Christophe Losfeld, c'est Antoine de Courtin qui surmonte la tension entre la dimension religieuse de la politesse et sa dimension aulique par la notion de civilité proche de la modestie (ou de l'humilité) et de l'honnêteté.

Le deuxième chapitre couvre la période allant de 1715 à 1748. À travers les analyses des traités de Madame de Lambert, de Madame de Puisieux, de François-Augustin Paradis de Moncrif, d'Olivier Rosette de Brucourt et de René de Bonneval, l'auteur met en évidence une notion de politesse qui, après la mort de Louis XIV, tend à s'émanciper de la tutelle normative (théologique ou étatique) pour signifier la distinction d'une noblesse qui maîtrise les manières extérieures, respecte les préjugés et les lois tout en préservant sa liberté de pensée. Toutefois, au milieu du siècle, avec Toussaint et Duclos, la politesse n'est plus l'apanage de la noblesse mais a trait à l'humanité, à l'amour du bien public ou à la bienfaisance.

Dominé par la figure de Rousseau, le troisième et dernier chapitre analyse la période de 1750 à 1789 (et non pas jusqu'en 1788, comme dans le titre). À la fausse politesse synonyme de distinction et fondée sur l'inégalité, Rousseau oppose la vraie politesse qui « consiste à marquer de la bienveillance aux hommes » (p. 297). À contre-courant des auteurs chrétiens, des auteurs de traités de comportement comme des « philosophes », Rousseau estime impossible, dans l'état social existant, la réalisation d'une politesse véritable et plaide pour l'égalité à introduire dans un nouvel état de société. L'idée rousseauiste d'une réforme des mœurs et implicitement de la politesse grâce à une refonte législative et politique fait son chemin et se retrouve, par exemple, chez un Verlac qui écrit en 1789 un *Nouveau plan d'éducation pour toutes les classes de citoyens*. Au seuil de la Révolution,

l'avènement d'un système politique caractérisé par la liberté et par l'égalité fait croire que la politesse ou plutôt la civilité régneront désormais entre les hommes.

Ioana MARCULESCU

Stéphanie LOUBÈRE, *Leçons d'amour des Lumières*, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2011, 380 p.

Après tant de travaux de qualité, reste-t-il quelque chose à dire sur l'érotique des Lumières ? À ce type de question qui ne peut manquer de tarauder le chercheur, ce livre apporte une réponse doublement positive. D'abord en exhumant nombre d'écrits mineurs qui n'avaient guère retenu l'attention jusqu'ici ; ensuite en organisant leur collection en fonction d'une perspective dont le titre du livre laisse entrevoir le principe. L'A. nous avait donné un premier livre intitulé *L'Art d'aimer au siècle des Lumières* (SVEC, 2007), dans lequel elle pistait la présence d'Ovide et de son fameux traité dans la littérature du 18^e siècle. C'est fort de cet acquis qu'elle prolonge son enquête en explorant méthodiquement l'ensemble des textes littéraires relevant de la « didactique érotique », conçue comme un aspect de la propension des Lumières à rationaliser et à systématiser le savoir en tous domaines. Mais l'érotique n'est pas un domaine comme un autre, et le savoir qu'on prétend en délivrer est inévitablement frappé de suspicion. Aussi l'A. commence-t-elle par centrer son enquête sur les textes licencieux empruntant à ces grands domaines du savoir objectif que sont le droit, la dogmatique ou la philosophie et parodiant ces formes de l'endocinement ou ces instruments du savoir que sont par exemple le catéchisme ou le dictionnaire. C'est dire que le registre du comique est abondamment sollicité, dans tout son ambitus, le lecteur étant appelé par ce type de littérature à faire montre de sa sagacité et de ses talents d'exégète. Il faut louer dans l'étude menée par de S. Loubère le choix du temps long, l'A. s'y montrant parfaitement informée des canons de la littérature érotique du 16^e siècle et poussant par ailleurs son enquête dans le premier 19^e siècle : ne sont oubliés ni Senancour ni Stendhal (auteurs l'un et l'autre d'un « traité » *De l'amour*) ni le Balzac de la *Physiologie du mariage*, ouvrage qui clôt judicieusement cette étude au long cours. Le livre n'a pas toute la perfection souhaitable : on y déplore un nombre trop élevé de coquilles (p. 337 Laugier devient Linguet à trois lignes de distance) et surtout la reprise avouée (p. 297), en guise de chapitre conclusif, d'un développement contenu dans l'ouvrage précédent, et pour lequel on a négligé l'indispensable uniformisation typographique (apparition subite de tête de chapitres en italiennes). Ces scories sont d'autant plus regrettables que l'appareil formel est impeccable et le style généralement châtié. Mais le pari est gagné, les chercheurs disposant avec ce livre d'un corpus parfaitement référencé et judicieusement commenté.

Pierre HARTMANN

Rudolf MALTER (+), James Jakob FEHR, Bernd DÖRFLINGER (Hg.) *Königsberg 1724-1804*, Hildesheim Zurich New York, Georg Olms Verlag (*Studien und Materialien zur Geschichte der Philosophie*, Bd. 78) 474 p.

Voici un livre de source indispensable et très complet sur Königsberg au temps de Kant. On lira avec tristesse parmi les noms des savants éditeurs celui du Professeur Rudolf Malter, trop tôt disparu qui animait la *Kant – Forschung* autant que le département de philosophie de l'université de Mayence. On lui doit des travaux décisifs sur ce penseur à la croisée de la philosophie et de l'histoire. Ce volume est très riche car la régularité de la vie de Kant est légendaire et pourtant on voit toute une société vivre autour de lui et avec lui et qui suivent les grands moments de la vie du philosophe. Huit parties articulent des textes de toutes origines sur la ville, la vie universitaire, les questions philosophiques, les difficultés théologiques et les interférences avec l'Etat de Prusse qui était son employeur. On lira aussi avec intérêt tout ce qui concerne la Russie ainsi que les passages, souvent ignorés des ouvrages de ses visiteurs. Un complément indispensable à toute étude sur Kant, mais aussi sur le siècle de l'*Aufklärung*.

Dominique BOUREL

Sylvain MENANT et Robert MORRISSEY (dir.) avec la collaboration de Julie MEYERS, *Héroïsme et Lumières*, collection Moralia, Paris, Honoré Champion, 2010, 285 p.

On trouvera dans ce volume les interventions à une journée d'étude organisée en 2006 par le Centre de l'Université de Chicago à Paris en collaboration avec le CELLF 17^e-18^e, augmentées de quelques contributions nouvelles. Il s'agissait, dans un long 18^e siècle (1685-1815), d'analyser la nature et la signification d'un nouvel héroïsme ou de la survie de conceptions anciennes au temps des Lumières. La première partie interroge la thèse du déclin du modèle héroïque aristocratique pour montrer comment perdurent et se transforment certains *habitus* héroïques en explorant des domaines très divers, de l'héroïsme cavalier porté par l'idéal du service (Daniel Roche) au portrait en armure (Philippe Bordes), ou différents genres, du théâtre lyrique (Downing Thomas) à la littérature (Sylvain Menant) où la vertu militaire évolue vers une forme d'héroïsme moins singulier et mène à celui des armées de la République. Reviennent en filigrane une série de questions qui courent tout au long du recueil, comme l'adaptation des vertus liées au modèle aristocratique ou la Querelle des Anciens et des Modernes, par exemple à propos de la Querelle d'Homère sur la poésie (Larry Norman). Comme le rappelle Robert Morrissey en introduction « la figure du héros ne cesse jamais de miroiter dans le jeu des Lumières », portée par les codes de l'honneur, de la gloire et de l'émulation. Cette passion, liée au désir de mériter l'estime publique se perpétue sous la Révolution et l'Empire et touche tous les domaines de la vie publique. « J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites, et reculé les limites de la gloire », déclare Napoléon dans la *Mémorial de Sainte-Hélène*.

La fortune au 18^e siècle de quelques grandes figures historiques traitée en deuxième partie témoigne de la diversité des codes héroïques. Voltaire donne congé par l'ironie à l'héroïsme guerrier avec sa *Pucelle d'Orléans*, où l'oubli d'être un héros peut être une manière d'aimer la vie (Jennifer Tsien) : « Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez et jouissez. » Le déclin du modèle du conquérant ne touche pas vraiment Alexandre dans la mesure où il peut incarner certains idéaux des Lumières, celui du Prince législateur ou l'ambition raisonnée du guerrier politique (Pierre Briant). La grandeur d'âme de l'infortuné Bélisaire, réinventé en saint laïc par Marmontel (1767) avant d'être peint par David en 1781, élève à un idéal moral et offre une image aussi poétique qu'insaisissable (Anne-Sophie Barrovecchio). Dans cette séquence qui fait peu de place aux héros républicains de la tradition néo-classique, la contribution de Johnson K. Wright sur Phocion est bienvenue d'un point de vue comparatif avec la tradition républicaine anglophone. L'accent mis sur les dialogues philosophiques de Mably ouvre une perspective politique qui doit autant à la vertu des Cités qu'à la tradition du républicanisme anglais. À côté de milord Stanhope, qui met en perspective dans *Des droits et des devoirs du citoyen* les étapes initiales d'une révolution « ménagée » inspirée par l'amour de l'ordre et des lois, le héros de Plutarque des *Entretiens de Phocion* apparaît comme le porte-parole idéal d'une régénération morale et politique de l'état. Dans la philosophie morale du 18^e siècle, Mably est sans doute représentatif de la tradition grecque qui en France est complémentaire de la tradition néo-romaine, illustrée notamment par Rousseau. Dans les *Vies parallèles* Plutarque rapprochait les deux héros, Phocion et Caton d'Utique dont la vertu exemplaire était devenue « hors de saison » et ne leur permettait plus de sauver la république. Leur mort tragique pouvait s'accorder au pessimisme des philosophes sur les chances de régénération des états européens dans les années 1760.

On ne saurait oublier que le mythe de Caton tient une place éminente tout au long du siècle dans la relation de la philosophie morale et de l'esthétique, depuis la production presque simultanée à Londres et à Paris des pièces d'Addison et du poète français Deschamps, jusqu'au grand prix de peinture de 1797 et la représentation par Guérin de la mort héroïque du martyr républicain. Phocion et Caton représentent des figures complémentaires de la vertu politique. Porte-parole de Mably, Phocion met en avant une aptitude à la négociation et un art politique qui cultive les vertus de modération et de tempérance. L'admiration de

Rousseau va au héros romain, figure illustre de la résistance contre César; le *vrai héros* n'est pas le conquérant mais celui qui « fait des héros de tous ses compatriotes », l'homme d'état qui alliant le courage à la sagesse parvient à inspirer aux citoyens l'amour de la patrie : « il est naturellement dans tous les cœurs de grandes passions en réserve ». La Révolution traitée en troisième partie retiendra le message. Le théâtre républicain prolonge l'intérêt des Lumières pour les héros tragiques dans leur relation sensible avec les spectateurs. Dans les tragédies de la période révolutionnaire, le thème fraternel exploré par Pierre Frantz s'avère très riche par ce qu'il révèle de potentiel tragique « étroitement lié à la conscience que la Révolution elle-même est une tragédie dont les acteurs les plus sincères sortiront vaincus ».

Une autre question névralgique revient en filigrane dans l'analyse de l'héroïsme et de l'émulation, celle du rôle de la femme dans une république. Entre l'Amazone et la Sainte, les poèmes épiques scellent la défaite politique des femmes dans l'espace public, même si avec le renouveau de l'allégorie la figure féminine de la Liberté se confond avec celle de la République (Jean-Marie Roulin). Dans la république de Madame de Staël, l'émulation reste le moteur d'un état libre parce qu'elle fortifie l'inclination morale des citoyens les plus aptes à le diriger (Karen De Bruin). Jean-Claude Bonnet qui signe la conclusion du volume souligne les paradoxes de cette étrange révolution de l'héroïsme, dont les transports et l'énergie longtemps refoulés dans l'imaginaire des Lumières font irruption sur la scène révolutionnaire sous la forme de l'héroïsme tragique et de la vertu sublime du sacrifice de soi. Le héros détrôné par Voltaire et concurrencé par la figure nouvelle du grand homme – une sorte d'anti-héros – est restauré par la Révolution qui valorise l'amour de la patrie et la bravoure militaire. Comme le souligne Philippe Roger dans un essai de synthèse, l'héritage est complexe. Ces études en anglais et en français, qui sont le fruit d'une coopération interdisciplinaire de chercheurs français et américains, apportent un éclairage nuancé à l'idéologie de la gloire, de l'héroïsme et de l'émulation qui jouent un rôle si important sous la Révolution et l'Empire.

Raymonde MONNIER

Anne MÉZIN et Vladislav RJÉOUTSKI, *Les Français en Russie au siècle des Lumières : dictionnaire des Français, Suisses, Wallons et autres francophones en Russie de Pierre le Grand à Paul I^{er}*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2011, 2 vol., xxix-528 et 840 p. (Publications du Centre international d'étude du 18^e siècle 23, 24).

Les deux coordinateurs et les trente-quatre collaborateurs de ce dictionnaire réussissent à brosser un tableau très complet des Français et francophones qui ont séjourné en Russie entre 1700 et 1801. Le terme de « communauté » (p. xxi) s'avère d'un maniement difficile, car le groupe n'en est pas toujours un et les critères d'appartenance sont multiples, pas toujours concordants. On dénombre les personnes enregistrées par les consulats français en Russie (les sources consulaires connues ont été pour la première fois dépouillées de façon quasi exhaustive), mais on y trouve aussi des étrangers francophones (comme Antoine Gambotti en 1777). On recense les paroissiens des églises (catholiques) françaises, mais il existe un fort contingent de huguenots. Enfin, il ne faut pas non plus oublier les voyageurs, les artistes de passage, les précepteurs qui vivent au sein d'une famille russe etc. Les problèmes méthodologiques que posent la transcription des noms à l'époque, dans les deux langues et les deux alphabets, et la restitution des formes originales présumées sont abordés avec sérieux (p. xxv-xxvi). Les notices font figurer les prénoms de naissance et les formes d'usage adoptées en Russie (c'est ainsi que Jean Goutte devient Ivan Ivanovitch, t. 2, p. 388).

Le premier tome donne un trousseau de clés d'accès. Il comprend un « Aperçu historique » (p. 3-150) faisant le point des connaissances sur les Français en Russie, leurs appartenances sociale, confessionnelle et professionnelle et les différentes vagues de migration. Un domaine privilégié émerge : l'enseignement. Le deuxième groupe professionnel, aux

contours plus flous, est celui des architectes et artistes (peintres, musiciens, comédiens). Viennent ensuite les commerçants. Cet exposé est complété par une chronologie des relations franco-russes (p. 239-252), une Table des rangs russes à la fin du 18^e s. et un mémento sur les poids et mesures, les toponymes, la terminologie administrative et militaire russe (p. 253-256). Le plat de résistance est constitué par la liste des sources dépouillées, en France, en Russie et ailleurs (p. 259-296) et par la bibliographie des ouvrages consultés (p. 297-334). Là se révèlent les fondations très solides de ce dictionnaire. Les index (p. 337-528) préparent l'exploitation du matériel collecté en fournissant notamment une classification socio-professionnelle et un répertoire des lieux de naissance ou de provenance. Huit documents d'archives sont publiés (p. 153-207) : la liste des prisonniers français à Dantzig en 1734, celle des colons français de 1764, le recensement des Français résidant à Moscou en 1777, les Français ayant juré fidélité à Catherine II en 1793 (suite à l'exécution de Louis XVI), les paroissiens de l'église Saint-Louis de Moscou en 1798, les chevaliers français de l'Ordre de Malte se trouvant en Russie la même année, et les capitaines français de navires marchands ayant relâché dans des ports russes au cours du 18^e siècle. Les illustrations sont de deux types : gravures tirées des récits de voyageurs comme Chappe d'Auteroche, mais aussi deux cartes de la Russie (partie européenne et asiatique, 1750), quatre plans de St-Petersbourg (en 1753 et 1844) et deux de Moscou (1739).

Les notices, réunies dans le deuxième tome, sont riches d'informations, souvent inédites (y compris pour des célébrités comme Vallin de la Mothe), et de renvois aux travaux parus. Il est parfois difficile de se faire une image cohérente des liens de famille dans les entrées quelque peu touffues, comme celle de la famille Le Fort, de Suisse (p.502-505) dont le plus illustre représentant Franz/François est seulement évoqué, sans faire l'objet d'un article particulier. On comprend que la confection d'arbres ou de schémas généalogiques aurait demandé un surcroît de travail, la présentation est donc alphabético-généalogique, choix qui déconcerte un peu au début. Cette mine de renseignements facilitera bien des travaux et peut susciter des recherches prosopographiques en indiquant aux jeunes chercheurs les fonds d'archives vers lesquels ils doivent s'orienter.

Pierre GONNEAU

Jean MONDOT, *Georg Christoph Lichtenberg ou les Lumières continuées*, Paris, Éditions Belin, coll. « Voix allemandes », 2008, 240 p.

T. J. Reed, dans son étude *Light in Germany*, rappelle que le rapprochement entre Lumières et Allemagne apparaît couramment comme un paradoxe. L'auteur et le penseur idéal pour démanteler ce préjugé est Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), admirablement présenté ici par Jean Mondot. Il faut préciser qu'une excellente connaissance des Lumières est indispensable pour situer Lichtenberg, maître de la forme brève, dans les grands courants intellectuels et philosophiques. J. Mondot est, depuis plusieurs années, un des plus grands spécialistes des Lumières à la fin du 18^e siècle en Allemagne, et cette compétence n'apparaît pas ici seulement dans la conclusion (« Lichtenberg et les Lumières », p. 210-233), mais dans la présentation générale, à la fois captivante et rigoureuse, d'un auteur complexe, lu pour ce qu'il n'avait pas destiné à la publication, ses cahiers intimes, ses brouillons, plus que pour ce qu'il avait vraiment écrit pour le public.

J. Mondot avait mis en évidence, en 2001 déjà, dans son introduction au volume collectif *Lecture d'une œuvre. Les aphorismes de Lichtenberg*, que seule l'unité entre les deux versants, publié et non publié, de l'œuvre du philosophe de Göttingen compose « une figure d'intellectuel d'une étonnante modernité ». Ce choix de saisir l'œuvre dans sa totalité est réalisé dans le présent petit livre de la façon la plus convaincante. Les citations de Lichtenberg sont abondantes, tirées aussi bien de l'œuvre imprimée de l'auteur que des brouillons; beaucoup de citations – celles des pages 82-84 et de p. 211 par exemple (« Doute de tout au moins une fois et serait-ce même du principe deux fois deux

font quatre », K 303) – sont absentes de la traduction la plus récente de Lichtenberg, *Le miroir de l'âme* de Charles Le Blanc. Quelques passages présentés pour la première fois au lecteur français appartiennent à des pages inédites du fonds Lichtenberg de la Bibliothèque Universitaire de Göttingen (p. 108, par exemple). Les traductions fautives sont tacitement corrigées (par exemple le fragment E 230, p. 141 et *Miroir de l'âme*, p. 261).

D'après l'A., le dénominateur commun aux textes lichtenbergiens, publiés ou non, serait « le principe d'ironie » (p.109). L'ironie est, de fait, une des caractéristiques saillantes dans l'œuvre d'un auteur qui, comme le rappelle le chapitre « Origines et succès d'une écriture », a charmé les plus grands auteurs et philosophes. Il n'en était pas moins délicat et malaisé de reproduire ce principe en respectant ses limites dans la tenue et dans la finesse du texte lichtenbergien, mais ces traductions admirables le font, tout en rendant compte de l'épaisseur conceptuelle du texte.

Le livre part du Lichtenberg polémiste, très apprécié en tant que tel par ses contemporains, notamment depuis la querelle sur la physiognomonie. Dans les chapitres 5 et 6, J. Mondot prend en considération la biographie de Lichtenberg, ses rapports avec ses contemporains, ses attitudes face à la littérature et contre « l'exaltation nationale », ses considérations politiques (avant et après la Révolution) et religieuses. Lichtenberg est présenté dans son temps et dans son milieu professionnel, l'Université Georgia Augusta de Göttingen. Ce choix méthodologique marque tout le livre, à partir de l'analyse des réflexions de Lichtenberg en matière de « connaissance des hommes » (chap. 1), race et religion, d'éducation, sans oublier « le corps, les femmes et l'amour » (« Anthropologies lichtenbergiennes », chap. 2). Le dernier chapitre (le chap. 7, « Savoirs et Lumières ») rend compte des choix méthodologiques, soutenus par une argumentation des plus serrées, qui ne perd jamais de vue les procédés d'écriture lichtenbergiens. Le chapitre 3 joint de manière significative dès le titre « Connaissance de soi et modes d'écritures ». De ce fait le livre, publié dans la collection dirigée par Michel Espagne, représente un tournant par rapport à la tradition qui considérait Lichtenberg comme un précurseur du Romantisme. En replaçant Lichtenberg dans son contexte – l'âge de l'anthropologie – J. Mondot indique au lecteur l'insoupçonnable étendue du domaine des Lumières.

Giulia CANTARUTTI

Emmanuelle PERALDO, *Daniel Defoe et l'écriture de l'histoire*, Paris, Honoré Champion, 2010, 499 p.

L'ouvrage, issu d'une thèse, est substantiel : 369 pages de texte principal, 34 pages d'annexes et 64 de bibliographie. Il propose une analyse d'ouvrages représentatifs du corpus defoeën, « des textes présentés comme historiques aux romans, en passant par des récits de voyage plus ou moins référentiels, ou encore des écrits journalistiques ou polémiques » (364). Cette analyse est, pour l'essentiel, narratologique et rhétorique et présente un grand intérêt car elle permet de cerner certaines caractéristiques formelles des œuvres de Defoe. Cependant, l'absence d'une analyse théorique – dans une perspective énonciative et épistémologique en particulier – des concepts opératoires ne permet pas vraiment de faire avancer une réflexion à vrai dire complexe sur le statut épistémologique des œuvres de Defoe. Certaines équations, telle celle qui est faite entre le vrai et l'impartial (22) ou encore des formulations telles que la « dichotomie aporétique entre le vrai et le faux » (25), ne vont pas dans le sens de la rigueur conceptuelle et expliquent que l'auteur puisse conclure à la page 363 : « L'histoire n'est pas chez Defoe une science exacte : elle est un art, et à l'issue de cette étude, nous pouvons avancer que Defoe possède une véritable maîtrise artistique de l'Histoire ». Il aurait été fructueux et structurant pour la réflexion de caractériser l'écriture de l'histoire chez Defoe en la comparant au discours historique de la fin du 17^e et du début 18^e siècle. Ce point n'est abordé brièvement qu'à la page 253 puis encore à la p. 270. Un recours à l'ouvrage essentiel de Michael McKeon, *The Origins of the English Novel*, aurait permis d'historiciser et de systématiser le propos.

Il n'en reste pas moins que le corpus étudié est d'un intérêt considérable et que l'autrice s'est ouvert un champ où la réflexion pourra s'approfondir. Pour l'heure, elle permet à un public francophone de se familiariser avec l'œuvre protéiforme de Defoe et de la situer dans la tradition du roman du long 18^e siècle (v. le dernier chapitre).

Isabelle BOUR

Jean-François PERRIN, *Politique du renonçant : le dernier Rousseau des Dialogues aux Réveries*, Paris, éditions Kimé, 2011, 366 p.

Rousseau juge de Jean-Jaques. Dialogues est un livre déroutant. Il a longtemps passé, même auprès des rousseauistes, pour une œuvre malade, reflet d'une forme de délire de persécution, qu'il importait de ne pas trop mettre en avant pour mieux rendre justice à son auteur. Depuis un demi-siècle, pourtant, elle fait l'objet d'une réévaluation progressive de la part des chercheurs, au point que Christopher Kelly et Roger Masters ont choisi en 1990 de placer ces *Dialogues* en tête de leur édition des œuvres de Rousseau, comme une propédeutique possible à une lecture des autres textes. Le livre de Jean-François Perrin vient apporter une contribution décisive à ce mouvement de relecture des *Dialogues*, en une série d'essais qui abordent l'œuvre de différents points de vue complémentaires. Il souligne d'abord que la forme s'apparente à celle du mémoire judiciaire fictif. Ce dispositif met ici en œuvre l'éclatement du sujet-auteur en hétéronymes, dans un texte qui pose précisément, dans la lignée de Locke, la question du rapport entre l'identité sociale de l'individu et sa conscience de soi. La reprise ironique du discours de l'opinion à propos de « J. J. » et son examen doit amener le lecteur à s'interroger sur ses propres préjugés et la façon dont il les a acquis : de ce point de vue, envisager les *Dialogues* comme une réponse au *Sentiment des citoyens* est assez éclairant. Ce faisant, le texte va au-delà. Il engage, comme tous les grands livres de Rousseau, des considérations anthropologiques sur le rapport de l'homme naturel et de la société. Il entraîne également des implications politiques, mettant en scène la condamnation sans procès, le procès sans publicité des débats, le débat secret tout entier mené vers la perte de l'innocent transformé en bouc émissaire sans possibilité de se défendre – comme une sorte de Damiens malgré lui. Il amène enfin à s'interroger sur la propension des auteurs des Lumières, une fois débarrassés de leurs adversaires jésuites, à devenir à l'image de ceux qu'ils dénoncent en une série inquiétante d'oxymores : ils ont la tolérance intolérante, l'athéisme fanatique, la bienfaisance malfaisante... La lecture des *Dialogues* de J.-F. Perrin amène logiquement à ouvrir des perspectives sur les *Réveries*, auxquelles est consacrée la troisième partie du livre. Désormais seul au monde, victime innocente du mensonge et de la calomnie, Rousseau médite dans la IV^e *Promenade*, à partir de son expérience personnelle et de la pensée d'inspiration chrétienne, sur ce que signifie mentir. Plus généralement, il met en scène une série de considérations morales, éclairées par la pratique réelle et la situation même de son discours, celui de l'homme seul face à la rumeur qui crée d'avance chez tous ses interlocuteurs possibles une image déformante de lui-même contre laquelle il ne peut pas lutter. Reste l'écriture, qui précisément peut encore s'élaborer dans ces derniers textes, profondément renouvelée à partir de cette position enfin acquise de renoncement.

Colas DUFLO

Vanessa PIETRASIK, *La satire en jeu. Critique et scepticisme en Allemagne à la fin du 18^e siècle*, Tusson, Charente, Éditions Du Lérot, coll. « Transferts », 2011, 327 p.

Dans le présent ouvrage, Vanessa Pietrasik montre que le 18^e siècle, le « siècle de la critique » selon Kant, fut aussi l'âge d'or de la satire, et le théâtre d'une révolution dans la satire, genre critique par excellence, en tant que « forme d'attaque symbolique et stylisée » (p. 11). Le siècle des Lumières marque en effet la consécration de la satire, notamment en Allemagne. L'*Aufklärung* situant la norme, non plus en un Dieu transcendant, mais dans la raison humaine, la dimension morale et réformatrice du discours satirique culmine au 18^e siècle, où le satiriste tel un juge traduit sa victime devant le tribunal de l'opinion publi-

que. Ce siècle valorise nettement la satire en laquelle il voit un vecteur de l'*Aufklärung*, une méthode d'enseignement dont le but est l'édification morale. La satire vise en effet à « diffuser la vertu » selon Gottsched. Dans l'Allemagne du 18^e siècle, deux formes de satire entrent en tension : d'une part, la satire bienveillante, philanthropique, générale et modérée (inspirée d'Horace), dénonçant des travers humains universels ; d'autre part, la satire caustique, agressive, querelleuse, vindicative (inspirée de Juvénal), visant souvent des personnes précises. Pour Rabener, qui représente le premier courant, « la satire doit fustiger les vices, non les personnes ». Cette forme modérée de satire prévaut jusque dans les années 1770. Liscow, qualifié de « Swift allemand », incarne quant à lui le second courant, qui triomphera à partir des années 1770. Un des paradoxes du 18^e siècle est qu'y coexistent une ambition pédagogique universaliste et des attaques *ad personam* d'une grande virulence, à travers épigrammes, pasquinades, pamphlets, libelles. La satire au 18^e siècle, morale et globalement optimiste, est l'un des modes d'expression littéraires préférés des écrivains de l'*Aufklärung*. Le présent ouvrage analyse surtout les Lumières tardives (*Spätaufklärung*), où les satiristes s'interrogent sur la légitimité, la pertinence et les limites de leur propre pratique. Si Lessing annonce encore en 1780 l'éducation du genre humain par l'avènement de l'âge de raison, les satiristes sont de plus en plus conscients de la stérilité d'un optimisme moral naïf. À la fin du siècle, la satire témoigne d'un relatif scepticisme, théorisé à la fois en philosophie par le criticisme kantien et dans le cadre du débat lancé en 1784 par la *Berlinische Monatsschrift* sur la question « Qu'est-ce que les Lumières ? ». Selon V. Pietrasik, la satire, qui réfléchit sur sa propre efficacité et qui amorce son auto-critique, confirme par excellence le fait que « la *Spätaufklärung* est l'*Aufklärung* qui doute » (p. 17). Mais le présent ouvrage vise surtout à démontrer que, contrairement à une vision courante, la satire, loin d'être un genre fixe aux contours déterminés, est un mode d'expression fluctuant au gré des contextes et des écrivains. V. Pietrasik y étudie diverses formes de satires : les satires brèves (aphorismes, épigrammes), mises à l'honneur par des écrivains comme Lichtenberg ou Richter ; le pamphlet à visée polémique ; la satire romanesque chez Hippel, Müller ou Wezel : la satire littéraire originale de la société allemande pratiquée par Wieland. Ainsi l'évolution du mode (plus que genre) satirique dans l'Allemagne des Lumières traduit-elle un triple enjeu : 1) les bouleversements socio-économiques et leurs répercussions sur le livre (orientation des maisons d'édition vers une activité lucrative, démocratisation de la lecture), cause d'instabilité et d'inquiétude ; 2) les reformulations d'une théorie de la satire sous l'influence du scepticisme philosophique dans la *Spätaufklärung* et 3) comment les satiristes, soucieux de renouveler un mode dans l'impasse, parviennent à traverser cette crise sceptique et à autonomiser la satire, en renforçant sa dimension ludique, provocante, inutile, plaisante et agressive : le jeu devient en effet le meilleur moyen pour la satire de se sauver elle-même.

L'ouvrage se compose de 4 grandes parties. La première (« Le champ littéraire, un champ de bataille pour écrivains en colère ») examine le lien entre satire et misère des écrivains, la satire sociale des prétendus génies, les ruses des éditeurs, ainsi que le livre entre les mains des critiques littéraires (souvent médiocres) et le livre lâché dans l'arène des lecteurs selon l'image de Horace. La deuxième partie (« La critique en contexte sceptique ») décrit dans la *Spätaufklärung* ce moment sceptique où la satire se remet en cause elle-même : c'est le « satiriste satirisé » comme chez Richter ; mais le satiriste se fait aussi pédagogue et pourfend ses propres erreurs comme Lichtenberg. Enfin la quatrième partie (« Et si la satire (n')était (qu')un jeu ? ») examine l'auteur et le lecteur comme partenaires du jeu agonistique, la satire comme jeu de cache-cache, où l'anonymat devient une obsession, comme chez Hippel ; la satire se transforme en un jeu de rôles, de déguisements et de fictions, un théâtre du monde comme chez Hippel, Wezel ou Wieland. Enfin s'ouvre le jeu vertigineux d'une satire non normative » chez Lichtenberg et Richter.

Jean-Michel RACAULT, Chantale MEURE et Angélique GIGAN (dir.), *Bernardin de Saint-Pierre et l'océan Indien*, Paris, Classiques Garnier, 2011, 565 p.

Plus de trente communications figurent dans les Actes de ce grand colloque international, qui s'est tenu à l'île de la Réunion du 30 novembre au 4 décembre 2009, et fut organisé par le Centre de recherches littéraires et historiques de l'océan Indien. Il visait à relier l'ensemble de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre au voyage que celui-ci réalisa dans l'océan Indien, d'abord à l'île de France, puis à l'île Bourbon entre 1768 et 1770. Une première partie s'attache à établir la réalité de la mission pour laquelle Bernardin a été recruté, et les raisons qui l'ont poussé à refuser de suivre le comte de Maudave pour participer à la tentative de recolonisation de l'île de Madagascar. Plusieurs articles étudient aussi l'anti-esclavagisme de l'écrivain, tout en soulignant que la position de l'auteur sur ce point n'est pas dépourvue d'ambiguïtés. Une deuxième partie s'intitule « Rêver les Indes, parcourir les îles ». On y rend compte, entre autres, de la représentation de Brahma, de *La chaumière indienne* et, à ce propos, d'une version visualisée, l'édition Curmer de 1838 : la vignette romantique « a l'air d'un croquis autographe. Elle se répand sans gêne dans la page et fusionne facilement avec le texte » (Else Jongeneel). Arlette Fruet rappelle que l'île de France a d'abord fait l'objet d'une réaction répulsive, décrite dans le *Voyage de 1773* avant de servir de creuset à l'exaltation du rêve exotique. Jean-Michel Racault montre comment l'île Bourbon possède, pour Bernardin, un statut particulier : « Effaçant toute image un peu précise de l'île réelle, le flou dans lequel baigne sa représentation favorise à la fois la nostalgie régressive de la pastorale et le projet utopique d'une colonie nouvelle à construire ». Dans la troisième partie, « Indianocéanisme et bilan des savoirs », plusieurs intervenants soulignent que l'originalité de Bernardin repose sur son refus de se plier aux contraintes des nomenclatures savantes et sur le recours à un usage philosophique, pédagogique et esthétique du motif de l'analogie (A. Guyot). Il s'agit pour Bernardin, à la différence des auteurs de récits de voyage, de construire un discours susceptible de décrire la nature sans l'« artificialiser ». La dernière partie, intitulée « Résonances » s'ouvre sur un article de Jean-Claude Bonnet qui confirme cette volonté de décrire d'une nouvelle façon la nature. Grâce à une palette impressionnante de néologismes et à l'énergie cinétique qu'il parvient à leur insuffler, Bernardin renouvelle en profondeur le discours littéraire.

Une des qualités de ce colloque est de montrer que Bernardin de Saint-Pierre se situe au carrefour de problèmes posés tout à la fois par l'histoire culturelle, l'histoire coloniale et l'histoire littéraire, et celle des pratiques discursives, tout en étant marqué par une ambiguïté fondamentale : créateur du mythe exotique, qui perdure pendant tout le 19^e siècle, il est aussi porteur d'un imaginaire rétrograde qui hypostasie le passé. Bien qu'il condamne l'esclavage, il se garde bien d'en tirer une position clairement politique. Quant au roman de *Paul et Virginie*, il tente de concilier plusieurs genres relevant du plus lointain passé, mais il est également le créateur d'un mythe aux prolongements divers : il nourrit les arts décoratifs au 19^e siècle, et aide les écrivains insulaires à construire dans les Mascareignes une identité régionale.

Didier MASSEAU

Philippe de ROBERT avec la collaboration de Claudine PAILHES et Hubert BOST (dir.), *Le rayonnement de Bayle*, Oxford, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2010, 319 p.

Il faut saluer la réussite de ce colloque consacré à Pierre Bayle, cette figure singulière et attachante de la fin du 17^e siècle. L'originalité de ces actes est de relier une approche érudite des réseaux dans lesquels s'insère le philosophe à une analyse philosophique et politique, que plusieurs intervenants n'hésitent pas à traiter à l'aune des problèmes contemporains : laïcité, intégrisme. En usant d'un anachronisme distancié et assumé, on perçoit mieux la position de cet intellectuel, qui s'est parfois heurté à l'incompréhension de ses contemporains. La notion de réseau qu'on croyait déjà bien étudiée se révèle plus complexe qu'elle

n'en a l'air. Il faut distinguer, en effet, les réseaux du jeune Bayle, surtout familiaux et institutionnels, de ceux qui se dessinent pour les besoins du journalisme et de la République des Lettres. Une subtile dialectique finit par se faire jour entre l'individu et le groupe. Pierre Bayle ne parvient à être soi et paradoxalement à faire entendre sa voix singulière que grâce au réseau, fortement marqué, au départ, par ses origines protestantes. Ce sentiment jamais abandonné d'une appartenance communautaire et la prévalence affirmée conjointement de la raison individuelle, reposant sur les lumières naturelles, constitue une des marques de l'originalité de Bayle. Ce faisant et en multipliant les médiations, le philosophe opère un tournant fondamental à l'égard des Églises de tous bords, en érigeant la conscience en instance déterminante, dans la quête de la vérité religieuse, ce qui lui permet de déclarer infondée l'emprise autoritaire de tout pouvoir religieux sur les croyants : conversions forcées, excommunications tapageuses. Sa situation d'exilé permanent n'est sans doute pas étrangère à la formation d'une réflexion qu'un intervenant philosophe qualifie pertinemment de pré-kantienne. C'est ainsi que Pierre Bayle représente un maillon essentiel dans l'élaboration de l'idée de tolérance. Celle-ci ne peut être assimilée à l'indifférentisme en matière de religion ou à la privatisation générale du religieux, elle signifie qu'aucune église ne peut exiger un serment dérogatoire aux lumières de la conscience des fidèles.

La réflexion baylienne n'est jamais le produit d'une philosophie générale érigée une fois pour toutes, elle se construit au gré des grands événements qui ont agité l'Europe à la fin du 17^e siècle : la Révocation de l'Édit de Nantes, la prise de pouvoir de Guillaume III d'Orange, la guerre entre la France et la Ligue d'Augsbourg, mais Bayle reste cependant attaché, par réalisme, à des valeurs absolutistes. Sans trancher sur la question de la raison et de la foi chez Bayle qui divise les historiens contemporains, ce colloque souligne fort bien les tensions fondamentales inscrites dans le discours baylien. Entre l'attachement à la religion de ses pairs et sa modernité philosophique, Pierre Bayle nous invite, comme le dit Jean Baubérot « à nous distancer de toute pensée globale et totalisante. » Soulignons, pour finir, la qualité de présentation de ce volume, la présence de résumés très utiles et d'une riche bibliographie.

Didier MASSEAU

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Institutions chimiques*, éd. par Christophe VAN STAEN, Paris, Honoré Champion, 2010, 408 p.

L'édition des *Institutions chimiques* constitue un éclaircissement de l'aspect de la pensée de l'auteur des *Confessions* sur les sciences. Tout le monde connaît le célèbre et virulent *Discours sur les sciences et les arts* mais ici il s'agit d'une science bien particulière : la chimie qui est en train de passer de l'irrationnel au rationnel. Dans une longue introduction, Ch. Van Staen commence par faire un état de la critique sur le sujet ces quarante dernières années, depuis C. Kiernan (1968) jusqu'à B. Bernardi et B. Bensaude-Vincent (2008), puis il poursuit avec les cours de Rouelle suivis par Rousseau, etc. Toutefois l'objet de cette réimpression n'est pas d'élaborer de nouvelles stratégies interprétatives destinées à situer les *Institutions* dans l'histoire de la chimie avec des prolongements dans les œuvres du Genevois, mais plutôt « d'en situer la place exacte » au sein de son « parcours encyclopédique ». De fait, la chimie est une science particulière que Rousseau a traitée autrement que d'un point de vue négatif. Ce traité a été écrit alors que Rousseau était très jeune et Ch. Van Staen défend l'idée qu'il a représenté l'immense découverte d'un monde intellectuel encore inconnu. Il faut s'arrêter un instant pour faire une remarque toute particulière sur les notes très documentées et ainsi très précieuses de l'introduction. La période de rédaction du traité est située, on le sait, entre 1745 et 1747/49. Le texte reproduit prend appui sur celui de M. Gautier publié dans les n°12 et 13 des *Annales* entre 1918 et 1921. Van Staen signale en bas de page toutes les variantes du manuscrit de Genève ainsi que d'autres notes marginales de Rousseau, mais il ne peut affirmer une édition exhaustive, tellement ce texte

est dense pour avoir connu des ajouts de la part de Rousseau pendant plus de dix ans, et tellement il a été manipulé et restructuré. Orthographe et ponctuation ont été modernisées. En appendice, on trouve les manuscrits Ms. fr. 238 de la Bibliothèque de Genève et Ms. R. 88 de la Bibliothèque de Neuchâtel ainsi que la *Lettre à Raynal* parue dans le *Mercure de France* du 2 juillet 1753 sur le cuivre. Lexique, note bibliographique et index terminent cet ouvrage à la qualité de l'édition très soignée.

Martine GROULT

Giampiero Rossi, *Filosofia e storia in Anne Robert Jacques Turgot*, Bologna, Pendragon, 2009, 300 p.

Le livre vise à reconstruire la théorie de l'histoire dans les œuvres de jeunesse de Turgot à travers l'analyse de divers concepts. Il y a tout d'abord le sens du mot « histoire » comme emploi et limites de la métaphore-méonymie qui assimile l'individu à l'espèce dans un point de vue gnoséologique-sensualiste relatif aux progrès uniformes et rectilignes de l'esprit humain, ou encore la variation du point de vue sur l'histoire depuis le *Discours sur les avantages que l'établissement du christianisme a procurés au genre humain* jusqu'au *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*; puis les rapports entre la nature, le temps et l'histoire. La théorie de la nature humaine est abordée dans la « réhabilitation » de ses composantes (la raison, les passions, la liberté) et le jeu des interférences historiques, celle du temps par la distinction entre temps de la nature et temps de l'histoire (les problèmes de la périodisation), et enfin la théorie de l'histoire est analysée à travers l'objet de l'histoire et la méthodologie historique (règles du discours historique, idée de progrès et ses articulations, dynamisation de la notion de manière de vivre). On l'aura compris il s'agit d'un livre essentiel, d'une part parce que l'étude de l'œuvre faite à partir de l'édition établie par Gustave Schelle est menée avec beaucoup de rigueur et, d'autre part, parce qu'il y a très peu d'études scientifiques sur Turgot. G. Rossi nous en offre une. Il part de l'hypothèse selon laquelle on ne peut comprendre Turgot sans faire une distinction fondamentale entre l'histoire des historiens et la théorie turgotienne de l'histoire. Si dans l'histoire historique le passé est interprété comme une espèce de succession d'événements, au contraire, dans une théorie du développement historique, on glisse de l'événement au changement comme rapport rationnel entre les faits historiques. Dans l'introduction au *Plan de deux discours sur l'Histoire universelle*, le philosophe parisien introduit le lecteur au thème de l'histoire pour définir le statut de l'histoire universelle à travers les éléments qui la structurent. On assiste à une vraie théorie du développement historique dans laquelle le genre humain est comparé à une entité qui progresse dans le temps. G. Rossi analyse enfin la question de l'histoire universelle à partir de la classification turgotienne des savoirs en sciences mathématiques, sciences physiques, arts du goût, etc. L'épistémologie de Turgot inscrit l'histoire dans les sciences physiques, tout en privilégiant une causalité de la conscience, ce qu'il développe en particulier dans l'article EXISTENCE de l'*Encyclopédie* (vol. VI). Enfin, Bossuet, Berkeley, Maupertuis avec la question de l'origine des langues, la critique de Montesquieu et de l'abbé Dubos, le rapport avec la perspective fontenellienne exposée dans ses deux essais, *Sur l'origine des fables* et *Sur l'histoire*, et confirmée par l'*Essai sur les hiéroglyphes Égyptiens* de Warburton, sont étudiés pour conduire le lecteur sur le rapport entre le développement continu de l'histoire du genre humain (sa périodisation) et la récurrence de ses phases à l'intérieur de chaque peuple (sa périodicité). L'ouvrage se termine par un appendice qui aborde le prolongement de cette théorie de l'histoire dans sa conception de l'économie politique et dans l'activité politique de Turgot. Il reste à souhaiter qu'une traduction française puisse être rapidement envisagée pour donner à ce livre toute la place qu'il mérite. Bibliographie et index achèvent l'ouvrage.

Martine GROULT

Céline SPECTOR, *Au prisme de Rousseau : usages politiques contemporains*, Oxford, Voltaire Foundation, 2011, 298 p.

Au moment où nous allons célébrer le tricentenaire de la naissance de Rousseau, cet essai s'interroge de façon très précise et très rigoureuse sur les usages post-modernes de Rousseau dans la philosophie contemporaine. Dans une société qui a vu les espérances marxistes s'écrouler, où le libéralisme est devenu un horizon indépassable et le communautarisme un nouveau mode de reconnaissance et de ciment sociétal, qu'est-ce que Rousseau peut encore nous dire ou nous apprendre? Céline Spector part d'un constat, celui du paradoxe de l'autonomie chez Rousseau développé dans le *Contrat social* : « Pour qu'un peuple naissant pût goûter les saines maximes de la politique et suivre les règles fondamentales de la raison d'Etat, il faudrait que l'effet pût devenir la cause; que l'esprit social qui doit être l'ouvrage de l'institution, présidât à l'institution même; et que les hommes fussent avant les lois ce qu'ils doivent devenir par elles. » Rousseau a posé là la problématique majeure de ses réflexions sur la démocratie, la justice, l'acquisition de l'autonomie qui fait aujourd'hui débat entre marxistes, libéraux, républicains et féministes. De quelque perspective qu'on se place, nous dit Céline Spector, l'œuvre de Rousseau offre donc « les ressources d'une philosophie de la liberté. » Les usages de Rousseau soulèvent les difficultés auxquelles le citoyen de Genève s'est heurté quant à l'autonomie politique ou démocratique et qui ont changé de nature depuis l'instauration d'une économie très largement mondialisée. Il faut rendre justice à Céline Spector d'avoir pris le parti de s'interroger sur les lectures diverses, contradictoires de Rousseau au lieu de les ignorer. Sa réflexion porte sur les usages philosophico-politiques de Rousseau depuis la Guerre froide qui ont vu l'opposition entre les lectures marxistes, principalement en France et en Italie, et celles des libéraux aux États-Unis et au Royaume-Uni. Mais plus intéressant est de montrer qu'à l'intérieur même des différents courants philosophiques, des divergences surgissent quant à la lecture du Genevois. Si certains marxistes comme Jean-Louis Lecerle et même Althusser estiment que la notion de volonté générale masque la lutte des classes, Guy Besse voit chez le philosophe un pourfendeur du libéralisme bourgeois. Parmi les libéraux, les positions sont tout autant contrastées. Si Jacob Leib Talmon et Isaiah Berlin, grandes figures du libéralisme de la Guerre froide, décèlent, dans le sillon de Benjamin Constant, un Rousseau totalitaire, John Rawls, théoricien aux États-Unis du libéralisme social, défend l'usage d'un Rousseau démocrate. Céline Spector analyse également les lectures communautariennes de Rousseau, celles de Michael Sander ou de Charles Taylor qui insistent sur « la dimension passionnelle sous-jacente à l'exercice de la citoyenneté » et le « rapport affectif à la communauté ». Céline Spector aborde en dernier lieu les lectures féministes de Rousseau qui sont loin d'être unanimes. Si certaines dénoncent le caractère sexiste d'un philosophe qui enferme les femmes dans leur rôle de mères et d'épouses, d'autres voient dans l'auteur de l'*Emile* un avocat de l'égalité entre hommes et femmes. C'est le cas de Joël Schwartz qui, dans la *Politique sexuelle de Jean-Jacques Rousseau*, défend l'idée que l'égalité s'insinue à travers le pouvoir sexuel. « Si les hommes gouvernent politiquement, les femmes gouvernent sexuellement ». De façon plus pertinente, Mira Morgenstern montre que pour Rousseau, la société du 17^e siècle ne permet pas l'émancipation des femmes. La mort de Julie et la trahison de Sophie démontrent la faiblesse du patriarcat. Dans sa dénonciation des mariages arrangés à travers Julie, Rousseau serait donc conscient du lien entre oppression des femmes et oppression sociale. Sa critique du libéralisme contiendrait en filigrane une dénonciation du sexisme. Céline Spector offre bien d'autres lectures de Rousseau, celle de Léo Strauss, celle d'Habermas, etc. On ne saurait trop conseiller la lecture de cet excellent travail.

Pascale PELLERIN

Céline SPECTOR, *Montesquieu, Liberté, droit et histoire*, Paris, Michalon Éditions, 2010, 310 p.

Auteur de plusieurs ouvrages sur Montesquieu (*Montesquieu. Pouvoirs, richesses et sociétés*, Paris, PUF, 2004; *Montesquieu et l'émergence de l'économie politique*, Paris,

Champion, 2006), Céline Spector propose dans ce volume de la collection « le Bien commun » des éditions Michalon, destinée à présenter les grands auteurs de la pensée juridique, une introduction à *L'Esprit des lois*. Comme elle le souligne en avant-propos, cette tâche d'éclaircissement s'impose d'autant plus que l'immense culture de Montesquieu, une écriture fragmentaire et elliptique, le caractère complexe et nuancé de sa pensée, en rendent la compréhension parfois difficile pour un lecteur contemporain. À cela s'ajoute la diversité des interprétations et la variété des approches. Cette introduction éclaire les enjeux de l'ouvrage et met en valeur l'originalité du projet de Montesquieu, visant à renouer les liens entre politique et histoire, rompu en particulier par la pensée de Hobbes. Au lieu d'une théorie abstraite de la société dans son essence, Montesquieu élabore une réflexion sur les causes physiques et morales des institutions, qui vise à rendre intelligible la diversité des mœurs et des lois existants. Entre le scepticisme impliqué par cette diversité et le jusnaturalisme posant l'existence de lois naturelles distinctes des lois positives, Montesquieu se fraye une voie originale postulant la rationalité sous-jacente d'un existant foisonnant qui s'éclaire si l'on sait percevoir les rapports qui le sous-tendent. La comparaison dans le temps et l'espace vient jouer le rôle de l'expérimentation dans les sciences de la nature. La compréhension des rapports entre causes et effets permet de formuler les moyens à mettre en œuvre par le législateur en vue des fins qu'il se propose. Mais cette lecture scientiste, comme le remarque Céline Spector, ne doit pas faire oublier les préoccupations énonciatives et stylistiques de l'auteur, une subjectivité assumée, qui engage aussi un art de la communication et une sensibilité. Considérant les faits sociaux comme objets de science, l'auteur de *L'Esprit des lois* ouvre la voie à la sociologie, en particulier à travers les notions de *type* et de *loi* (entendue comme rapport). Toutefois ce qui impliquerait un principe de neutralité axiologique entre en tension avec un savoir sur les normes. Or tout l'enjeu de l'ouvrage est précisément de faire coexister l'approche descriptive et compréhensive des lois et des mœurs avec une réflexion sur la correction et le bon usage des lois dans leur rapport avec les circonstances, de façon à éclairer les choix du législateur.

Céline Spector, après cette présentation éclairante, détaille la mise en œuvre de ce projet intellectuel en organisant son analyse autour des six grands mouvements qui composent *L'Esprit des lois* : théorie de la loi, typologie des gouvernements, modération et liberté, diversité des sociétés, histoire de la féodalité. Le soulignement de l'importance des livres XXVI et XXIX met en lumière l'idée de convenance qui doit guider le législateur dont Montesquieu prend en compte les préjugés et les passions. Cette convenance qui est attention à la complexité devient principe de modération. Montesquieu exprime ainsi sa défiance à l'égard de l'absolutisme comme de l'universalisme qui rigidifie et porte atteinte à la liberté. L'auteur analyse en conclusion comment le principe de modération peut supposer un renoncement au principe de justice et un conservatisme relativiste, comment la défense de la liberté demeure première par rapport aux exigences de l'égalité et suppose ainsi une défense des privilèges dans une société d'ordres.

On ne peut que recommander cette introduction à l'œuvre majeure de Montesquieu, qui associe la clarté de l'exposé et son caractère synthétique à la complétude des informations. Elle constitue un précieux instrument pour appréhender non seulement *L'Esprit des lois* mais aussi l'abondante production critique à laquelle l'ouvrage a donné lieu.

Carole DORNIER

Éric SUIRE, *Sainteté et Lumières. Hagiographie, Spiritualité et propagande religieuse dans la France du 18^e siècle*, Paris, Champion, 2011.

Procéder à une étude des Vies de saints au 18^e siècle et intituler son ouvrage : « Sainteté et Lumières » pourrait passer pour une provocation, tant les deux mots sont apparemment antinomiques. L'affaire semble entendue: les Vies de saints sont réservées à un public crédule,

le plus étranger possible aux idées nouvelles et le moins réceptif au beau style. Sans remettre totalement en cause cette vue générale, l'ouvrage d'Éric Suire a le grand mérite de complexifier les analyses et d'empêcher les idées tranchées. Comme le dit Philippe Martin, dans sa préface, « l'idée encore trop souvent popularisée d'une déchristianisation du temps des Lumières, dissimule une profonde mutation du fait religieux, un mouvement séculaire par éclipses avec des phases où la piété est plus ou moins visible ». En s'appuyant sur le répertoire établi par Pierre M. Conlon et en analysant le contenu de nombreuses bibliothèques, Éric Suire a relevé 1985 éditions de Vies de saints, toutes différentes, s'étendant de 1680 à 1788. Si le genre est discrédité par l'opinion éclairée, l'édition hagiographique ne semble pas en déclin à la fin de l'Ancien Régime, dans la mesure où dix-huit nouveaux titres sont proposés chaque année aux lecteurs pendant la période 1761-1788. Éric Suire note aussi que c'est durant les moments de tensions religieuses que se développent les écrits prophétiques et miraculeux. C'est aussi à cette occasion que les récits hagiographiques sont instrumentalisés par les appelants et les constitutionnaires. L'A. nuance l'idée exposée par Catherine Maire, selon laquelle les miracles du diacre Pâris des années 1728-1745 marquent le point culminant et final de leur histoire, en montrant que d'autres seront par la suite validés par l'Église, mais que les phénomènes surnaturels seront désormais soumis à une vérification plus rigoureuse. Pourtant, tout un pan du clergé favorable à Rome, s'appuierait sur la force démonstrative du miracle, pour lutter contre le rationalisme abstrait des philosophes. É. Suire note que dix-neuf intercesseurs de Dieu furent déclarés tels entre 1724 et 1758, ajoutant que « la publicité accordée à ces événements traduit la volonté d'en faire les outils d'une stratégie de conquête de l'opinion ».

Les résultats de plusieurs enquêtes étaient prévisibles : l'existence d'une différence sensible entre Paris et la province plus traditionnelle et donc plus favorable aux récits hagiographiques ; l'adaptation de la littérature édifiante aux nouvelles formes du marché, l'intervention de compilateurs laïcs, soucieux de s'illustrer dans n'importe quel genre, pourvu qu'il soit une source de profit. Mais l'enquête minutieuse et rigoureuse d'Éric Suire a le grand mérite de montrer que l'analyse de la littérature religieuse est une des clefs pour comprendre l'évolution des traditions, les résistances à la modernité, mais aussi la diversité des pratiques sociales et culturelles au 18^e siècle.

Didier MASSEAU

Safoura TORK LADANI, *La Perse dans les récits de voyageurs français au 17^e et 18^e siècles*, préface de Jean-Pierre LEVET, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Tôzaï », Hors Série 4, 2011, 155 p., 15 ill.

Comment peut-on écrire sur les voyageurs en Perse au 17^e et 18^e siècles, après Dirk Van der Cruysse ou Stéphane Yerasimos ? L'A. s'y adonne modestement dans un petit livre qui compile divers récits assez connus en les assaisonnant de remarques où l'on sent un vécu qui n'était pas celui des savants cités plus haut. C'est le mérite de cette promenade dans les textes. Le spécialiste n'y apprendra pas grand-chose, le simple curieux y trouvera une rapide mise en forme thématique qui pourra le conduire à lire l'intégralité de ces récits. La bibliographie est légère et souvent imparfaite.

François MOUREAU

Christian von Tschiltschke, *Identität der Aufklärung/Aufklärung der Identität. Literatur und Identitätsdiskurs im Spanien des 18. Jahrhunderts*, Frankfurt/Main, Vervuert Verlag, 2009, 371 p.

Cet ouvrage, issu d'une thèse d'habilitation en études espagnoles (Hispanistik) en Allemagne, éclaire la littérature et la culture de l'Espagne du 18^e siècle dans une perspective à la fois nouvelle et originale. En plaçant en son centre la problématique du « discours identitaire », l'auteur questionne les formes d'émergence, d'énonciation et d'appropriation de la pensée des Lumières en Espagne sous un double angle : celui, d'abord, des cadres socio-

culturels et politiques, en particulier du rôle joué par le mouvement réformateur de Carlos III, d'une part; et, d'autre part, celui des formes de perception négatives de l'Espagne en particulier chez les représentants des Lumières en France par rapport auxquels allaient réagir non seulement les porte-parole des forces conservatrices (de l'Église catholique notamment), mais aussi ceux des Lumières espagnoles, comme Feijoo et Jovellanos. Le deuxième volet de l'ouvrage est consacré aux formes de mise en scène et de mise en écriture du discours identitaire éclairé en Espagne dans l'œuvre notamment de Feijoo (*Teatro crítico universal*, 1726-1740), dans le *Diario de los literatos de España* (1737-1742), dans deux ouvrages de José Cadalso (*Defensa de la nación española contra la « carta persiana LXXVIII » de Montesquieu*, 1768/1771, et *Cartas marruecas*, 1774/1778) ainsi que dans l'*Oración apologética por la España y su mérito literario* (1786). Face à des questionnements vastes, impliquant l'histoire socio-culturelle aussi bien que l'histoire littéraire, le corpus analysé, qui est certes bien choisi et représentatif, peut paraître assez mince et l'on aurait souhaité, au moins dans les parties conclusives, un élargissement par exemple vers le corpus des périodiques, des sociétés savantes, ou encore des projets encyclopédiques comme celui, très significatif, d'une traduction-adaptation de l'*Histoire des deux Indes* de Raynal en espagnol. Mais les points forts de cette étude, qui comporte également une bibliographie exhaustive et un index soigné et très utile, résident dans l'originalité de ses questionnements, un fondement théorique et méthodologique différencié et convaincant (faisant référence e.a. à J. Habermas, H.U. Gumbrecht et Werner Krauss) et l'acribie philologique avec laquelle sont analysés des textes-clés pour la constitution d'un discours identitaire éclairé en Espagne au 18^e siècle. Il reste à souhaiter que cette étude remarquable trouve un accueil intéressé et favorable dans la communauté internationale des hispanisants, malgré le fait (qui ne devrait pas, en principe, représenter un 'handicap' dans une Europe s'efforçant de s'orienter vers le multilinguisme) qu'elle soit publiée en allemand.

Hans-Jürgen LÜSEBRINK

Kate E. TUNSTALL, *Blindness and Enlightenment. An Essay*, New York et Londres, Continuum, 238 p.

Sous le titre *Blindness and Enlightenment. (Cécité et Lumières)*, Kate Tunstall livre à la fois un essai qui sert de présentation, de contextualisation et d'analyse de la *Lettre sur les aveugles* de Diderot, une traduction anglaise nouvelle de ladite lettre – la première depuis 1770 – et une version de *D'un aveugle-nay* de La Mothe Le Vayer, un texte dont il n'existait aucune version anglaise. C'est dire la richesse de ce volume. L'un des grands mérites de l'essai est de ne pas envisager la *Lettre sur les aveugles* simplement comme le point de départ d'une série de réflexions sur l'acquisition des connaissances ou les métaphores visuelles, mais de resituer la figure de l'aveugle et de son apprentissage de la vision ou d'une série d'actions compensatoires, par exemple par le sens du toucher, dans un contexte plus large. Si Diderot est novateur, il n'en est pas moins héritier : l'aveugle-né est souvent présent dans des textes philosophiques antérieurs. La *Lettre sur les aveugles* produit ainsi, comme le démontre de manière convaincante l'auteur, une partie de ses effets de sens par un recours à l'intertextualité. L'étude offre également une approche d'ensemble en accordant une place importante aux différents épisodes de la *Lettre* et à la succession de postures philosophiques qu'on peut y lire, plutôt que de se concentrer seulement sur les passages considérés traditionnellement comme les plus radicaux. Malgré le grand sérieux du sujet et l'érudition de l'auteur, l'essai ne manque pas d'humour par endroits, notamment dans la discussion d'un astéronyme (***) qui pourrait (ou non) recouvrir le nom de Diderot. Nous sommes invités à voir (ou plutôt à ne pas voir) la Correspondance de l'écrivain car les documents y afférant ne s'y trouvent pas. Il nous est rappelé que désigner l'intervenant sous le nom d'astérisque(s) créerait un écho sonore regrettable et nous ferait convoquer par l'imagination certain héros gaulois de bande dessinée. Il est demandé s'il ne vaudrait pas mieux remplacer les trois astérisques

de « Vaut le voyage » par les deux qui se lisent, en langage Michelin, « Vaut le détour ». Ces questions divertissantes sont un moyen de nous amener à réfléchir sur différents jeux de Diderot, autour de la typographie et du texte : que nous dit-il ? que nous montre-t-il ? que nous permet-il de croire ? que nous invite-t-il à remettre en question ? K. Tunstall adopte une variété d'angles d'attaque et est parfois proche de l'explication de textes pour mesurer les enjeux d'une digression apparente ou d'une progression dans le discours. Autant dire que nous avons affaire ici à une pédagogie ludique, une invitation à la réflexion, un parcours que Diderot lui-même aurait certainement apprécié.

Catrina SETH

Jacques VOISINE, *Au tournant des lumières (1760-1820) et autres études*, Paris, L'Harmattan, 2010, 329 p.

Jacques Voisine, ancien professeur de littérature comparée à la Sorbonne, disparu il y a quelques années, a laissé le souvenir auprès de ses innombrables étudiants et disciples d'un critique aux connaissances encyclopédiques et d'un pénétrant analyste de la littérature européenne. Quelques-uns de ses anciens collègues ont eu l'heureuse idée de faire un choix parmi ses très nombreux articles et de les réunir dans le présent volume. Ces vingt études se rangent sous cinq rubriques : Théories et genres littéraires/Réflexions anglaises (avec un article directement rédigé en anglais)/Traductions et adaptations/Face à la musique et à la peinture/Autour d'Amphitryon. Ce simple énoncé suffit à suggérer la variété et l'ampleur des curiosités de Jacques Voisine qui passait avec aisance de l'étude d'un point de détail à un survol synthétique de vaste ampleur. On rappellera à ce propos qu'il fut à l'initiative d'une *Histoire comparée des littératures de langues européennes*, concrétisée en 22 volumes et toujours en voie d'achèvement, et qu'il avait rêvé de rédiger une *Histoire de la prose entre 1760 et 1820* dont plusieurs des études ici rassemblées auraient été autant de pierres du futur édifice qu'il n'a pas eu le temps d'achever. On aura donc plaisir et profit à découvrir ou retrouver ces réalisations d'une grande voix disparue.

Henri DURANTON

Jacques ZIMMER, *Sade et le cinéma*, Paris, La Musardine, 2010, 239 p.

Si la question de la place de Sade au cinéma avait déjà été abordée par Michel Delon dans un article ancien (« Dix ans d'études sadiennes (1968-1978) », *DHS*, n° 11) et plus récemment dans ses *Vies de Sade* (2007), la publication d'un livre entièrement consacré au sujet ne pouvait que susciter l'intérêt des sadiens. Disons-le franchement, l'ouvrage déçoit. Certes, il faut lui reconnaître un double mérite : celui, d'une part, de l'exhaustivité, puisque sont traités ici tous les films ayant rapport, de près ou de loin, à l'œuvre ou à la vie du marquis, des chefs-d'œuvre (Pasolini, Buñuel, Xonneux, etc.) aux productions plus grand public (Jacquot), des séries B (Franco, Pierson, etc.) aux films X ; celui, d'une autre, d'une très riche iconographie, qui rend la lecture fort plaisante et vient parfois, il faut bien le dire, avantageusement se substituer au propos de l'auteur. C'est là que le bât blesse, en effet, tant Jacques Zimmer montre à chaque page, ou presque, qu'il est bien plus un cinéphile qu'un spécialiste averti du marquis. Aux approximations récurrentes qui donnent le sentiment d'un travail bâclé (Michel Delon devient inexplicablement Michel Déon, l'Eugénie de *La Philosophie dans le boudoir* est l'élève d'une M^{me} de Franval, etc.) succèdent les formules à l'emporte-pièce (Sade « infatigable humaniste », p. 21), aux pires anachronismes (Sade généreusement innocenté par l'auteur pour des actes « commis entre adultes consentants », p. 19), des jugements pas toujours informés sur la biographie du marquis. Là où l'on aurait pu attendre des analyses de film, l'auteur se borne à examiner leur conformité avec ce qu'il croit savoir de l'existence du marquis ou à ironiser sur l'in vraisemblance de certaines mises en scène (Sade enfermé dans des cellules à l'américaine, Sade condamné à la guillotine par Louis XVI, etc.). Là où l'on eût apprécié la discussion des thèses d'un Barthes ou d'un

Foucault affirmant l'impossibilité de représenter Sade à l'écran, il ne nous livre que des anecdotes de tournage ou des extraits d'article de presse. Dès lors, on ne s'étonnera pas que ce soit lorsque l'auteur laisse la parole au directeur de la cinémathèque, Jean-François Rauger, qu'il intéresse le plus. Lucide, celui-ci n'hésite pas à dénoncer la vision stéréotypée et pétrée de clichés contemporains de nombre de réalisateurs (l'éveilleur de conscience, l'homme de gauche, d'un côté; le monstre luciférien, de l'autre, p. 28); sensible, il sait aussi discerner dans l'entêtement et la naïveté d'un auteur sans moyens financiers (Franco) une sincérité lui permettant d'approcher Sade par un « cinéma sans qualité » (p. 151). Il se dégage ainsi de la lecture du livre qu'une rencontre est toujours possible entre Sade et certains auteurs, pas forcément là où l'attendrait...

Vincent JOLIVET

HISTOIRE

Frédéric D'AGAY, *La Provence au service du roi (1637-1831). Officiers des vaisseaux et des galères*, Paris, Honoré Champion, 2011, coll. « Les dix-huitièmes siècles » 152, 2 vol., 703 et 776 p.

Ancien conservateur de la bibliothèque de l'Association de la noblesse française, provençal avec passion – la « provençalitude »... –, détenteur d'archives familiales ou alliées importantes, familier des séries C¹ et C⁷ des Archives nationales, l'A. consacre deux importants volumes à un inventaire des gens de mer du Levant, comme l'on disait alors, pour les opposer aux gens de Ponant, la côte atlantique. La spécificité du personnel servant sur les vaisseaux du roi était d'ailleurs liée aux types de bâtiments particuliers naviguant en Méditerranée, dont les galères. L'A. traite son sujet de Louis XIII (reprise des îles de Lérins en 1637) à la fin de la Restauration, Révolution et Empire compris. Plus de 1 600 officiers sont répertoriés dans le deuxième volume de l'ouvrage. Nous nous limiterons au 18^e siècle, qui ne fut pas le plus brillant, hélas! pour les armées royales et pour la marine de la République. Au siècle précédent, les officiers servaient par commission pour une campagne – environ 350 –, ce qui ne fut plus le cas au siècle suivant où la Marine devint l'activité principale de ce millier d'aristocrates voués à la mer. Car la Marine du roi réservait ses grades à la bonne noblesse. L'A. fait l'inventaire des conditions de naissance qui étaient vérifiées par les généalogistes du roi, comme pour les candidats à l'ordre dit de Malte, dont de nombreux chevaliers servaient d'ailleurs sur les galères, leur spécialité dans ce domaine technique. C'est à peu près mille familles nobles, souvent désargentées, qui composaient le vivier où l'on recrutait les officiers après leur formation comme gardes-marine. Une catégorie subalterne dite « officiers bleus » par les historiens du 19^e siècle correspond à la notion moderne d'officiers marinières : non-nobles, ils ne passaient pas par la formation des gardes-marine et étaient souvent issus du commerce. Le corps noble des gardes de l'étendard et des officiers des galères fut supprimé en 1748 et rattaché au corps principal des gardes-marine et de la flotte. Les plus illustres familles provençales, parfois très appauvries, fournissent un nombre considérable d'officiers au cours du 18^e siècle : Castellane (25), Pontevès (24), Villeneuve (24), Grasse (18), etc. C'est parmi elles, évidemment, que se recrutent les officiers généraux, à l'occasion baillis ou commandeurs de l'ordre de Malte. De rares exemples survivent dans des fonctions actives sous la Révolution, où l'on voit apparaître de nouvelles recrues, comme Jean-Gaspard Vence, ancien corsaire au service du Congrès américain et préfet maritime de Toulon en 1800. Une soixantaine de ces officiers d'Ancien Régime mourut en exil et sous le couperet de la guillotine. Certains participèrent du côté anglais au siège de Toulon ou servirent dans l'armée de Condé. D'autres se rallièrent à la République, puis au Consulat. Truguet, ministre de la Marine du Directoire et lui-même ancien officier de la Marine du roi, intègre ou réintègre des ci-devant nobles. Les fiches biographiques qui composent le deuxième volume proposent l'ensemble des informations disponibles sur

ces officiers : origine, carrière, embarquements, décorations, pensions et tout document d'archive les concernant.

François MOUREAU

Les aristocraties en Europe du Moyen Âge à nos jours, textes réunis par Patrick WERLY, actes du XV^e colloque franco-polonais de l'Université de Strasbourg et de l'Université Adam Mickiewicz de Poznań organisé à Strasbourg les 9 et 10 octobre 2008, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, 275 p.

La moitié du volume concerne le 18^e siècle et la Pologne y a la meilleure part. Un panorama général de la noblesse polonaise se trouve dans un mémoire de 1754 des Archives des Affaires étrangères, à destination des services diplomatiques de Louis XV : les grandes maisons de la Couronne et de la Lituanie, les sénateurs, les ministres sont passés en revue, en précisant leur position envers la France ; les Potocki, les Sanguszko, l'affaire du majorat d'Ostróg méritent des lignes plus abondantes (Agnieszka Jakubosczyk). Cette noblesse est présente dans l'article POLOGNE de l'*Encyclopédie*, sous la plume de Jaucourt qui s'inspire de l'*Histoire de Jean Sobieski* de l'abbé Coyer : une noblesse provinciale, casanière, égalitaire, éprise de sarmatisme et de liberté, bref aux antipodes de la servitude versaillaise (Maciej Forycki). Cette noblesse est loin d'être entièrement conquise à l'idéologie des Lumières, contrairement au roi Stanislas-Auguste Poniatowski ; en littérature française, elle lit bien plus les moralistes chrétiens du 17^e siècle, Bourdaloue et Malebranche, les anti-philosophes modérés comme Le Maître de Claville et l'abbé Trublet, ou militant comme Louis-Antoine Caraccioli, gouverneur chez les Rzewuski ; elle demeure attachée à l'idéal de l'honnête homme, chrétien, conservateur, satisfaisant à ses devoirs envers Dieu et le roi (Wojciech Sajkowski). Trois personnages illustrent cette Pologne d'avant et d'après les partages : Franciszka Urszula Radziwiłł (1705-1753) est la première auteure de Pologne ; ses œuvres poétiques et théâtrales traduisent les souffrances nées du conflit entre le cœur et la raison ; le chemin de l'honneur est étroit, il faut aimer vertueusement et raisonnablement, maîtriser ses affections ; mais cette voie féminine revendique aussi la liberté pour son sexe (Barbara Judkowiak). Ksavery Działyński (1756-1819) est l'exemple de l'aristocrate pragmatique, député aux Diètes de 1782 et de 1788-92, un des rédacteurs de la constitution de 1791, membre de comités au temps du soulèvement de Kościuszko, sénateur du Grand Duché de Varsovie ; dans ses domaines près de Poznań en Pologne prussienne, dont il améliora la gestion, il se préoccupa de l'affranchissement des paysans (Maciej Serwański). Quant à l'abbé Claude-Antoine Pochard (1766-1833), Franc-Comtois de Salins, prêtre émigré, il passa toute sa vie au service de l'éducation des cinq enfants Skórzewski, toujours tenté de retrouver la France, mais retenu par une famille qui l'avait adopté (Jérémie Fischer).

Jean-Paul Schneider † extrait le portrait de l'aristocrate des *Mémoires d'un homme de qualité* de l'abbé Prévost : d'un côté le sang, les alliances proportionnées, le duel, la lettre de recommandation, le costume, l'allure, l'apparence, la noble figure, l'honneur, et aussi, de plus en plus nécessaire, l'éducation et le savoir, de l'autre la distance entre l'idéal et la réalité, le plaisir, le libertinage, la bagatelle, le sacrifice des valeurs fondatrices illustré par Des Grieux. Éric Hasler montre comment le rituel hivernal viennois du carrousel des courses de traîneaux est une façon pour les grandes maisons aristocratiques, les Liechtenstein ou les Starhemberg, de construire leur identité en face de l'autorité monarchique, en exhibant leurs liens avec la famille impériale, les grands de la cour, le gratin aristocratique des familles apostoliques et rodolphines.

Claude MICHAUD

Rodolphe BAUDIN, *Nikolai Karamzine à Strasbourg. Un écrivain-voyageur russe dans l'Alsace révolutionnaire (1789)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, 321 p., nombr. ill.

L'ouvrage présenté est consacré à l'un des textes bien connus et largement étudiés du sentimentalisme russe – « Lettres d'un voyageur russe » (1791-1792, I éd.) par Nikolai Mikhailovitch Karamzine, le représentant éminent de la littérature russe de la fin du 18^e – début du 19^e siècle, journaliste, historien et penseur de grande influence sur la culture russe de son temps et des époques suivantes. Rodolphe Baudin trouve néanmoins une approche originale envers la première grande œuvre du fameux écrivain qui rend son étude également attirante non seulement pour les russisants, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la France et de la Russie, aux transferts culturels et à l'histoire des idées.

Le lecteur français qui n'est pas très familier avec la culture russe des Lumières trouvera dans ce livre deux chapitres introductifs très informatifs qui portent sur la personnalité et l'œuvre entière de l'écrivain russe, sur l'histoire et le genre du texte examiné, ainsi que sur la ville de Strasbourg comme arrière-plan des événements. Les *Lettres d'un voyageur russe* sont conçues comme un récit de voyage, un genre nouveau pour la littérature russe de l'époque, sur la base des impressions d'un voyage réel de l'auteur en Europe (Allemagne, Suisse, France, Angleterre) en 1789 et 1790. Néanmoins, le texte est totalement fictionnel, rédigé après le retour de l'écrivain en Russie. Sa complexité exige la combinaison des différentes approches d'analyse, très bien démontrées par R. Baudin.

Au cœur de la recherche se trouve un épisode assez court des *Lettres...* : la visite du jeune Karamzine à Strasbourg. Son rôle dans le texte est analysé dans différents chapitres du point de vue de l'histoire de l'Alsace et de sa culture spécifique, basée sur le statut singulier de la ville comme centre de commerce et centre multiculturel. L'Université de Strasbourg est considérée comme l'institution principale, qui attirait à l'époque étudiants et intellectuels de toute l'Europe, mais également des Russes de toutes les couches de la société. La ville de Strasbourg figure dans les *Lettres* avec son atmosphère intellectuelle intense dans laquelle naquirent les nouvelles tendances de la vie européenne (par exemple, le *Sturm und Drang*), elle est lieu d'échange des idées, les premiers troubles de la Révolution Française sont la raison, d'après Baudin, qui suscite la curiosité du voyageur russe et retentit profondément dans sa pensée. Les chapitres suivants sont consacrés à la poétique du texte et à la place de l'épisode strasbourgeois dans le récit des *Lettres* et son rôle pour l'image de la France révolutionnaire, créée par Karamzine.

Les deux parties finales de l'étude portent sur l'image de Strasbourg, construite dans la culture russe du 18^e siècle à travers les mémoires, les lettres et autres ego-documents des russes, de passage ou y ayant vécu durant une certaine période de leur vie, lors de voyages éducatifs, etc., et dans les *Lettres d'un voyageur russe* en particulier. Très intéressante est l'idée, exprimée par Baudin, de l'existence d'un « texte strasbourgeois » dans la culture russe du 18^e siècle. La conclusion de cette étude originale tâche de mettre en lumière l'influence de l'épisode strasbourgeois dans les idées politiques et sociales du grand écrivain et penseur russe pendant toute sa vie.

Anguéline VATCHEVA

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *La France des Lumières 1715-1789*, collection Histoire de France, dirigée par Joël Cornette, Paris, Belin, 2011, 840 p.

Ce nouveau volume de la très belle collection dirigée par Joël Cornette est fidèle à l'esprit général des synthèses déjà parues, en offrant, sur la trame chronologique de l'histoire de la France des Lumières, une analyse des grands moments d'innovations et des thèmes majeurs de ce siècle en ébullition. En multipliant les approches pour recréer l'histoire vivante des idées et des hommes qui l'ont incarné, il restitue l'extraordinaire effervescence de la période qui va de la mort de Louis XIV à la convocation des États généraux. Le récit allie un style agréable à la rigueur de la démonstration pour rendre compte de manière critique du profond renouvellement historiographique des dernières décennies, tant en histoire intellectuelle qu'en histoire administrative et religieuse. Ce faisant, l'historien se

garde d'orienter l'analyse des phénomènes dans une perspective téléologique, qui serait celle des *Origines* culturelles ou politiques de la révolution, même si les débats et les combats qu'ils engendrent sont un redoutable défi pour le pouvoir monarchique.

De la période de transition décisive et particulièrement inventive en matière de gouvernement et d'administration que fut la Régence aux années Fleury et aux années Turgot qui voient s'affirmer le règne de l'opinion publique, les chapitres abordent les challenges lancés à la monarchie pour expérimenter les réformes qui s'imposent quand l'économie politique devient la science à la mode, inspirant experts, théoriciens et administrateurs. La description du monde paysan avec ses pôles d'attraction urbaine, la mosaïque des pays et des situations locales dans le royaume aux 28 millions d'habitants, permet de comprendre les lignes de force et les tensions qui travaillent la France des Lumières. La place qu'ils méritent est donnée aux débats qui mettent en question la société, son organisation et ses valeurs et témoignent depuis le milieu du siècle d'une volonté de régénérer la nation. L'histoire est ici pleinement incarnée par les acteurs qui la vivent : la richesse de la figure de l'administrateur ne le cède en rien à celle du technicien et des gens du roi. On suit à l'échelle du royaume la politique de modernisation d'un Bertin, contrôleur général des Finances de 1759 à 1763, dans la carrière type d'un grand commis de l'appareil d'État. Sur le théâtre mondain le comte de Caylus, dont le *Recueil d'Antiquités* fait autorité en archéologie, est l'archétype de l'amateur et collectionneur avisé. D'autres figures incarnent les circulations atlantiques des Lumières européennes, ces « passeurs de rives » que sont Paine et Benjamin Franklin. L'exploration des sociabilités des Lumières, phénomène majeur dont l'A. est un des meilleurs spécialistes, révèle la complexité des pratiques et des relations sociales. La richesse et la profusion des formes associatives montrent toute la créativité d'une époque dans un espace public en voie d'autonomie qui bouscule les frontières du secret du roi. Les enjeux des entreprises encyclopédiques et la fabrique de l'opinion font dialoguer la tradition historiographique française, l'histoire des pratiques culturelles et l'histoire des idées, pour montrer l'importance des phénomènes de circulation et de mobilité des hommes et des idées, en variant les points de vue pour comprendre les négociations et les trajectoires. Une place de choix est réservée à l'histoire culturelle à travers la constitution d'un « espace public de l'art » qui permet de suivre l'évolution de l'image royale. L'iconographie est superbe et remarquablement mise en valeur par les commentaires de l'A., ainsi de *L'Enseigne de Gersaint* qui introduit le récit sur l'image des valeurs civilisatrices du siècle. Les atouts et les faiblesses du royaume s'éclairent par tout un jeu de cartes, de textes, de figures, d'écrits satiriques et d'allégories, pour comprendre la complexité des enjeux des conflits emblématiques de la France des Lumières. Ils permettent de mesurer l'immense défi qui s'ouvre avec la fin du Grand Siècle pour le gouvernement monarchique alors que commence avec le conflit janséniste « le siècle de la bulle *Unigenitus* », et contribuent à une savante mise au point sur l'hypothèque de l'État de finance d'un roi de guerre et les limites de la monarchie administrative.

Atelier de l'historien met l'accent sur les sources nouvelles que constituent la littérature de témoignage et les « Journaux d'événements », et les apports décisifs en historiographie des travaux sur la fabrique de l'opinion et la réception des thèses d'Habermas sur l'espace public. Les débats sur l'économie sont revisités à la lumière des thèses des économistes sur le rôle du commerce dans la croissance française au 18^e siècle. Parmi les chantiers novateurs en histoire sociale, l'A présente celui des ego-documents sur lequel il est lui-même engagé avec l'édition en cours du *Journal* d'un diplomate qui apporte un éclairage inédit sur les ressorts du théâtre mondain dans l'éventail des sociabilités du Paris des Lumières. De précieux index, une bibliographie très à jour classée par chapitre et des tables de références précises complètent ce volume enrichi de très nombreux textes, classiques ou moins connus. Agréable à lire, ce livre riche et dense intègre les derniers acquis de la recherche et intéressera par l'ampleur des thèmes abordés tant les enseignants et les chercheurs que tous les amateurs d'histoire.

Raymonde MONNIER

Jean BÉRENGER, *La Hongrie des Habsbourg*, t. I de 1526 à 1790, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 402 p., coll. « Histoire ».

Une bonne moitié de l'ouvrage est consacrée au 18^e siècle, de la paix de Karlovitz (1699) à la mort de Joseph II (1790). Après la guerre de reconquête contre les Turcs, le gouvernement de Vienne s'appliqua à reconstruire le royaume. L'échec de la guerre d'Indépendance de François II Rákóczi (1703-1711) laissa face à face le roi Charles III (VI comme empereur) et une noblesse hongroise qui, tout en ayant accepté le compromis de Szatmár, entendait conserver ses privilèges, dont l'immunité fiscale, et préserver les libertés du royaume défendues par la Diète et les assemblées des comitats. De 1712 à 1728, les Diètes furent convoquées; le gouvernement central (Conseil de lieutenance) fut installé à Poszony (Presbourg), les lois de 1723 et 1728 réorganisèrent la justice, la Pragmatique Sanction fut acceptée, qui assurait la succession à la descendance féminine de Charles III. La reconquête catholique continua à marquer des points, en dépit des garanties antérieures; la *Carolina resolutio* de 1731, complétée en 1734, fut très défavorable aux protestants. On sait combien fut dramatique l'avènement de Marie-Thérèse et le rôle que joua la noblesse hongroise qui, si elle contribua au sauvetage de la monarchie, ne lâcha rien de ses privilèges et refusa les réformes fiscales et la transformation de l'*insurrection* en armée permanente. Parallèlement, la reconstruction économique du pays dans le cadre du mercantilisme d'État accentuait la vocation agricole du royaume, pourvoyeur de blé, de vin, de bétail pour le reste de la Monarchie. Le Banat de Temesvár fut repeuplé et colonisé, les nouveaux confins militaires organisés par Eugène de Savoie. Les Lumières précédèrent le règne personnel de Joseph II : la réforme de la censure, enlevée aux jésuites, la patente urbariale de 1767, première intervention d'un souverain dans les rapports entre paysans et seigneurs, la *Ratio Educationis* de 1777, l'œuvre éducative des piaristes précédèrent les mesures plus radicales, et parfois maladroites, de Joseph. La patente de tolérance de 1781, étendue aux juifs en 1782, demeure emblématique de cette *Aufklärung* catholique autrichienne. Mais la centralisation administrative par des districts regroupant les comitats, l'imposition de l'allemand comme langue administrative, la volonté d'imposer le recensement, prélude à la fiscalisation et à la conscription amenèrent la noblesse hongroise à la révolte contre un souverain non couronné. L'abolition du servage personnel ne réussit pas à rallier durablement la paysannerie choquée par les mesures ecclésiastiques du roi. Il appartient à Léopold II durant son court règne de retrouver la voie du compromis qui avait si bien réussi à sa mère Marie-Thérèse. Du moins la tolérance et la suppression du servage étaient-ils des acquis préservés.

Claude MICHAUD

Contrôler les finances sous l'Ancien Régime. Regards d'aujourd'hui sur les Chambres des comptes,

Colloque des 28, 29 et 30 novembre 2007 sous la direction de Dominique LE PAGE, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2011, 660 p.

Les Chambres des comptes de l'Ancien Régime sont des institutions mal connues, en dépit des volumineuses archives et sources qu'elles ont laissées. Elles avaient pour fonction le contrôle des comptables (officiers, receveurs, trésoriers des États et des villes...), la conservation et la surveillance du domaine royal, l'enregistrement des édits fiscaux. En 1789, hormis la chambre parisienne dont le ressort s'étendait sur 17 généralités, il existait 5 Chambres des comptes provinciales (Dijon, Grenoble, Nantes, Bar-le-Duc, Nancy) et 3 Cours des comptes, aides et finances (Aix-en-Provence, Montpellier et Rouen). Certaines, comme celle de Dole, furent supprimées en 1771. La moitié des très riches communications concerne le 18^e siècle. Un des thèmes récurrents est les conflits de juridiction entre les Chambres des comptes et des organismes concurrents comme les Parlements, les États provinciaux, les Bureaux de finances, les intendants. En Dauphiné, la Chambre de Grenoble défendit sa compétence pour la gestion de la régale temporelle contre les juges royaux, battit le fer contre l'intendant de La Porte. En Languedoc, la Cour ne put jamais

obtenir le contrôle de la bourse des États, ce qui ne l'empêcha pas de faire cause commune avec l'assemblée provinciale lors des crises des vingtièmes (1750, 1759) ; mais en 1787, c'est au côté du Parlement qu'elle se rangea, épousant la cause de la Nation. En Bourgogne, la Chambre perdit en 1758 au profit du bureau de finances le recrutement de l'élu du roi à la Chambre des élus, administration permanente des États entre les sessions. En Provence, le conflit éclata avec le parlement d'Aix à propos de l'enregistrement des édits fiscaux. À Pau, le Parlement devint aussi Chambre des comptes en 1691, avec un ressort 12 fois supérieur à celui du Parlement ; le choc fut rude en 1779 lorsqu'on le réduisit à celui du Parlement (Navarre, Béarn, Sioule). En Bretagne, la Chambre de Nantes fut en difficulté avec les États, avec la municipalité nantaise ; elle se survécut de façon fantomatique jusqu'en 1791. Un second centre d'intérêt du colloque fut le personnel de ces organismes, présidents, conseillers, correcteurs, auditeurs. À Montpellier, à Nevers, à Nantes, on mesure le poids de l'hérédité liée à la vénalité des offices, on suit la genèse de dynasties comme les Bocaud ou les Bon à Montpellier, les de La Tullaye à Nantes dont trois membres tinrent au 18^e siècle la charge de procureur du roi, on relève l'ouverture à des *homines novi*. Le devenir de ces officiers après 1789 est esquissé dans le cas de Nantes : majoritairement refus et résistance à la Révolution, silence et repli, quelques cas d'auditeurs qui accompagnent le changement et font carrière à partir du Directoire. Au total, un éclairage suggestif qui remplace ces organismes dans le champ institutionnel et social de l'Ancien Régime.

Claude MICHAUD

LUC DAIREAUX, « *Le feu de la rébellion* » ? *Les imprimés de l'affaire de Bretagne (1764-1769)*, Préface de Gauthier AUBERT, Paris, Honoré Champion, 2011, coll. « Les dix-huitièmes siècles » 158, 783 p.

Comme l'A. écrit en préambule, « les péripéties politiques des années 1760 et 1770, d'une rare complexité, sont très vite devenues illisibles ». Débat fiscal régional à l'origine, l'affaire de Bretagne fut la source de mouvements nationaux où l'on trouve déjà des idées que la Révolution remettra en scène et un héros, une victime, qui symbolisera la lutte – très équivoque d'ailleurs – de l'individu contre le pouvoir d'État. La Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne, emprisonné puis réhabilité, fut l'emblème de ces derniers lustres du règne de Louis XV. Comme pour d'autres querelles du siècle – la bulle *Unigenitus*, par exemple –, elle suscita une avalanche de textes officiels, de mémoires judiciaires, sources de brochures, de pamphlets et de placards divers qui firent gémir les presses de Bretagne et d'ailleurs. L'A. a tenté de mettre un peu d'ordre dans cette marée imprimée (près de deux cents titres) et, pour l'essentiel, enfouie dans les coins les plus obscurs des bibliothèques et des archives. Il en a exclu les journaux, sauf pour une annexe relevant les échos de l'affaire de Bretagne dans la *Gazette de Leyde* (1765-1767) d'Etienne Luzac, une feuille clairement en faveur de la coalition parlementaire. Mais tels des « occasionnels » réagissant à l'actualité immédiate, la plupart de ces petits écrits n'ont pas d'autre fonction que de créer ce brouhaha si utile à une cause répétée, pour ou contre, à satiété. L'A. classe les imprimés par tranches chronologiques annuelles de 1764 à 1768. Chaque notice décrit la publication selon les normes les plus classiques, signale le maximum d'exemplaires, en rapporte le contenu, souvent par extraits, et, dans des « remarques », tente d'éclaircir les maquis très inextricable des fausses adresses, des éditions contrefaites et autres singularités qui passionneront les amateurs de subtilités bibliologiques. La production dépasse largement la librairie bretonne ; Paris s'y commet comme toujours quand il y a de l'argent à gagner. L'affaire de Bretagne, après l'attentat de Damiens, fut une aubaine pour le monde du livre. Un bon index répertorie les divers auteurs, connus ou supposés, de cette production, où la brochure suggère une autre brochure qui la conteste et ainsi presque à l'infini. On ressasse beaucoup. Les arguments juridiques les plus ambigus se mettent au service des causes les plus respectables comme à celui des privilèges à maintenir. L'antijésuitisme y

est toujours présent malgré l'arrêt de suppression d'août 1762. C'est le pouvoir politique central qui devient la cible. Il réagit avec fermeté. Une annexe montre que le colportage fut un instrument important de leur diffusion. Les écrits concernant La Chalotais dominent cette tempête politique : il avait déjà obtenu une gloire nationale avec ses *Comptes rendus des constitutions des jésuites* (1762), escarmouche préliminaire à l'affaire de Bretagne. Les techniques de propagande des Parlements peuvent être observées dans la diffusion des textes qui leur sont favorables. P. G. Simon, « imprimeur du Parlement » à Paris publie les requêtes de La Chalotais et des autres accusés (n° 113), puis, rédigé par Le Paige, l'*Exposé justificatif* le concernant lui et son fils (n° 114) ; le comte de Saint-Florentin, ministre de la Maison du Roi, très tenté de le faire, ne peut l'interdire et l'exposé est distribué gratuitement par le gendre de La Chalotais et reproduit presque intégralement par la *Gazette de Leyde*. Mais la plupart des documents susceptibles d'être interdits sont publiés sans adresse et diffusés sans doute par colportage et par distribution de la main à la main. En 1768 encore, les deux *Lettres d'un gentilhomme breton* (n° 144-145) reviennent sur l'antienne annexe, le complot jésuite toujours actif. Si l'A. a travaillé sur les exemplaires conservés à Rennes, les localisations nombreuses qu'il fournit montrent que l'affaire de Bretagne, répétition générale de la première révolution, fut aussi une excellente affaire de librairie.

François MOUREAU

Marion F. GODFROY, *Kourou, 1763. Le dernier rêve de l'Amérique française*, préface d'André ZYSBERG et postface de Patrice HIGONNET, Paris, Vendémiaire Éditions, 2011, 288 p.

Cet ouvrage remet en lumière un des épisodes majeurs de « l'aventure » coloniale française au 18^e siècle et de son tragique échec. La défaite française dans la Guerre de Sept ans a été avant tout une défaite coloniale : la Nouvelle France, cet immense Canada français allant de l'embouchure du Saint-Laurent aux Grands lacs, passa sous souveraineté britannique ; la Louisiane, certes à peine colonisée, qui allait du delta du Mississippi aux Grands lacs, passa aux mains (à vrai dire bien impuissantes à cette date) de l'Espagne. C'était l'ensemble du domaine colonial continental d'Amérique du nord qui sombrait, alors qu'aux mêmes moments, « l'empire des Indes » rêvé par Duplex disparaissait lui aussi. Seules restaient françaises les « îles à sucre », aux Antilles et dans l'océan Indien : sources des prodigieux profits des plantations sucrières, elles allaient fournir à la France d'immenses ressources commerciales, mais également une activité maritime fortement accrue par la traite négrière qui a joué quasi à égalité avec la traite anglaise dans les années 1780. Mais, et c'est le centre de l'ouvrage de Marion Godfroy, la perte des colonies continentales paraissait être une « catastrophe nationale » et un affront face à une Angleterre toute puissante. Face à ce défi, Choiseul, qui avait pourtant pressenti combien ces immenses terres d'Amérique du nord ne supporterait plus très longtemps le joug colonial, imagina et mit en œuvre un vaste projet de colonisation de la Guyane ; la « France équinoxiale » devait remplacer la Nouvelle France, en démultipliant le potentiel des richesses des îles, dont elle devait être un vaste prolongement continental. Le projet conçu par Choiseul avait été minutieusement préparé par de nombreuses enquêtes de savants, d'agronomes, de botanistes, de voyageurs, de négociants et de colons, supposés connaisseurs des réalités de l'Amérique équatoriale. Marion Godfroy, dont cet ouvrage a été la thèse de doctorat, reconstitue la trame de cette vaste entreprise de colonisation avant tout « blanche » de la Guyane : la campagne de propagande à travers le royaume mais également les pays allemands pour convaincre des milliers de paysans de quitter leurs terres souvent ingrates pour se faire « pionniers » en Guyane, où la fortune les attendait ; puis la traversée, aux conditions de transport à peine meilleures que celles faites aux esclaves, au débarquement mal préparé à Cayenne où rien n'est prévu pour accueillir cette population transplantée sous un climat dévastateur pour des organismes européens ; enfin, l'étude se porte sur le désastre médical, sanitaire et humain qui s'est abattu sur ces quelques 6 à 7 mille hommes, femmes et enfants : les fièvres, la faim, l'humidité, l'absence d'habitat décent, tout a concouru à l'héca-

tombe humaine. L'échec tragique de cette expédition de Kourou marqua la fin définitive des ambitions françaises sur le continent américain : l'empire colonial français, jusqu'en 1830, resta insulaire, Cayenne même fonctionnait comme une « île », toute tournée vers l'océan et tous les projets d'aménagements agricoles de la Terre ferme (notamment ceux de Samuel Guisan dans les années 1780 ou de Victor Hugues après la Révolution) restèrent au stade expérimental. Un point novateur du projet de Choiseul mérite d'être souligné, même s'il n'eut pas de réalité sur le terrain : pour Choiseul et Turgot avec qui il travailla étroitement à ce projet colonial, alors que le débat faisait rage autour de la traite négrière et de l'esclavage, il s'agissait de mettre en valeur la Guyane par le travail de paysans blancs, venus d'Europe et non par celui d'une main-d'œuvre servile déportée d'Afrique. La Guyane sera donc une colonie de peuplement par l'affirmation d'une présence blanche exclusivement, et si possible comptant autant de femmes que d'hommes, la formation de familles étant considérée comme gage de stabilisation du peuplement. C'était déjà la politique suivie en Nouvelle France depuis Louis XIV, et en Louisiane depuis la Régence, avec le succès que l'on connaît... La « colonisation libre » (c'est-à-dire sans esclaves et en associant les Indiens) de la Guyane se voulait une alternative à la colonisation purement esclavagiste des îles. La mort rapide de la quasi-totalité des pionniers recrutés et transportés sur cette terre dominée par la forêt dense, les marais et une humidité permanente, eut raison de cette ambition : désormais l'esclavage sera le seul moyen envisagé pour tenter de développer la colonie ; et ceci même si la Guyane est restée par certains égards une terre d'expérimentation de « réformes » du travail servile, telle les habitations de la Fayette (La Caravelle notamment) dirigée par Lescallier, ou, plus tard, la fondation de Mana par la religieuse Anne Marie Javouhey.

Le travail de Marion Godfroy consacre, enfin, les derniers chapitres de son livre aux suites de ce désastre : l'enquête menée par le ministre pour désigner les responsables de cette incurie dont il était en fait le principal auteur. Un cahier d'illustrations en couleur complète ce très riche ouvrage.

Marcel DORIGNY

Harald HEPPNER, Peter URBANITSCH, Renate ZEDINGER (éd.), *Social Change in the Habsburg Monarchy. Les transformations de la société dans la monarchie des Habsbourg : l'époque des Lumières*, Bochum, Verlag Dr. Dieter Winkler, coll. « The Eighteenth Century And The Habsburg Monarchy », International Series, 3, 2011, 301 p.

16 communications avec l'introduction, 13 en anglais, 3 en français, avec des résumés dans l'autre langue. Disons la médiocre qualité des résumés en français tant pour la langue que pour le contenu. La moisson est abondante, renseignant sur de nombreux pays de la monarchie, la Styrie, les Pays-Bas du sud, la Galicie annexée en 1772, la Bucovine en 1774, la Hongrie, la Bohême, Trieste. Les contributions d'histoire économique retiendront par leur richesse d'information, sur le commerce des Grecs à Vienne, Pest, Miskolc, Braşov, Sibiu, sur le rôle de Vienne et du libraire Trattner pour la publication des livres en grec, sur le dynamisme de Trieste, port franc, où la colonie juive (Hirschel, Morpurgo) est prospère au sein d'une bourgeoisie commerçante en pleine ascension, sur l'industrialisation de la Bohême (le comte Josef Kinsky), de la région viennoise, de la Styrie, de la Carinthie (la famille Egger), sur le redressement des Pays-Bas après les épreuves de la guerre de succession d'Espagne... Autre thème, la question identitaire dans deux royaumes de la monarchie, avec un article très fouillé sur les réactions à l'introduction de l'allemand comme langue administrative en Hongrie par Joseph II, et un, dans un français difficile, sur la définition de la nation dans une Bohême tiraillée entre un sentiment national tchèque et anti-allemand (sans hostilité néanmoins aux Allemands de Bohême), l'austro-slavisme, une appartenance controversée au Saint Empire... Quelques figures du siècle des Lumières trouvent leur place, le chancelier Kaunitz, le Belge Patrice-François Neny, Bruckenthal, un luthérien gouverneur de Transylvanie, deux convertis, Bartenstein du protestantisme, éducateur du futur Joseph II, et Sonnenfels du judaïsme, des

opposants comme Simon Languier, avocat de l'indépendance belge ou J. N. Windischgraetz, aristocrate philosophe critique de Joseph II, des gens de lettres et professeurs d'université ayant fréquenté le Theresianum, des grammairiens comme Mihály Adámy ou Johann Wenzel Pohl. De nouvelles catégories sociales émergent, bureaucrates, fonctionnaires, industriels, maîtres d'école dont l'assise sociale s'améliore dès que la monarchie définit l'enseignement comme une nécessité. Un dernier article consacré à la musique, à la place qu'elle tient à la cour de Vienne et chez les membres de la famille impériale, exécutants amateurs, montre qu'il est très délicat de vouloir distinguer les *dilettanti* des premiers professionnels salariés. Au total, un ouvrage de belle tenue qui fait honneur à la Société autrichienne d'étude du 18^e siècle.

Claude MICHAUD

Bernard JACQUÉ et Georgette PASTIAUX-THIRIAT (dir.), *Joseph Dufour manufacturier de papier peint*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (collection « Arts et Société »), 2010, 293 p. (nombreuses illustrations en couleurs)

Cet ouvrage regroupe les communications présentées au colloque consacré à Joseph Dufour en mai 2009 à Tramayes (Saône et Loire) à l'initiative du Centre de documentation Joseph Dufour et du Musée du papier peint de Rixheim, en Alsace. Au carrefour de l'histoire des techniques, de l'histoire de l'industrie, de l'histoire de l'art et de l'histoire des représentations, l'ouvrage propose une vision la plus globale possible à la fois de ce que fut Dufour (son milieu familial, ses engagements politiques très marqués sous la Révolution à Lyon, Mâcon et Tramayes...), sa trajectoire de créateur industriel majeur dès le Directoire puis sous l'Empire avec son implantation à Paris au faubourg Saint-Antoine, ce haut lieu des métiers d'arts rayonnant alors sur l'Europe entière, ses choix artistiques et culturels pour produire l'un des papiers peints les plus recherchés des hautes couches de la société nouvelle, à travers toute l'Europe, Angleterre comprise malgré l'antagonisme et la rivalité entre les deux puissances.

Les communications publiées ici mettent en évidence l'importance de la période révolutionnaire dans la trajectoire du futur grand entrepreneur qu'il fut au début du 19^e siècle : les réseaux constitués au fil de son engagement politique en Saône et Loire, des années du régime jacobin jusqu'au Directoire, sont demeurés au cœur de la sociabilité de l'homme d'affaires et du créateur qu'il est devenu. Son installation à Mâcon en 1797 comme entrepreneur, puis à Paris, au prestigieux faubourg, s'inscrivent dans la droite ligne de ses engagements au service du régime des notables issus de la Révolution.

À cette dimension historique centrale pour expliquer la carrière de Dufour, l'ouvrage ajoute deux parties consacrées à l'œuvre artistique et industrielle de Dufour. D'abord une importante série de reproductions des modèles de papiers peints issus de ses ateliers qui permettent de mesurer la splendeur de ces œuvres relevant des arts décoratifs. Surtout, l'inspiration explicitement littéraire des œuvres est ici longuement mise en exergue. Dufour et ses dessinateurs entendaient donner à leur clientèle cultivée de véritables mises en scène très librement adaptées de quelques uns des textes les plus connus de l'époque. On donnera ici trois exemples qui ont donné lieu à des papiers peints d'une extraordinaire richesse documentaire : les *Incas*, à partir du fameux roman de Marmontel, les *Voyages en Grèce*, à partir du récit paru en 1798, calqué sur celui de l'abbé Barthélemy paru dix ans plus tôt, enfin et surtout *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, à partir des célèbres gravures de Schall. L'« exotisme » est ainsi au centre des thèmes utilisés par Dufour, en conformité avec les goûts du public d'alors. La réalisation la plus grandiose en ce domaine fut certainement le panorama consacré aux *Sauvages de la Mer Pacifique*, peint et imprimé en 1804, directement inspiré des récits de voyages du 18^e siècle, nommément désignés : Cook, Bougainville, La Pérouse... Cette invitation au voyage, à la découverte des peuples lointains, montre les « bons sauvages » vivant dans une nature généreuse, se veut à la fois esthétique et pédagogique. Les analyses qui sont données ici des sources de cet exotisme mis au service de l'industrie du papier peint de luxe sont d'une haute érudition et les reproductions photo-

graphiques proposées sont d'une grande qualité, ce qui est rare pour la publication d'actes de colloque. Au total cet ouvrage consacré à un personnage peu connu, du moins en dehors des spécialistes de l'histoire des arts décoratifs, est d'une qualité qu'il faut souligner.

Marcel DORIGNY

Thomas LE ROUX, *Le laboratoire des pollutions industrielles Paris, 1770-1830*, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », Paris, 2011, 560 p.

L'auteur part d'un important dossier, celui des enquêtes de toutes sortes qui aboutissent à l'installation au cœur de la capitale, dès la fin du 18^e siècle, d'un tissu industriel de plus en plus dangereux et en fait surgit les linéaments de ce qui devait devenir notre politique occidentale actuelle vis-à-vis des dangers de la pollution. La période retenue, de Turgot aux débuts de la Monarchie de Juillet, est celle d'un libéralisme rampant, périodiquement mis en cause par des conditions politiques et économiques particulières : crises, dictatures, guerres, peu favorables, *a priori*, à la mise en place d'une telle démarche. Pourtant l'auteur, en suivant pas à pas, au cours de ces six décennies, l'enchaînement des dossiers, met en évidence l'apparition puis l'affirmation progressive d'un certain nombre de paramètres de moins en moins contestés : l'acceptation d'un risque mesuré au profit d'une production rendue plus compétitive par une localisation proche des lieux de pouvoir ou de consommation ainsi que par l'intégration des progrès les plus modernes de la technique. Qu'il s'agisse de la production du cuivre du temps de la Convention, de la mise en place des machines à vapeur à haute pression sous le premier Empire ou, plus tard, des premières usines à gaz, l'insertion de ces activités à risque, à la fois polluantes et dangereuses, trouve sans grande difficulté des emplacements jusqu'au cœur même de la métropole, utilisant les nombreux espaces disponibles, à proximité des cours d'eau ou en disposant des biens nationaux occupés. C'est que les institutions de tutelle dérivées de celles de l'Ancien Régime et, notamment, toutes celles qui se rattachent à la tradition des commissaires du Châtelet, familiers des enquêtes de quartier au travers desquelles s'exprime, traditionnellement, l'opinion des populations urbaines menacées, passent, peu à peu, sous le contrôle d'un lobby de savants patriotes et hommes d'affaires qui se spécialisent, à la demande de l'État, dans l'expertise des risques industriels. Chaptal est le prototype de ces hommes nouveaux qui justifient par leur compétence et leurs investissements cette sorte de fuite en avant au bénéfice du progrès. Une législation nouvelle, peu à peu, se met en place, hiérarchisant les enjeux en fonction des risques encourus. Un Conseil de Salubrité devient le rouage fondamental décisionnel. Une organisation nouvelle de l'espace urbain s'ébauche en fonction des vents dominants, de la proximité des eaux courantes, des situations d'amont ou d'aval, mais, également, de dominantes sociales protégeant déjà des beaux quartiers. Au total un ouvrage complexe, attachant, nouveau par le regard qu'il pose sur les racines de notre monde contemporain.

Jean BOISSIÈRE

Natacha LECLERCQ, *La vie politique polonaise au 18^e siècle. Les journaux de la Diète de convocation de 1764*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque d'Études de l'Europe centrale » 3, 2010, 471 p.

Le 5 octobre 1763, la mort d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, ouvre une crise de succession dans la République. La Diète de convocation chargée de préparer l'élection du successeur se réunit le 7 mai 1764 à Varsovie dans une atmosphère de quasi guerre civile et d'anarchie. Elle tient 37 sessions et se clôt le 23 juin. Les Czartoryski, « la Famille », à laquelle appartient par sa mère le futur roi, Stanislas Poniatowski, a réussi à rallier à sa cause la majorité de l'assemblée ; le clan est surtout soutenu militairement par les 10 000 soldats russes qui campent dans le pays, cernent les villes où se tiennent les diétines qui élisent les députés (l'épisode de Graudentz le 27 mars), investissent la capitale quand ils ne pénètrent pas dans l'enceinte des délibérations. Et pourtant cette Diète où la règle

de la majorité s'applique, car elle s'est confédérée, réussit à enclencher un mouvement, timide, de réformes et à voter des lois. Mais Frédéric II et Catherine II ont fait savoir que la suppression du *liberum veto*, plaie du système politique mais garantie de la faiblesse polonaise vis-à-vis de ses voisins, serait un *casus belli*. L'ouvrage offre une synthèse des institutions de la République polono-lituanienne, roi, sénat, chambre des députés, avant de présenter les journaux de la Diète. Des 14 manuscrits, en langue polonaise mais truffée de mots latins, l'A. en a retenu 5 qu'elle confronte entre eux et à deux autres sources : une version imprimée dès 1764 par l'imprimerie des jésuites et la relation que le chargé d'affaires français Hennin expédia au secrétaire des Affaires étrangères Choiseul-Praslin. Ces textes permettent de caractériser la culture politique des députés et sénateurs, tous nobles et attachés à leurs privilèges et à l'idéologie sarmate, de décrire le cérémonial et de suivre le *modus deliberandi*, d'observer aussi les tensions entre Petite-Pologne, Grande-Pologne et Grand-Duché de Lituanie. De très utiles annexes, dont les listes des sénateurs et députés à la Diète, complètent cette érudite étude.

Claude MICHAUD

Bernhard A. MACEK, *Die Krönung Josephs II. zum Römischen König in Frankfurt am Main. Logistisches Meisterwerk, zeremonielle Glanzleistung und Kulturgüter für die Ewigkeit*, Francfort-sur-le-Main/Berlin/Berne..., Peter Lang, 2010, 174 p., 48 ill. en noir et en couleurs.

Le couronnement du futur Joseph II comme Roi des Romains est surtout connu par le récit qu'en fit, un demi-siècle plus tard dans *Dichtung und Wahrheit*, Goethe qui avait assisté à la cérémonie ; le poète avait dû rafraîchir ses souvenirs à partir de sources écrites qui ne lui avaient pas évité quelques petites inexactitudes. Le présent ouvrage est presque strictement descriptif et relate à partir des sources écrites, muséographiques et iconographiques – les tableaux de Meyten – l'événement dans tous ses détails, depuis le départ de Vienne de l'empereur François et de son fils Joseph le 12 mars 1764 jusqu'au retour dans la capitale le 22 avril. Le roi de Prusse Frédéric II avait donné son accord lors de la conclusion de la guerre de Sept Ans, rien ne s'opposait à l'élection *vivente imperatore*. Dès janvier les préparatifs allèrent bon train ; Francfort allait devoir loger, nourrir, chauffer, sécuriser une réunion considérable de dignitaires, princes, nobles d'Empire, ambassadeurs ; la suite de l'archevêque-électeur de Mayence, second personnage de l'Empire, ne comptait pas moins de 900 personnes ! Le voyage d'aller, par voie terrestre, prit 11 jours jusqu'à Heusenstamm, à petite distance de Francfort où fut attendue l'annonce de l'élection. Celle-ci eut lieu le 27 mars à la cathédrale Saint-Barthélemy par les trois électeurs ecclésiastiques et les six ambassadeurs des électeurs laïcs qui ne s'étaient même pas déplacés. Le 29 mars l'empereur et son fils, avec un cortège de 100 voitures et de 2 000 personnes firent leur entrée dans Francfort. D'Aix-la-Chapelle et surtout de Nuremberg arrivèrent les insignes (*Reichskleinodien*) indispensables pour le sacre et couronnement, couronne impériale, sceptre, pomme, épée, vêtements... Le 3 avril François et Joseph quittèrent leurs appartements pour la cathédrale, François portant la couronne de Rodolphe II et Joseph le chapeau d'archiduc d'Autriche. Joseph fut dépouillé de ses vêtements d'apparat, oint à 5 endroits, *Ungote in regem*, revêtu, coiffé de la couronne du Saint Empire par les trois archevêques ecclésiastiques ; il prononça ses serments en allemand et en latin en posant les doigts sur l'évangélique d'Aix-la-Chapelle, communia sous les deux espèces. La musique de la *Hofkapelle*, avec Gluck, accompagna la messe. S'étant défaits de leurs habits sacerdotaux, les archevêques de Mayence, Trèves et Cologne revinrent en habit de cour faire allégeance au nouveau roi. Joseph créa 84 chevaliers et fut fait chanoine de Sainte-Marie d'Aix. Couronnées en tête, les souverains gagnèrent le *Römer* pour le festin officiel où ils furent servis dans une vaisselle de vermeil par 44 comtes d'Empire de Souabe, Vetteravie, Franconie et Westphalie. Les sièges des électeurs laïcs étaient vides, tout comme la table des princes d'Empire. Au dehors, la

fête populaire n'allait pas sans tumulte. Le soir fut donné *l'Orphée et Eurydice* de Gluck. Les jours suivants, on conféra 5 titres de prince, 18 de conseiller secret, 2 de conseiller secret titulaire, 46 de chambellan ; il y eut aussi des promotions militaires. Le 10 avril, les souverains et leur suite quittèrent Francfort pour Donauwörth où ils s'embarquèrent sur le Danube. À Melk, Marie-Thérèse vint à la rencontre de son époux et de son fils. Joseph s'était plié, de mauvaise grâce dit Goethe, à un cérémonial antique réglé avec une précision extrême depuis la Bulle d'Or de 1356, chaque électeur ou son représentant ayant un rôle précis à tenir comme grand officier de la cour impériale. Un an plus tard, la mort de François 1^{er} fit sans autre formalité du Roi des Romains l'Empereur Joseph II qui, souverain éclairé, simplifia l'étiquette et le protocole de cour.

Claude MICHAUD

Gilles MONTÈGRE, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe 1769-1791*, Rome, École française de Rome, 2011, « Collection de l'École française de Rome » 435, XII-626 p., 12 fig. et 45 pl.

Le plus souvent les études sur les Français à Rome s'intéressent à une catégorie en particulier : voyageurs, artistes, etc. L'A. a pris le parti d'étudier la diversité de ces séjours, brefs ou définitifs, en considérant notamment les membres des congrégations religieuses, voire les libraires et les banquiers installés dans la Ville éternelle. D'ailleurs, celle-ci, comme le remarque encore l'A., a pâti dans la recherche de la réputation d'être devenue une ville endormie, anesthésiée par l'Église et qui n'était plus de ces capitales où les Lumières attiraient les papillons à la mode. De fait, si Rome n'était plus dans Rome, il fallait revisiter sur nouvelles sources et d'autres à réinterpréter une ville qui n'avait pas échappé à l'air du temps. L'A. s'y emploie dans l'analyse d'un ensemble savant et complet des diverses populations venues d'outremonts. Il revient certes sur les voyageurs qui, nourris de l'Antiquité dès le collège, pratiquent une autopsie vérificatrice, tout en vivant généralement en communautés nationales, sans grand rapport avec la réalité romaine contemporaine qui les intéresse médiocrement. Pour cela, ils ont Venise et Naples. C'est un peu le cas aussi des jeunes artistes de l'Académie de France, dont l'administration limite très étroitement le contact avec les amateurs romains. Mais les résidents français fixés à Rome s'emploient à associer les voyageurs à leur nostalgie. On les reçoit et on les introduit dans la société romaine francophone et francophile, dans les salons et les académies. La connaissance de la langue italienne permet seule d'aller plus loin. En cette seconde moitié du 18^e siècle, l'Europe française est une idée flatteuse, mais peu réaliste. La date liminaire de 1769 choisie par l'A. correspond à la nomination du cardinal de Bernis comme ambassadeur auprès du Saint-Siège et au début d'une nouvelle ère dont le diplomate-poète fut l'initiateur. Outre ses activités officielles dans une période où l'interdiction de la Compagnie de Jésus agitait l'Église, il sut organiser une véritable cour pendant les décennies de son séjour à Rome, où il mourut en exil en 1794 après sa révocation en 1791 comme ambassadeur du roi. L'influence culturelle de la France et, partiellement, des Lumières, se fait sentir par la librairie française installée à Rome, dans certains couvents où se retrouvent des hommes de science venus d'outremonts, par une loge maçonnique – la Réunion des Amis sincères – et par tous les savants antiquaires qui vont aux sources du renouveau classique. C'est une Rome universelle, et pas seulement la cité pontificale, que viennent chercher les Français. Ce livre savant et bien illustré, offrant cartes et tableaux nécessaires, se lit avec agrément, ce qui mérite d'être noté.

François MOUREAU

Stéphane PANNEKOUCKE, *Des princes en Bourgogne. Les Condé gouverneurs au 18^e siècle*, CTHS Histoire, 2010, 344 p.

Les Condé, troisième famille en dignité du royaume, s'attachent à leur charge de gouverneur de la Bourgogne et des pays qui y sont annexés, Bresse, Bugey, Pays de Gex,

comme à une sorte de bien de famille. Au 18^e siècle, Louis-Henri de Bourbon en est un véritable vice-roi pendant trente ans (1710-1740). Si Louis-Joseph, son fils, ne lui succède qu'après l'intermède, du temps de sa minorité, du duc de Saint-Aignan, il n'en continue pas moins l'œuvre paternelle pendant plus de trente ans, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime (1754-1789). On pourrait croire que le gouvernement de Bourgogne, c'est d'abord, pour les Condé, une belle source de revenus : quelque 110 000 livres en moyenne sans compter gratifications et casuels. Mais tout cela ne représente qu'une faible part de leurs ressources. Bien plus important, pour eux, est l'exercice du pouvoir que leur confère leur qualité de prince de sang et leur titre. C'est, véritablement, le roi présent dans la province sauf à dire que cette autorité s'exerce, ordinairement en l'absence, imposée par le roi, du titulaire. C'est donc par le truchement de leurs hommes de confiance, à Paris, le secrétaire des commandements, à Dijon, l'intendant des princes, que ces grands seigneurs y parviennent ainsi que par le contrôle rigoureux de l'accession aux diverses charges et fonctions dépendant de leur autorité. Bien que dépossédés également de tout commandement sur la force armée ils n'en gardent pas moins de réels moyens d'intervention par le prestige qui est le leur ainsi que par les responsabilités qu'ils exercent à titre personnel dans la hiérarchie militaire. Leur relation avec les intendants est, de la même manière, loin d'être génératrice des tensions qu'on a trop souvent voulu y voir. Bref l'étude de S. P. nous éclaire avec beaucoup de finesse sur la répartition des pouvoirs et leur fonctionnement au sein d'une des grandes provinces d'États au dernier siècle de l'Ancien Régime en mettant magnifiquement en évidence à la fois la complexité et la fragilité de cet équilibre. Le grand intérêt de cet ouvrage, fruit d'une recherche universitaire exemplaire, tient également au fait qu'il nous ouvre toutes grandes les archives de Chantilly dont la richesse, une fois de plus, apparaît éclatante.

Jean BOISSIÈRE

Paroles de négociateurs. L'entretien dans la pratique diplomatique de la fin du Moyen Âge à la fin du 19^e siècle, études réunies par Stefano ANDRETTA, Stéphane PÉQUIGNOT, Marie-Karine SCHAUB, Jean-Claude WAQUET et Christian WINDLER, Rome, École française de Rome, collection de l'École française de Rome-433, 2010, 448 p.

C'est une gageure que de restituer l'entretien diplomatique dans la force illocutoire des mots, alors qu'il n'est connu que par des relations écrites, même si celles-ci font la part belle aux citations et au style direct. L'entretien se tient entre deux pôles : son objet est souvent conflictuel et compétitif, mais sa forme respecte une culture de la négociation propre à l'Ancien Régime, elle s'inscrit dans une dynamique de la communication fondée sur la recherche d'un terrain partagé ; il faut maintenir un code commun, éviter le conflit ouvert, respecter le rituel et les valeurs de référence. Quatre articles concernent le 18^e siècle. Albane Pialoux analyse l'entretien du 25 novembre 1725 entre le pape Benoît XIII et le cardinal de Polignac, chargé d'affaires de la France, à propos de l'accommodement du cardinal de Noailles, archevêque de Paris ; il fallait à tout prix éviter un accord direct entre le pape et le prélat par-dessus l'autorité royale. Les deux versions envoyées par Polignac, celle très sèche pour le Conseil, celle beaucoup plus théâtrale, avec les paroles mêmes du pape, au secrétaire d'État des Affaires étrangères, permettent de mesurer la stratégie mise en œuvre. Eva Kathrin Dade mesure la fonction d'intermédiaire de Madame de Pompadour lors de ses entretiens, privés ou semi-publics, avec les ambassadeurs ; son rôle est avéré lors du renversement des alliances par ses rencontres avec les ambassadeurs de l'impératrice Marie-Thérèse, Kaunitz et Starhemberg. Philipp Rößler suit les entretiens entre les représentants de la Compagnie royale d'Afrique, créée en 1741, qui survécut à la Révolution sous l'appellation d'Agence d'Afrique et les bays de Constantine et de Tunis pour la fourniture de blé à deux moments de crise, en 1771 et en 1795-1796. Enfin Marc Bélissa montre comment cette culture diplomatique d'Ancien Régime n'est plus une communication partagée entre les diplomates du Directoire et ceux des monarchies ennemies ; il n'y a plus de langage commun, plus de bases juridiques ou même

cérémonielles. L'exemple démonstratif est l'entretien d'octobre 1796 entre Delacroix et l'envoyé anglais Malmesbury, dont on a deux relations, celle du *Moniteur*, journal « officiel » du Directoire et celle de la *Quotidienne*, publication crypto-royaliste.

Claude MICHAUD

Marchamont NEEDHAM, *De la souveraineté du peuple et de l'excellence d'un peuple libre*.

Traduit de l'anglais et enrichi de notes par Théophile Mandar, édition présentée et annotée par Raymonde MONNIER, Paris, Éditions du CTHS, Collection de documents inédits sur l'histoire de France, vol. 53, 2010, 238 p.

Raymonde Monnier donne à lire, par cet ouvrage, un des textes de référence des idées politiques des républicains anglais qui ont incontestablement influencé les démocrates français aux débuts de la Révolution de 1789, au moins jusqu'à la guerre franco-anglaise. Rédigé sous Cromwell par Marchamont Needham, un républicain lié à Milton, ce texte avait été traduit en français pour la première fois en 1767, mais n'avait eu que fort peu de diffusion. La Révolution française de 1789 redonna une actualité immédiate aux réflexions théoriques de Needham, ce qui explique qu'un des *Vainqueurs de la Bastille*, Théophile Mandar en ait donné une traduction largement amplifiée par ses propres commentaires. Certes, Mandar n'est pas un des acteurs les plus importants de la Révolution, et encore moins des plus étudiés jusqu'à aujourd'hui, mais il n'en demeure pas moins parfaitement représentatif de ce milieu des intellectuels français acquis dès les années 1780 à l'idée républicaine, ayant une vision internationale et maîtrisant la langue anglaise en tant que traducteur de nombreux récits de voyage, tout comme Nicolas de Bonneville à qui il fut étroitement lié. La traduction de Mandar parut à Paris au début de 1791, à un moment où la Révolution semblait parvenue à un relatif consensus autour d'une constitution monarchiste-constitutionnelle : seul le petit noyau autour de Louise de Kéralio, François Robert et de leur journal *Le Mercure national* osait proposer la république. La crise ouverte par la fuite du roi et la revendication républicaine qui en fut la conséquence immédiate donna un large écho à Needham/Mandar, comme les témoignages extraits de la presse de l'été 1791 réunis par R. Monnier l'attestent. Mandar est alors un actif militant de la cause républicaine, il fréquente le *Cercle Social* et la *Confédération universelle des Amis de la Vérité*, la *Bouche de Fer*, puis le Club des Cordeliers au moment de la fameuse pétition républicaine du 17 juillet, dont il fut l'un des rédacteurs. Toujours lié au Cercle Social, Mandar eut par la suite une trajectoire politique moins en vue, exerçant plusieurs fonctions locales, à Paris et dans le département du Mont Terrible. Sa traduction du texte de Needham a été pour Mandar l'occasion d'y insérer de nombreuses réflexions sur la situation française d'alors, près de 150 ans après la première édition anglaise ; c'est ainsi qu'il a utilisé cette publication pour lancer un vibrant appel à l'Assemblée constituante pour l'engager à l'abolition de l'esclavage : ayant lui-même été précepteur chez un colon à Saint-Domingue, il a su donner à son appel une dimension dramatique que la plupart des auteurs abolitionnistes n'avaient pas su transmettre avec autant de force à leurs lecteurs. À la veille de l'abolition par la Convention, il publiera à nouveau ce fragment sur l'esclavage.

La publication présentée et annotée par Raymonde Monnier est assurément une heureuse initiative qui fera peut-être un peu mieux connaître à la fois le texte original de Needham et son traducteur, le démocrate Théophile Mandar bien injustement oublié par l'historiographie révolutionnaire.

Marcel DORIGNY

Érick NOËL (dir.), *Dictionnaire des gens de couleur dans la France moderne*, Genève, Éditions Droz, 2011, XXI-578 p.

L'histoire de la présence de populations extra européennes en France au 18^e siècle a été explorée ces vingt dernières années, tant du point de vue du statut juridique que du

point de vue des activités de ces « noirs et gens de couleur » : le sol de France interdisant toute forme d'esclavage depuis le 14^e siècle, quelle place pour ces hommes et ces femmes, le plus souvent issus des colonies à esclaves, ou des comptoirs de traite sur les côtes d'Afrique comme Gorée, Saint-Louis ou Ouidah ? Pierre Boule a été le premier à mener une enquête quasi systématique à travers les archives des ports et des départements ou les Archives nationales, à Paris et à Aix en Provence. Érick Noël a, quant à lui, donné les résultats de ses recherches en un ouvrage remarqué il y a quelques années, suivi d'une exposition au Musée du Nouveau Monde de la Rochelle. Le volume publié ici, sous la direction d'Érick Noël, peut donc être considéré comme l'aboutissement de ces recherches systématiques : ce *Dictionnaire* recense nominale 3 087 hommes, femmes et enfants identifiés en tant « que gens de couleur » et ayant vécu plus ou moins longtemps sur le territoire de la France métropolitaine au 18^e siècle, Révolution incluse. Un tel travail ne pouvait être mené que par une équipe : 20 chercheurs ont réunis les résultats de leurs enquêtes respectives pour rédiger les plus de trois mille notices biographiques qui forment ce *Dictionnaire*.

L'*Introduction* (p. IX-XXI), rédigée par le maître d'œuvre, souligne qu'au-delà des rares personnalités noires du siècle qui ont laissé un nom prestigieux (Hannibal, l'arrière grand père de Pouchkine, Saint-George, le brillant écrivain et surtout le compositeur joué à la Cour de Louis XVI avant d'être un ardent révolutionnaire, Thomas Alexandre Dumas, promu général de la République et père du fameux auteur, et, enfin, Guillaume Lethière, peintre et futur directeur de l'Académie de France à Rome...), les « gens de couleur » qui ont vécu en France sont restés anonymes et n'ont exercé que de forts modestes métiers. Or la grande richesse de ce *Dictionnaire* consiste précisément à recenser et à présenter (autant que les sources le permettent) la totalité de ces gens, extrêmement modestes pour le plus grand nombre. Cette somme permet de dresser un « portrait de groupe » d'une population qui fit l'objet de toutes les attentions des autorités, notamment à travers un ensemble de mesures législatives ou réglementaires visant à restreindre, voire interdire, leur entrée en France, à interdire les mariages interraciaux et, finalement, à mettre en place une « police des Noirs mulâtres et autres gens de couleur » en 1777 ; par amalgame, les indiens venus des Indes orientales (les Comptoirs français notamment) et les « sauvages » venus de Nouvelle France, ont été inclus sous cette appellation et par là même soumis à cette police particulière. Ainsi, une sociologie de cette population « non blanche » peut s'esquisser pour qui fera la synthèse des 3 087 notices actuellement publiées. La domesticité, au service des colons de passage ou de grands personnages de la noblesse, reste la principale activité de ces immigrants de couleur, mais une grande diversité d'autres professions apparaît : artisanat, commerces de détail et surtout les métiers militaires, qui furent un puissant instrument d'intégration, voire de promotion sociale, comme l'exemple de Dumas le rappelle.

L'ouvrage est organisé selon un plan géographique, qui permet de situer cette population dans les grandes lignes de sa répartition régionale très inégale, selon le découpage suivant : Paris (qui connaît de loin la plus importante présence des gens de couleur avec 1 515 noms répertoriés), l'Alsace (avec 4 noms), l'Anjou (62 noms), la Bourgogne (6 noms), la Champagne (90 noms), la Flandre (19 noms), Franche Comté (5 noms), l'île de France (130 noms), la Lorraine (13 noms), le Maine (10 noms), le Nivernais (2 noms), la Normandie (1037 noms), l'Orléanais (103 noms), la Picardie (23 noms), le Poitou (24 noms), la Touraine (62 noms). À l'intérieur de chacune de ces régions, les individus recensés sont classés dans l'ordre alphabétique de leurs noms, prénoms ou surnoms, selon ce que les sources permettent de savoir. Pour chaque notice les sources utilisées sont indiquées très clairement.

Deux index terminent le volume : d'une part, celui des noms de gens de couleurs faisant l'objet d'une notice et, d'autre part, celui des maîtres car la plupart de ces « gens de couleur » étaient venus en France à l'initiative d'un maître et sous son autorité durant leur séjour. Un cahier d'illustrations en couleur complète ce très bel instrument de travail, auquel il eut été cependant très utile d'ajouter une cartographie de la « présence noire » sur

le territoire français d'alors qui aurait permis une représentation visuelle de la répartition qui ressort des listes régionales. Mais les utilisateurs de ce *Dictionnaire* pourront à leur guise traduire en cartes et en graphiques les riches données mises à leur disposition ici.

Marcel DORIGNY

Christian PORTOU, *En Sologne sous l'Ancien Régime Vouzon et Lamotte-Beuvron de 1500 à 1790*, Christian Poitou, 2011, 831 p.

La Sologne, et plus particulièrement celle de l'époque moderne, a toujours exercé sur les chercheurs une fascination dont l'aboutissement, de générations en générations, a été la production d'études passionnées. Bernard Édeine, Gérard Bouchard, pour ne citer qu'eux, en ont tracé des évocations exemplaires peut-être un peu trop oubliées, au milieu du siècle dernier. L'œuvre de Christian Poitou ne dépare pas aux côtés de ces brillants anciens. L'importance des dépouillements, œuvre d'une vie, l'intimité personnelle entretenue avec le milieu local, la rigueur d'une écriture qui recherche la précision jusque dans le moindre détail de son propos, font de son ouvrage une somme précieuse. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rassemblé et mis au clair pour nous l'immense science qu'il a, au cours d'une vie d'enseignement et de recherche, progressivement accumulée sur la Sologne et de nous conduire pas à pas, selon un rythme qui pourra, peut-être, paraître parfois un peu lent, sur les chemins et dans les maisons d'une terre qu'il connaît parfaitement. Ce qui ne devait être, au départ, aux dires de l'auteur, qu'une monographie historique sur le village où les hasards d'une installation professionnelle l'avait établi, est devenu, au cours des ans, un ouvrage fort agréable à lire, bien documenté, rempli d'illustrations (même si les tirages n'en sont pas toujours d'excellente qualité) et de références érudites. Mais Vouzon et Lamotte-Beuvron ne sont pas Sennely, le fameux village immobile : mieux situés par rapport aux grands axes de circulation qui, peu à peu, se mettent en place, plus dynamiques avec leurs charretiers et leurs auberges, leurs relations et leur importance réciproque évoluent au cours des siècles pour aboutir, finalement à des destins séparés. S'ils ne sont, non plus, à eux seuls la Sologne, du moins retrouvons-nous, en lisant ces pages, une multitude d'enseignements qui s'y rapportent. On retiendra notamment le tableau, allant de la fin de Moyen Âge à la fin des temps modernes, que donne l'auteur de la répartition de la propriété et de l'exploitation des sols qui conduit une région, au départ relativement prospère, à la misère, suite à la mise en place d'une grande propriété nobiliaire réalisée aux dépens de la paysannerie locale. C'est au château, dorénavant qu'il faut se soumettre. C'est de lui que vont désormais dépendre les bons et les mauvais jours. Au bilan un ouvrage à conseiller et à faire lire.

Jean BOISSIÈRE

Wolfgang SCHMALE éd., *Multiple kulturelle Referenzen in der Habsburgermonarchie des 18. Jahrhunderts. Références culturelles multiples dans la monarchie des Habsbourg au 18^e siècle. Multiple Cultural References in 18th-Century Habsburg Monarchy*, Jahrbuch des Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts 24 (2009), Bochum, Verlag Dr. Dieter Winckler, 2010, 369 p.

Ce volume est dédié au professeur Grete Klingenstein à l'occasion de son jubilé académique et s'ouvre par la présentation de son dernier grand œuvre, la publication de la partie triestine du journal de Karl von Zinzendorf dont elle a rédigé le premier volume d'introduction (338 p.), et participé aux deux volumes de texte (1 010 pages) et à l'index (663 pages) (Böhlau Verlag, 2009). C'est aussi une joie de découvrir dans ce périodique trois articles émanant de l'École doctorale de Paris 1, l'un qui exploite des rapports des interprètes détachés par le gouvernement autrichien auprès des envoyés et ambassadeurs de la Porte dans la capitale pour décrire la genèse d'un espace culturel turco-viennois, le second qui montre les différentes phases de la politique de développement économique et démographique du Banat de Temesvár et les liens commerciaux avec Trieste, le dernier qui évoque le séjour de

Madame Royale à Vienne, entre sa libération par le Directoire et son mariage avec le duc d'Angoulême. On aurait pu penser que la venue de sa mère, Marie-Antoinette, à Versailles, aurait marqué une étape importante des transferts culturels entre France et Autriche ; de fait peu d'intérêt se manifesta pour une connaissance réciproque. Les Français étaient néanmoins bien présents à Vienne, participant au développement de la ville après 1683 ; sur les 27 tapissiers au service de la cour entre 1680 et 1730, 7 ou 8 étaient des Français, dont Jean Trehet et Peter Quantin. Les transferts culturels embrassent le monde entier, les jésuites des provinces d'Autriche et de Bohême séjournent en Chine, la *Wiener Zeitung* et le *Wienerische Diarium* rendent compte avec sympathie de la Révolution américaine, l'église du couvent des Augustins de Vorau en Styrie porte à sa voûte les allégories des quatre continents sur lesquels l'*Ecclesia triumphans* étend sa domination. À Vienne, la loge *Zur wahren Eintracht* entretient des relations avec l'Europe savante, répand les lumières scientifiques, fait connaître les relations de voyage (Pallas en Sibérie). Le savoir médical est pris en charge par un personnel plus professionnalisé qui développe, sous l'égide de l'État, une politique de santé à l'échelle de toute la monarchie et dresse un cordon sanitaire en Transylvanie contre les épidémies venues d'Orient. Sur les marges méridionales, la jeune Serbie se dote d'un théâtre à l'initiative du Serbe hongrois Jachim Vujic, proche du prince Milos Obrenovic, qui a d'abord fait jouer en serbe au théâtre Rondelle de Buda. Cinq articles sortent du cadre thématique : sur les funérailles de Marie-Thérèse en 1780, très descriptif, sur les médecins militaires après la guerre de succession d'Autriche et l'action du *protomedicus* de Marie-Thérèse Van Swieten et du chirurgien de Joseph II Giovanni Alessandro Brambilla, sur le célèbre *Auklärer* Joseph von Sonnenfels, sur l'astronome Leopold Gottlieb Biwald et sa *Physica Generalis* (1767) dont on tira un manuel pour les écoles (1779), enfin sur un ego-document, le journal du paysan Andre Kocher (1751-1829) qui relate la rupture que constitua la suppression par Joseph II en 1781 du couvent capucin de Tamsweg au diocèse de Lavant.

Claude MICHAUD

Irina SMILYANSKAYA, Mikhaïl VELIZHEV, Elena SMILYANSKAYA, *La Russie et la Méditerranée. L'Expédition à l'Archipelague de Catherine la Grande* (Rossia i Sredizemnomorie. Archipelagskaya ekspeditsija Ekateriny Velikoï, E. B. Smilianskaya (dir.), Moscou, Indrik, 2011, 838 p., nomb. ill.

Ce gros ouvrage jette une lumière nouvelle sur la guerre russo-turque de 1768-1774 et sur la politique de la Russie catherinienne, non seulement à l'égard du Sud-Est européen au 18^e siècle, mais aussi à propos de toute la région de la Méditerranée. Les événements militaires sont l'armature de la recherche, qui réunit des approches d'analyse différentes. Les auteurs rendent compte des problèmes traditionnels de l'histoire de cette campagne bien connue, mais aussi des enjeux diplomatiques compliqués sur la scène européenne entière. Le sujet principal n'est pas seulement la politique expansionniste de la Russie dans l'Europe du Sud, le théâtre de la guerre sur terre et les batailles maritimes dont la plus célèbre est celle de Tchesme, mais aussi l'expansion culturelle russe en direction des Grecs et des peuples slaves des Balkans. Les dix chapitres de l'ouvrage portent sur les étapes de la campagne, les relations avec les Grecs et les Italiens, les projets d'insurrections des peuples balkaniques, la fondation et l'histoire de la Principauté d'Archipelague sur une vingtaine des îles proches du littoral turc, sujet mal étudié jusqu'à présent. Les héros principaux de la campagne – le fameux Alexei Orlov et ses frères, les amiraux S. Greig et G. Sviridov – sont au cœur de l'attention des auteurs. Une partie très impressionnante de l'ouvrage est consacrée aux relations avec les États italiens (Toscane, Gênes, Venise, Naples, Sardaigne) et à la vie de la colonie russe en Italie. Les négociations des Russes avec les pays arabes de la Méditerranée pendant la guerre sont aussi un sujet presque inexploré qui occupe une place importante dans l'étude présentée. Dans les deux chapitres finaux sont analysées les œuvres littéraires russes en l'honneur des événements militaires, les formes verbales de la propa-

gande en Russie et la presse européenne concernant cette guerre russo-turque. Quelques annexes importantes concernant les documents, les plans d'action, etc. ont trouvé place aussi. La section finale comprend trois articles additionnels concernant les impressions des pèlerins russes lors de leurs voyages en Méditerranée (13^e-18^e siècle), la mission du baron Tonus en Égypte à la fin du 18^e siècle et la collection de cartes géographiques du théâtre de la guerre d'Ivan Tchernichev (par V. Bulatov). Le volume est richement illustré.

Anguéline VATCHEVA

Étienne TAILLEMITE, *Bougainville*, Paris, Perrin, 2011, 480 p.

Cet ouvrage a été publié à titre posthume, quelques semaines seulement après la disparition de son auteur, Étienne Taillemite, archiviste paléographe de formation devenu grand spécialiste de l'histoire de la marine, auteur de nombreux ouvrages relatifs à ce domaine, notamment portant sur le 18^e siècle [*Bougainville et ses compagnons autour du monde* (1977), *La Fayette* (1989), *Louis XVI le navigateur immobile* (2002), *Dictionnaire des marins français* (2002)...]; outre les ouvrages cités ci-dessus É. Taillemite fut celui qui donna, en 1958, la première édition complète, revue à partir du manuscrit, de la fameuse *Description de la partie française de Saint-Domingue*, par Moreau de Saint-Méry en 3 volumes, réédités en 2004, dont l'édition originale de 1797 avait été tronquée par l'auteur lui-même.

La présente biographie du célèbre navigateur français du 18^e siècle est donc l'œuvre d'un éminent spécialiste. L'auteur nous propose un parcours linéaire allant de la naissance de Bougainville, en 1729 à Paris dans un milieu de bourgeoisie de justice (notaires, huissiers...) des plus classiques, à sa mort sous Napoléon à qui il s'était rallié dès le 18 brumaire, après avoir servi au plus haut niveau Louis XV et Louis XVI et avoir traversé la Révolution sans trop d'embarras malgré son hostilité notoire au nouveau régime. La carrière militaire de Bougainville au Canada, dans la Guerre de Sept ans, l'a introduit auprès de Montcalm, puis de Choiseul dont il fut longtemps le protégé; puis commença sa brillante carrière dans la Marine Royale, malgré ses origines purement « terriennes ». Son moment de gloire, à la fois nationale et internationale fut son fameux tour du monde, commandité et financé par le roi, dont la relation fut un grand succès de librairie mainte fois rééditée jusqu'à une époque très récente; mais qui lui valut également la virulente satire de Diderot qui exposa à cette occasion son rejet de la colonisation, de la conversion religieuse et de la domination des peuples lointains « découverts » à la faveur d'expéditions officiellement purement scientifiques. É. Taillemite n'aborde pas cet aspect des expéditions navales du siècle, même s'il dresse *in fine* un bilan des plus mitigés des succès de Bougainville en ce domaine : les mers du sud furent avant tout le domaine des grands navigateurs anglais, dont James Cook reste l'archétype.

Les autres phases de la brillante carrière de Bougainville sont relatées avec précision et souvent en un style agréable à lire, malgré parfois des jugements sur le contexte historique dépourvus de nuances : les Lumières et la Révolution n'ont manifestement pas la faveur de l'auteur.

Biographie classique, trop souvent apologétique du « héros » mis en scène, cet ouvrage sera cependant un utile instrument de vulgarisation, au bon sens du terme, de lecture aisée (les notes et la bibliographie sont regroupées en fin de volume pour ne pas effrayer le profane...). Il permettra à un public éclairé mais non spécialiste de mieux connaître un personnage dont le nom est peut-être plus connu que la réalité de son œuvre. On pourra cependant s'étonner qu'un ouvrage où il est question presque à toutes les pages de voyages, de routes maritimes, d'îles et d'archipels lointains ne comporte aucune carte... Le lecteur, surtout non spécialiste, n'est pas nécessairement familier des contrées lointaines évoquées par Taillemite au gré de sa longue traque de Bougainville sur les mers et à travers les méandres d'une si longue vie.

Marcel DORIGNY

Despina-Irini TSOURLKA-PAPASTATHI, en collaboration avec Heleni KYRTSI-NAKOU, *Les arrêts du tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu en Transylvanie, 17^e-18^e siècles, Sources du droit et des institutions de la Diaspora grecque* (en grec), Académie d'Athènes, Centre de recherche de l'histoire du droit grec, Athènes, 2011, 686 p.

L'hellénisme établi en Transylvanie a joué un rôle considérable dans de nombreux domaines, tant culturels qu'économiques et a bénéficié des privilèges de la part de G. Rákóczi, ainsi que d'un statut légal autonome. Le matériel publié dans ce volume présente la pratique juridique et économique d'une assez longue durée (fin 17^e-18^e siècles) dans une collectivité concrète. Les arrêts du tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu en Transylvanie aux 17^e-18^e siècles, qui pour la première fois se trouvent publiés dans ce volume, sont contenus dans les manuscrits grecs 976, 978, 979 et 1153 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest. Dans le domaine du droit, les publications sur la jurisprudence des tribunaux grecs non ecclésiastiques se font rares. Le droit appliqué par la juridiction de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu, venus de Macédoine, d'Épire, de la Romélie orientale était le droit coutumier utilisé parmi les orthodoxes de l'Empire ottoman influencé par le droit commercial de l'Europe centrale et par le droit transylvain en vigueur. C'est un droit romano-byzantin avec des divergences adaptées aux conditions locales propres de cette collectivité et de son activité économique. Dans ce volume, un travail de grande qualité, ces arrêts et procès-verbaux sont publiés avec de larges commentaires, qui illustrent les rapports sociaux et économiques des marchands grecs, exerçant à partir de Sibiu le commerce de longue distance entre l'Empire ottoman et la Transylvanie, les Principautés roumaines, l'Empire autrichien et la Pologne. Cette édition est accompagnée d'un précieux glossaire et de certains fac-similés ainsi que de nombreux index concernant les noms propres, les termes, les rédacteurs et les sources juridiques qui complètent cette publication. Particulièrement intéressants dans leur complexité, ces textes apportent des éléments neufs et brossent un tableau fascinant dans lequel se dégage le portrait du quotidien dans les milieux urbains du Sud-Est de l'Europe au 18^e siècle.

Roxane ARGYROPOULOS

Claude WANQUET, *Henri Paulin Panon Desbassayns. Autopsie d'un « gros Blanc » réunionnais du 18^e siècle*, Saint-Denis de la Réunion, Musée historique de Villèle et Océan Éditions, 2011, 335 p.

L'aristocratie des planteurs des îles de l'océan Indien est beaucoup moins connue et étudiée que son homologue des Antilles françaises, notamment celle de Saint Domingue. Il y eut pourtant des « gros Blancs », comme on disait là-bas, presque aussi puissants et riches que les « Grands Blancs » des îles d'Amérique, même s'ils furent incontestablement moins nombreux et beaucoup moins présents à Paris au moment où la Révolution remettait en cause les fondements mêmes de leur mode de vie, à savoir l'esclavage et la hiérarchie des couleurs. On ne saurait donc trop remercier Claude Wanquet pour cette publication retraçant l'itinéraire personnel et politique d'un des plus puissants colons de l'île Bourbon à la fin du 18^e siècle, Henri Paulin Panon Desbassayns, époux de la trop célèbre « Madame Desbassayns », incarnation de la mère protectrice pour les uns et de la « sorcière malfaisante », à la dureté impitoyable pour le plus grand nombre. Premier propriétaire foncier de l'île, il possédait 421 esclaves à sa mort en 1800, ce qui le plaçait à un niveau de fortune comparable aux grands Blancs des Antilles d'alors.

Cette biographie exemplaire a été possible grâce à des sources directes d'une richesse exceptionnelle : Panon Desbassayns a rédigé deux journaux très minutieux lors de ses deux longs séjours en France en 1785 puis en 1790-1792, auxquels s'ajoute un livre de raison où sa gestion rurale occupe une bonne place, et surtout une abondante correspondance d'affaires avec ses correspondants de Lorient, mais également d'amitié et familiale ; enfin

l'inventaire après décès (en 1800) de ses biens apporte une connaissance précise de son patrimoine au sortir de la Révolution. À ces sources privées s'ajoutent les multiples sources publiques qui retracent la vie sociale et politique du personnage. De cette masse de sources l'auteur nous propose non pas une biographie linéaire du personnage, mais un portrait quasi intime, le suivant d'aussi près que les sources le permettent à travers des temps forts de sa trajectoire personnelle. Cette démarche n'exclut nullement le contexte social (le milieu des grands planteurs, la maçonnerie coloniale...) et politique (les débats autour du devenir de l'esclavage, la Révolution qui se déroule sous ses yeux à Paris...).

L'ouvrage de Claude Wanquet (par ailleurs auteur – parmi de nombreux ouvrages – d'une somme en 3 volumes devenue classique sur la Révolution à la Réunion), se divise en 11 chapitres qui conduisent agréablement et avec grande érudition à travers l'itinéraire du grand colon : sa fortune foncière à Bourbon (*un homme puissamment riche*), sa culture étroitement imprégnée des Lumières du siècle, sa vie familiale, ses voyages à Paris et la tenue de ses journaux, enfin, ses réactions envers les événements de la Révolution à laquelle il assiste sans y prendre une part active, observant une prudente neutralité mais se rangeant derrière le « parti de l'ordre », notamment lors des tragiques journées de juillet 1791. Claude Wanquet insiste sur l'attention permanente de son héros au événement lointains de l'île Bourbon, ce qui le conduisit durant son long séjour parisien à suivre de près le grand débat sur l'esclavage, avec l'anxiété que l'on devine chez ce grand possesseur d'esclaves. Mais, nouvelle preuve de sa prudence politique au cœur du Paris révolutionnaire, il se garde bien de prendre position publiquement en faveur de l'esclavage pleinement conscient qu'en cette période d'effervescence révolutionnaire les colons esclavagistes n'étaient pas très populaire à Paris.

Marcel DORIGNY

Renate ZEDINGER, *Lorraine et Pays-Bas autrichiens au 18^e siècle*. « Le dix-huitième siècle et la monarchie des Habsbourg, Collection internationale », vol. 1, Bochum, Verlag Dr. Dieter Winckler, 2010, 203 p.

Les liens entre les Habsbourg et la Lorraine remontent au Moyen Âge et sont toujours entretenus. L'archiduc Otto, décédé en juillet 2011, ne s'est-il pas marié à Nancy! C'est l'union du duc François III avec l'archiduchesse Marie-Thérèse en 1736 qui scella le lien commun des maisons de Lorraine et d'Autriche. Mais auparavant, les ducs Charles V (1643-1690) et son fils Léopold (1679-1729), chassés de leur duché par Louis XIV, avaient servi l'Empereur. Rentré en Lorraine après la paix de Ryswick, Léopold tint à Lunéville une cour brillante, laissant toutefois à son fils François (1708-1765) un État endetté; mais il avait mené à bien « la grande affaire de Lorraine », le mariage qui permit à François, en séjour à Vienne dès 1723, gouverneur de la Hongrie en 1732, grand-duc de Toscane en 1737 en échange de la Lorraine, d'accéder au trône impérial en 1745. La forte personnalité de Marie-Thérèse, souveraine de la monarchie des Habsbourg, laisse dans l'ombre celle de son époux. Il fut pour celle qui n'avait aucune expérience du pouvoir à son avènement, un conseiller avisé jusqu'à ce que Kaunitz, dont il ne partageait pas les convictions – il était opposé au renversement des alliances et tenait pour l'Angleterre – devint le ministre principal de la monarchie. Depuis son palais de la Wallnerstrasse, François I^{er} se consacra alors aux affaires de l'Empire et à la gestion de ses domaines privés, notamment Holitsch en Slovaquie, où il excella. L'arrivée de François à Florence puis à Vienne fut suivie d'une émigration d'artistes et de savants lorrains. En novembre 1737, cinq vaisseaux quittèrent Ostende pour Livourne avec 450 personnes à bord. Certains se retrouvèrent ensuite à Vienne. Citons l'architecte Jadot, l'ingénieur Brequin, le peintre et dessinateur Gabrielle Bertrand, le directeur du cabinet des médailles Jamerai-Duval, celui du Cabinet d'Histoire naturelle Jean Baillou, celui du Cabinet des Machines Jean-François de Marcy... Il n'y eut pas que des Lorrains, Jean-Baptiste Rousseau, Montesquieu, Jean-François Séguier

séjournèrent à Vienne; ce dernier reçut à Nîmes la visite de l'archiduc Ferdinand et de Zinzendorf. Une migration de plus grande ampleur affecta les habitants des Pays-Bas devenus autrichiens en 1713. À Vienne, le Conseil suprême des Pays-Bas, établi en 1717, comptait des Belges parmi ses membres, dont le célèbre Patrice-François Neny, qui défendait les libertés des provinces contre la centralisation viennoise, incarnée par Kaunitz. Ils furent moins influents dans le département des Pays-Bas, soumis à la chancellerie d'État, donc à Kaunitz, qui remplaça le Conseil suprême en 1757. C'est après la bataille de Fleurus et l'occupation française de la Belgique que nombre de fonctionnaires au service de l'Empereur purent ou durent quitter leur pays; ils devaient s'installer dans les pays héréditaires des Habsbourg, mais pas à Vienne, surchargée d'émigrés. Ils ne furent pas toujours bien accueillis. Le prince de Ligne qui était établi à Vienne depuis 1790 et où il mourut en décembre 1814 au moment du congrès de Vienne, eut toutes les peines du monde pour faire venir à Vienne son archiviste Ferdinand Claus, qui lui apportait documents et argent. Ce volume regroupe 14 articles de l'auteur et n'évite pas le défaut inhérent à ce genre de recueil, les très nombreuses répétitions et les doublons.

Claude MICHAUD

HISTOIRE DES SCIENCES

Francesco Paolo de CEGLIA, *I fari di Halle. Georg Ernst Stahl, Friedrich Hoffmann e la medicina europea del primo Settecento*, Bologna, Il Mulino, 2009, 499 p.

Friedrich HOFFMANN, *Differenza tra la dottrina di Stahl e la mia in patologia e terapia*. Introduzione, traduzione e note di Francesco Paolo de CEGLIA, Pisa, Edizioni Plus (Pisa university press), 2009, 293 p.

Georg Ernst Stahl (1659-1734) et Friedrich Hoffmann (1660-1742), dont le premier est sans doute mieux connu aujourd'hui en raison de sa contribution à la théorie du phlogistique, furent les deux premiers professeurs de médecine de l'Université de Halle, fondée en 1694 dans le Brandebourg-Prusse. Ils furent l'un après l'autre attachés à leurs souverains successifs, Frédéric Ier et Frédéric-Guillaume I^{er}. Tous deux appartiennent à l'époque « pré-biologique », ou, si l'on préfère, « pré-hallérienne » de la médecine : encore peu soucieux de physiologie, ils voient dans la médecine avant tout un ensemble de procédures thérapeutiques. Ces deux grands praticiens mirent au point de nombreux remèdes pharmaceutiques (Hoffmann préconise la balnéothérapie, l'eau minérale pour traiter certains maux, et donna même son nom aux « Hoffmantropfen », des gouttes tonifiantes). Arrivés tous deux à Halle en 1694, élèves du même maître (Wedel de Léna), considérés généralement comme des représentants paradigmatiques de deux conceptions opposées de la médecine, ils ne tardent pas à s'opposer dans une université où règnent les piétistes (qui obtiendront en 1723 l'expulsion de Wolff par le Roi-Sergent). Hoffmann, soutenu par Leibniz, est considéré comme un iatromécanicien, et donc matérialiste, qui comprend l'organisme comme une machine hydraulique commandée par un fluide nerveux. Stahl, piétiste déclaré, développe au contraire une théorie qui souligne le rôle central de l'âme comme force agissante dans l'organisme.

L'édition du *De differentia* (la première traduction dans une langue moderne d'un traité publié en latin à Francfort-sur-le-Main en 1746, ou peut-être déjà une première fois en 1739 à Leyde) sert à F. P. de Ceglia de point d'appui pour montrer que le conflit scientifique qui les oppose est en fait beaucoup plus complexe. Il soumet à un examen critique l'idée selon laquelle l'animisme serait étroitement lié au piétisme. Stahl opère en fait avec un concept d'âme extrêmement sommaire (critiqué par Hoffmann dans cet écrit), sans spécificité piétiste réelle, ce qui en permet l'adoption par tous les adversaires du mécanisme (en particulier par les catholiques français). Ce sont ses disciples (Alberti, Richter,

Weisbach et Storch, qu'à la fin du 18^e siècle Blumenbach qualifie d'« esprits pauvres », puis des commentateurs du 19^e siècle, qui transformèrent révérencieusement ses thèses en une sorte de « médecine théologique ». Si l'âme, chez Stahl, n'est guère qu'une entité animale et végétative douée de pensée, et que la relation psycho-somatique qu'il affirme est largement partagée par les médecins de l'époque, et non spécifiquement piétiste, la référence théologique lui sert de justification philosophique *a posteriori*, lui permet de donner un fondement théorique à ses intuitions. De surcroît, Hoffmann donne lui aussi une saveur théologique à certains de ses arguments, à l'évidence afin de rassurer les autorités sur son orthodoxie. Tous deux se cherchant des garants dans la tradition (Hippocrate, Galien...), dans la médecine moderne (en particulier van Helmont), ou dans la théologie pour asseoir leur savoir biologique et médical, c'est cet écheveau complexe, alliant des observations sûres mais fondées sur des concepts imprécis (l'éther hoffmannien est tout aussi privé de fondement empirique que l'âme stahlienne), qu'étudie ici l'A. dans une étude qui vaut en particulier par la grande précision avec laquelle il se réfère aux traités médicaux de l'époque.

Gérard LAUDIN

Mai LEQUAN (dir.), *Goethe et la Naturphilosophie*, préface de Bernard BOURGEOIS, Paris, Klincksieck, 2011, 344 p.

Les études épistémologiques goethéennes sur la question des rapports entre philosophie et sciences ne sont pas nombreuses au regard de celles sur la poésie ou le roman. Ce présent ouvrage, qui prend place dans un travail entamé depuis plusieurs années sur Goethe, comble ce vide. Il est issu du colloque « Goethe et la *Naturphilosophie* allemande » (Université Lyon III, déc. 2004) et fait suite à un précédent volume d'actes du colloque *J. W. Goethe. L'un, l'autre et le tout*, publié chez le même éditeur en 2000. Son but, exposé par M. Lequan en avant-propos, est « de contribuer, par l'éclairage de quelques-uns des pans les plus décisifs de la *Naturphilosophie* goethéenne, à redécouvrir cet aspect de sa pensée, au carrefour de la science, de la philosophie et de la littérature, dans le contexte historique et culturel unique de l'Allemagne du début du 19^e siècle où se développent les différentes formes de philosophies de la nature ». Il faut insister sur le moment unique dans la mesure où il ne se comprend que par son lieu de naissance qu'est le 18^e siècle et c'est pourquoi il a sa place dans notre revue. On pense bien sûr à Kant mais il faut penser que la culture de Goethe (1749-1832) est fortement ancrée dans le siècle des Lumières. Les racines pour la pensée de Goethe sur la nature sont abordées dans treize études organisées autour de quatre axes que sont : 1. Les principes de la *Naturphilosophie* et les postulats de l'épistémologie qui la sous-tend (l'usage du canon esthétique, la querelle de l'*Académie royale des sciences*), 2. La question du vivant (le déterminisme, la morphologie animale et végétale), 3. L'idée d'une phénoménologie appliquée au règne de l'inerte, du minéral à la lumière, etc. (la géologie, la météorologie, la chromatologie), 4. L'interdisciplinarité de la philosophie, de l'art et de la littérature (dilettantisme et sagesse, gastronomie). Le tout voulant montrer le jeu de Goethe sans cesse aux frontières de la philosophie et des disciplines scientifiques, fondateur d'une épistémè intuitionniste. On se met à espérer une continuité de cette intéressante recherche, en fait pluridisciplinaire, menée avec soin.

Martine GROULT

René SIGRIST, *La Nature à l'épreuve. Les débuts de l'expérimentation à Genève (1670-1790)*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2011, 706 p.

Le fort volume de René Sigrist n'est pas véritablement, malgré ce que pourrait laisser entendre le sous-titre, une fresque chronologique de l'expérimentation à Genève, mais plutôt une exploration de la place, des méthodes et des enjeux de la science expérimentale pendant la période donnée. Elle permet ainsi de contextualiser l'émergence de pratiques nouvelles à partir de l'horizon « des demandes sociales », en intégrant les réseaux et les

figures qui en sont les porteurs ou les intermédiaires, l'homme de lettres se doublant à l'occasion d'un savant, la société académique sachant se faire extension du laboratoire ou tout au moins chambre d'échos d'épreuves et d'hypothèses. L'étude accorde également une place importante au modèle philosophique de référence qui, en passant du cartésianisme au newtonianisme, de la foi à l'observation du monde, favorise l'expérimentation et, avec elle, une histoire naturelle empirique dont Abraham Trembley ou Charles Bonnet sont des représentants de premier rang. Parmi les domaines dans lesquels les Genevois vont s'affirmer, il y a la mesure des températures, des pressions, de l'hygrométrie ou encore la géographie physique et la minéralogie. L'A. voit dans les différents temps forts qu'il examine, en insistant également sur les formes et méthodes des débats et des expériences, le passage de la philosophie naturelle à la science moderne. Il est impossible de ne pas être impressionné par l'étendue de l'enquête (fondée en grande partie sur des sources manuscrites inédites, conservées pour la plupart d'entre elles à la BGE à Genève) qui est complétée par un fort utile dictionnaire des savants genevois actifs entre 1700 et 1825.

Catriona SETH

LITTÉRATURES

Karine BENAC-GIROUX, *L'Inconstance dans la comédie du 18^e siècle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2010, 273 p.

« Inconstance, ennui, inquiétude » : cette « triade » que proposait Jean Deprun sert de guide à la recherche de K. Bénac-Giroux. Soulignant à juste titre un changement de cap de la comédie française qui, au 17^e siècle, racontait le combat des jeunes amoureux pour accéder au mariage, et à travers tout le 18^e va mettre en cause cette institution en s'interrogeant sur le rapport entre l'épanouissement personnel et l'amour de l'autre, l'étude d'une quarantaine de comédies publiées entre 1693 et 1793 – de Dancourt à Demoustier, avec en leur cœur Marivaux – montre une vision nouvelle, une « expérimentation de la subjectivité ». Coquetterie, jalousie, tromperies, c'est une fuite en avant souvent assez angoissante. L'auteur s'appuie sur un solide corpus d'études littéraires, philosophiques, psychologiques, et propose au fur et à mesure des analyses très détaillées de scènes et de scénarios thématisant l'inconstance. La comédie larmoyante et le drame, dont la quête est inverse, sont absents; mais bien des œuvres mineures ou oubliées (Collin d'Harleville, par exemple) sont bien mises en valeur.

Martine de ROUGEMONT

Renaud BRET-VITTOZ, *Cirey en Champagne avec Voltaire*, préface de Jean-Louis HAQUETTE, Le Poët-Laval, éd. Bleu le Fit, coll. « Présences du patrimoine », 2011, 186 p., 81 ill.

C'est dans un beau village de la Drôme qu'est née cette maison d'édition qui se propose de valoriser le patrimoine architectural par l'histoire des hommes et des idées qui les ont habités. Maître de conférences en études théâtrales à l'Université de Toulouse II, l'auteur prépare une édition du théâtre complet de Voltaire, sous la direction de Pierre Frantz. Il est actuellement détaché dans une université en Tunisie, dont il salue la révolution à l'ouverture du livre.

Nous sommes invités, avec ce petit guide de voyage, à découvrir un très beau lieu de mémoire, le château de Cirey-sur-Blaise où Voltaire vécut avec Emilie du Châtelet de 1734 à 1749. Avec l'ouvrage consacré récemment à Ferney par C. Paillard, les curieux et les amateurs disposent désormais de deux outils tout à fait essentiels pour la connaissance des deux grands lieux qui font date dans la geste de Voltaire en exil. Celui de Renaud Bret-Vitroz vient compléter, utilement il est vrai, le bel ouvrage d'Hubert Saget, *Voltaire à Cirey*, réédité en 2005. Son ouvrage a surtout le mérite de nous plonger très rapidement dans la biographie et la philosophie de Voltaire, richement soulignées par les textes qui retracent

le projet de vie qu'il conçut dans cette retraite champenoise. C'est en effet immédiatement après la publication des *Lettres philosophiques* que le philosophe parisien est contraint de s'éloigner de la capitale. L'originalité du propos est de suggérer une biographie du lieu, habité par le couple jusqu'à la mort tragique d'Emilie. Guide détaillé, à la fois historique et pratique, l'ouvrage retrace l'histoire mouvementée du château, la vie quotidienne qu'y menaient les deux philosophes, entre plaisirs terrestres et études scientifiques. Le livre, très documenté et illustré, souligne l'expérience humaine et intellectuelle hors du commun que menèrent Emilie et Voltaire à Cirey.

La thèse centrale de Renaud Bret-Vitoz désigne le lieu comme constitutif d'une nouvelle poétique, mise en œuvre par Voltaire dans ses textes rédigés à Cirey, à l'« épreuve du réel ». Loin de constituer une simple étape, une anecdote biographique, la vie à Cirey semble ainsi avoir inspiré à Voltaire un intérêt pour des questions matérielles, techniques, historiques. Sa production narrative, historiographique et philosophique serait donc directement inspirée de la leçon de choses, de l'engagement existentiel qu'il vécut sous l'émulation de la belle Uranie. La beauté des lieux méritait amplement cette belle invitation au voyage littéraire, à l'heure où la découverte d'un important fonds de documents inédits appartenant à Madame du Châtelet et Voltaire va permettre, on l'espère, une meilleure connaissance du travail scientifique réalisé par le couple à Cirey.

Linda GIL

P. BUKHARKIN, U. JEKUTCH, N. KOTCHETKOVA (dir.) *Littérature d'occasion dans le contexte de la culture festive de la Russie au 18^e siècle* (Okkazional'naya literatura v kontexte prazdnichnoi kul'tury Rossii XVIII veka), Saint-Petersbourg, Faculté Philologique de l'Université de Saint-Petersbourg, 2010, 444 p.

Ce recueil d'articles examinant les aspects variés des œuvres littéraires russes du 18^e siècle, rédigés à diverses occasions, est le résultat de la collaboration des Universités de Greifswald (Allemagne) et de Saint-Petersbourg. Les auteurs, plus de vingt, appartiennent aux différents organismes universitaires et scientifiques de la Russie, d'Allemagne, d'Italie et d'Ukraine. Dans le cadre de leur recherche se trouvent les oraisons de l'Église de la première moitié du 18^e siècle, écrites dans le style du baroque russe, et les variations génériques de panégyriques mondains. Les auteurs sont intéressés par les emblèmes et symboles employés dans la poétique des oraisons, par les « racines antiques » et étrangères (allemandes, polonaises) de ces panégyriques, de la place du genre dans l'œuvre des premiers représentants du classicisme russe (Trediakovsky, Lomonossov, Popovsky, Soumarokov) et dans la poésie des auteurs de la fin du siècle – début du 19^e siècle des femmes-écrivains incluses. Une autre série d'articles examine les panégyriques adressés aux poètes ou rédigés dans les cercles familiaux et amicaux de ces auteurs, les épitaphes comme variantes de la poésie d'occasion. Les quatre dernières études sont consacrées à la culture de fête à la Cour russe, dans la province, dans les parcs comme lieux de fêtes, dans les cérémonies solennelles du milieu académique – à l'Académie des sciences à Saint-Petersbourg et à l'Université de Moscou. Tous les travaux inclus dans le recueil offrent une vue originale et nouvelle sur la culture festive en Russie au 18^e siècle.

Anguéline VACHEVA

Franck CABANE, *L'Écriture en marge dans l'œuvre de Diderot*, Paris, Champion, Coll. « Les dix-huitièmes siècles », 134, 2009, 503 p.

On sait que Diderot partageait avec Voltaire et Rousseau un goût prononcé pour l'écriture marginale, et l'A. déclare non sans raison que « la marge constitue pour Diderot le lieu d'où une certaine vérité peut efficacement sortir » (p. 118). De là à chercher à tout prix des écritures en marge dans toute l'œuvre de Diderot, il n'y avait apparemment qu'un pas. On sera surpris d'apprendre que l'A. en a trouvé jusque dans les *Entretiens sur*

le Fils naturel et le *Discours sur la poésie dramatique* auxquels il consacre plus de trente pages, alors que le *Commentaire sur Hemsterhuis*, l'une des œuvres les plus emblématiques de l'écriture en marge de Diderot, est à peine évoqué. Mieux encore : quand on lit que « dans le *Commentaire*, à la page 138 de la *Lettre sur l'homme*, le lecteur [Hemsterhuis!] est explicitement convoqué pour transformer un commentaire inopportun » (p. 150), le lecteur n'a ni droit au texte de Hemsterhuis ni à la remarque de Diderot pour l'aider à comprendre la proposition de l'A., qui ne semble pas avoir compris par-dessus le marché que le commentaire de Diderot n'était absolument pas destiné à la publication. Faire un livre sur l'écriture en marge de Diderot aurait supposé, pour commencer, une lecture attentive de la *Lettre sur l'homme* et ses rapports de Hemsterhuis (facilement accessible dans l'édition DPV que l'A. n'a pas daigné consulter), ensuite une étude détaillée des réactions de Diderot face à l'auteur qu'il commente, ce qui aurait évité des remarques du genre : « Sa réfutation repose essentiellement sur des substitutions de termes, des jeux de nuances ou des extrapolations historiques d'apparence parfois anecdotique » (p. 148). Nous sommes en présence d'un honnête travail de master gonflé aux dimensions, mais non aux exigences, d'une thèse de doctorat.

Gerhardt STENGER

Frédéric CHARBONNEAU, avec la collaboration de Geneviève LANGLOIS et d'Elsa PÉPIN, *Mémorialistes français du règne de Louis XV. Bibliographie*, Laval, Presses de l'Université Laval, Éditions du CIERL, Cahiers du CIERL n°12, 2011, 94 p.

Avouons notre perplexité devant cet opuscule au titre ambitieux. Frédéric Charbonneau est un spécialiste reconnu de l'univers des mémorialistes. Au reste, les notices bibliographiques qui accompagnent les brèves présentations des auteurs retenus témoignent d'une bonne connaissance des recherches sur le sujet. Mais le choix des auteurs et leur traitement font évidemment problème. 31 sont ici présents (l'anthologie *Les Français vus par eux-mêmes. Le 18^e siècle*, parue dans la collection *Bouquins* en 1996, en retenait 75). Les noms les plus attendus (Buvat, Marais, Barbier, d'Argenson, Hardy, etc.) n'y figurent pas. L'auteur s'en explique en préface de manière peu convaincante. Mais alors, en admettant sa démonstration, pourquoi garder le plus connu, Saint-Simon, que les mêmes critères devraient écarter? Et, quitte à ne garder que des témoins de vie, ce qui semble le choix de cette liste, pourquoi ne pas retenir, cités un peu au hasard, Ménétra, Collé, et combien d'autres? Surtout pour leur préférer Huet, qui appartient de fait au siècle précédent, et Voltaire dont les *Mémoires* ne sont en réalité qu'un règlement de comptes visant Frédéric II. Enfin les notices elles-mêmes sont très décevantes; elles se contentent d'un résumé chronologique sommaire sans dire un mot de ce pourquoi l'auteur est ici présent, c'est-à-dire précisément sa fonction de mémorialiste, ce que n'avaient garde d'oublier pour leurs propres notices Arnaud de Maurepas et Florent Brayard dans l'anthologie de *Bouquins*. On voudrait croire qu'il ne s'agit ici que d'un premier essai d'une bibliographie à venir qui viserait, elle, à être complète. L'entreprise n'aurait rien de démesuré, le règne de Louis XV étant assez pauvre en ce domaine. L'auteur du présent ouvrage est très certainement capable de la réaliser.

Henri DURANTON

Noëlle CHÂTELET, *Entretien avec le marquis de Sade*, Paris, Plon, 2011, 146 p.

Quarante ans après son *Système de l'agression* (compte rendu *DHS*, n° 6), Noëlle Châtelet nous offre un nouveau choix de textes du marquis de Sade. Mais là où la jeune philosophe nous proposait jadis une anthologie on ne peut plus classique, la même, devenue romancière, préfère aujourd'hui mettre en scène une conversation fictive avec l'écrivain. Sade au soir de sa vie reçoit donc la visite à Charenton d'une intervieweuse en goguette, laquelle entreprend de le faire parler sur les sujets les plus divers. Il ne s'agit pourtant pas là d'une conversation strictement imaginaire, mais plutôt d'un montage citationnel des plus

habiles, où chaque « réponse » est tirée d'une lettre ou d'un roman du marquis. Si l'auteure ne se fait pas d'illusion sur les problèmes méthodologiques posés par une telle démarche, dont elle reconnaît et assume la subjectivité, elle n'en espère pas moins donner à lire un Sade rendu à lui-même loin de sa légende. Au fil de l'« entretien » se dégage donc de celui-ci l'image qu'elle souhaite nous en donner, tour à tour celle d'un libertin amateur de femmes et de chocolat, et celle d'un philosophe des Lumières par trop incompris. On s'irritera alors, ou non, de ce Sade bien de notre temps, avec lequel le rapport ne peut être que « complice » (p. 7), prétexte à la célébration de nos valeurs plus qu'à leur remise en cause. Sans craindre les anachronismes ni les approximations, Noëlle Châtelet n'hésite pas en effet à faire de l'écrivain le promoteur de ses propres idées : l'athée hautain et révolté se mue chez elle en militant de la laïcité, le pornographe se voit pour sa part promu défenseur de la liberté sexuelle de la femme et le féodal anarchiste frappe quant à lui par la « modernité » (p. 19) de son discours démocratique... S'il ne fait guère de doute que la romancière souhaite en cela contribuer à une « réhabilitation » (p. 15), dont on peut cependant douter qu'elle soit encore bien nécessaire, il semble surtout qu'elle se prive par-là du véritable *dialogisme* qui aurait fait de cet *Entretien* la leçon de philosophie qu'on eût pu espérer. Dès lors son tour de force éditorial risque fort d'apparaître comme aussi insolite que somme toute inutile...

Vincent JOLIVET

Philippe DAROS et Micéala SYMINGTON (dir.), *Epistémologie du fait littéraire et rénovation des paradigmes critiques. Autour de l'œuvre de Jean Bessière*, Paris, Champion, 2011, 223 p.

Le présent ouvrage met en débat les travaux de Jean Bessière, en particulier *Les Principes de la théorie littéraire* (2005) et *Quel statut pour la littérature?* (2001). De tels travaux s'inscrivent d'abord dans un abord de la théorie et de la critique littéraire qui relève d'une interrogation rhétorique de filiation aristotélicienne présente jusque dans les interrogations contemporaines, avec le cas exemplaire de Sartre. À ce titre, la singularité de la littérature procède de la manière dont on lui attribue ce qui est commun. Les présentateurs de cet ouvrage peuvent ainsi affirmer que « la littérature se définit comme une singularité quelconque, c'est-à-dire comme l'actualisation spécifique d'une potentialité commune » (p. 15). La vraisemblance de la littérature, par le fait qu'elle ne cesse d'argumenter à propos d'elle-même, participe donc d'une mise en fiction d'un jeu rhétorique.

L'intérêt de l'œuvre de Jean Bessière tient également au fait qu'elle permet de convoquer, par un tel souci de la singularité de la littérature, un ensemble de penseurs majeurs contemporains et à différents niveaux : Umberto Eco et son approche de l'objet sémiotique, Niklas Luhmann et sa théorie du système et de la communication, John Searle et son approche institutionnelle de la construction de la réalité sociale, Giorgio Agamben et ses considérations sur la singularité quelconque, Michel Foucault et ses réflexions sur la différence entre document et monument, Emile Benveniste et Charles Pierce et leurs considérations sur l'émiettement de la signification en terme d'interprétance, Wolfgang Iser et son intérêt pour les blancs du texte, enfin Roland Barthes bien sûr.

Il s'agit alors de cerner la littérature comme lieu commun défini de la façon suivante : « Lieu commun... Qu'il s'agisse de son emploi en rhétorique ou de son emploi dans la langue moderne, la notion de lieu commun a une implication cognitive: elle renvoie à un savoir que l'on reconnaît pour partagé et qui a une portée générale » (Jean Bessière, « Petite terminologie »). La singularisation du littéraire la situe ainsi sous le signe d'un jeu du commun et du particulier à l'initiative de l'individualité: l'œuvre est indissociablement expression singulière et lieu commun.

Il convient également de considérer que ce statut de lieu commun attribué à la littérature correspond historiquement à la manière dont le 18^e siècle se clôt sur la question du sublime dans la lignée du romantisme, en introduisant une tension maximale entre le déterminé de la représentation sensible et l'indéterminé de la présentation du réel selon les

données de l'imagination, en résumé la tension même de la singularité. L'œuvre de Jean Bessière nous incite alors à relire l'opposition conventionnelle entre romantisme et réalisme, à l'interroger au sein même de la littérature du 18^e siècle, comme nous le propose Patrick Marot dans le présent ouvrage, avec le rappel du poids décisif de l'œuvre autobiographique rousseauiste par son apport décisif à une approche réaliste de la littérature. Du sublime ne sort guère d'altérité, ce qui la rend d'autant plus manifeste, alors que le réalisme figure l'altérité au point de la rendre invisible. Ce réalisme de l'altérité, cet « absolu littéraire », selon l'expression même de Jean Bessière, nous renvoie à l'altérité en tant que négociation perpétuelle entre identité et différence, donc fait droit à l'altérité radicale conçue au cœur même du nominalisme des penseurs du 18^e siècle.

Jacques GUILHAUMOU

Colas DUFLO, Florence MAGNOT et Franck SALAÛN (dir.), *Lectures de Cleveland*, Louvain/Paris/Walpole, Éditions Peeters, coll. « La République des Lettres », 2010, 222 p.

Les coordonnateurs du présent collectif le soulignent en introduction : eu égard au nombre d'analyses critiques consacrées à *Manon Lescaut*, à l'influence profonde qu'eut en son temps le *Cleveland*, le roman-somme de Prévost demeure sous-étudié. Son inscription au programme de l'agrégation en 2006-2007 fut cependant à l'origine d'une importante production critique, que ces *Lectures de Cleveland* prolongent plus qu'elles ne la renouvellent : la préface de 1731, écrite par Prévost dans l'ignorance des développements à venir est moult fois convoquée pour souligner ce que Jan Herman avait appelé il y a dix ans « l'in vraisemblable vraisemblance » du roman ; après Érik Leborgne dans ses *Figures de l'imaginaire*, Jean Sgard revient sur le « double portrait » de Fanny et Cécile ; l'étude des scènes d'embarquement permet à Marc Escola de reprendre l'insolente étude qu'il avait consacrée à la « Longueur de *Cleveland* », et de nuancer peut-être ses hypothèses sur l'« économie des possibles narratifs » propre aux fictions périodiques. Parmi les autres voies qu'explore ce volume, on relèvera le lien établi par Shelly Charles entre réécriture et pseudo-traduction, la prégnance des thèmes de la réparation et de la récupération dans la fin tragique du roman (Florence Magnot), l'ascension sociale du « parvenu » Cleveland retracée par René Démoris.

Nonobstant la diversité et la richesse de cet ensemble de treize études, on notera la fréquence avec laquelle y sont interrogés la sincérité ou de l'intéressement du narrateur Cleveland, caractéristique d'une moderne résistance à la séduction littéraire. Celle-ci expliquerait aussi à l'inverse l'absence complète de références au petit concentré de romanesque que constitue le périple de M^{me} Riding et de la petite Cécile, passionnante épopée d'un corps inépuisable, qui après avoir failli échapper aux dents cannibales apprend à se coucher sur les poisons pour en « diminuer la crudité par [s]a chaleur naturelle »...

Jean-Christophe ABRAMOVICI

Mara FAZIO, *François-Joseph Talma. Le théâtre et l'histoire de la Révolution à la Restauration*, traduit par Jérôme Nicolas, Paris, CNRS Éditions Arts du spectacle, 2011, 329 p., 78 ill.

Publié en italien dès 1999 sous le titre *François Joseph Talma, primo divo*, voici un « livre d'histoire sur Talma » (p.7) qui ne se limite pas au mythe mais, à partir de recherches d'une ampleur exceptionnelle, confronte une société, une vie, une œuvre d'artiste. M. Fazio fait le pari du récit, presque au jour le jour, de Talma « dans son temps », nourrissant son texte de longues citations, très souvent inédites, qui recréent une impression de durée. À chaque moment, le lecteur sera conscient de ce qui se passe au théâtre, à Paris, en Europe, du mouvement ; il aura l'impression d'être là et aussi, ce qui est plus rare, de comprendre ce qui se passe – et de comprendre, de voir le génie d'un si grand acteur. L'ouvrage est remarquable, et qui plus est beau à regarder.

Martine de ROUGEMONT

Mara FAZIO et Pierre FRANTZ (dir.), *La fabrique du théâtre. Avant la mise en scène (1650-1880)*, Paris Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2010, 437 p.

Ce beau recueil issu d'une collaboration entre universités italiennes et françaises est largement centré sur le 18^e siècle, avec 20 communications sur 34. Il confirme ainsi le propos de Pierre Peyronnet: « avec le 19^e siècle, le « metteur en scène » est né. Mais c'est le Siècle des Lumières qui l'a enfanté » (*La Mise en scène au 18^e siècle*, Nizet, 1974, heureusement cité par Sarah Di Bella). On verra ainsi comment les auteurs de théâtre ont compris que la représentation devait s'accorder avec le texte et le compléter ou le confirmer, en examinant les pratiques de Voltaire ou de Goethe, et des Italiens qui se trouvaient dans un contexte plus difficile et avaient plus à inventer – de Maffei à Alfieri. Mais aussi comment les professionnels du spectacle intègrent les différents arts au lieu de les superposer, de Servandoni à Noverre, pour créer ce qu'on appellera plus tard des « œuvres d'art totales ».

Les contributions, qu'on ne peut toutes citer ici, sont articulées autour de cinq thèmes : « La mise en scène avant la mise en scène: traces », « Les auteurs et la « mise en scène » », « L'intervention des acteurs et directeurs de troupes », « Les décorateurs et les scénographes », « Opéra, musique et danse ». Dans la dernière section, Laura Naudeix donne à découvrir des propositions remarquables de Louis de Cahusac, et trouve le mot qui manquait peut-être pour caractériser le sujet central de ce volume, la « synergie ». Saluons le beau texte final d'Isabelle Moindrot sur les livrets de mise en scène de Palianti. Et regrettons, globalement, l'absence d'images (il n'y en a que pour Victorien Sardou!), que tous les textes appellent et notamment celui d'Ines Aliverti, « Mise en scène : un rêve d'espace ». Au total beaucoup de découvertes, et un grand pas en avant pour la recherche théâtrale.

Martine de ROUGEMONT

Carlo GOZZI, *Écrits sur le théâtre. Dramaturgie de l'acteur et poétique théâtrale*, Introduction, traduction et notes de Lucia COMPARINI et Eurydice EL-ETR, Arles, Actes-Sud Papiers, coll. « Apprendre » 30, 2010, 158 p.

Ce volume propose une sélection d'extraits substantiels de textes de Gozzi sur le théâtre, tous inédits en français. Une première série, « Œuvres théoriques », fait alterner des morceaux publiés dans ses œuvres par Gozzi et des interventions ponctuelles, une seconde donne des « Préfaces et notes aux pièces », les deux suivant un ordre chronologique. Une introduction cosignée resitue Gozzi en son temps et fait un bilan de l'état de l'auteur dans la recherche actuelle, relancée par des découvertes de manuscrits nouveaux en 2000.

Une découverte donc. Certes par moments la lecture de Gozzi est pénible, tant l'agression et l'amertume y dominent: ce qu'il a à dire de juste et d'intéressant sur le théâtre et ses artistes en est tout barbouillé. Mais on retiendra plutôt des critiques sensées sur le drame français moderne, des comparaisons entre la formation et le métier des comédiens français et des italiens, voire des propos que l'on veut croire non ironiques sur Goldoni, auquel Gozzi suggère qu'on offre la direction d'un théâtre subventionné, façon Comédie-Française, à Venise...

Signalons la publication en 2009 d'une traduction par Eurydice El-Etr de *L'Amour des trois oranges* aux éditions de La Délirante avec des dessins originaux d'Antonio Ségui : un beau livre et qui vient à point.

Martine de ROUGEMONT

Nathalie GRANDE et Edwige KELLER-RAHBE (dir.), *Madame de Villedieu et le théâtre*, Actes du colloque de Lyon (11 et 12 septembre 2008), Tübingen, Narr Verlag, coll. « Biblio 17 » 184, 2009, 244 p.

On nous offre ici le quatrième ouvrage collectif consacré à M^{me} de Villedieu (ou M^{lle} Desjardins) depuis l'an 2000. Il s'agit d'étudier dans ces dix-sept communications les trois pièces de théâtre datant du début de la carrière de l'auteure, en elles-mêmes mais aussi dans leur parenté avec les romans et récits dus à la même plume.

Notre lecture de Mme de Villedieu passe beaucoup par les lecteurs du 18^e siècle, qui nous ont informés – et désinformés – sur sa vie et son œuvre. On remarquera, en ce sens, l'exposé liminaire de Charlotte Simonin sur « Villedieu dramaturge *versus* Villedieu romancière ». Et ce jalon du 17^e dans l'histoire des femmes écrivains en France est une référence toujours intéressante.

Martine de ROUGEMONT

Philippe HOURCADE, *Bibliographie critique du duc de Saint-Simon*, Paris, Editions Classiques Garnier, 2010, 406 p.

Le propos de Ph. Hourcade dépasse la seule volonté de faire œuvre utile en reprenant, pour l'élargir, la bibliographie publiée en 1988 par Yves Coirault et François Formel. Il s'agit en outre à ses yeux de revenir sur la mauvaise réputation de Saint-Simon, jugé ducomane et potinier, et surtout de réhabiliter son travail d'historien. Cette préoccupation, qui peut paraître d'ordre apologétique, a pourtant une visée scientifique, laquelle inspire l'organisation de cette bibliographie. Le volume s'ouvre sur une présentation érudite des manuscrits, éditions et traductions, non seulement des *Mémoires* mais aussi des *Additions*, des autres écrits et de la correspondance. Suivent les études bibliographiques, biographiques et littéraires. Une section est ensuite consacrée à Saint-Simon en son temps, une autre au genre des mémoires, une autre encore aux écrivains lecteurs de Saint-Simon, puis aux études qui le confrontent à d'autres écrivains (Stendhal, Zola, Proust, Céline...). Il est question enfin des pastiches des *Mémoires*, ainsi que de Saint-Simon hors de France. L'inventaire, qui ne se prétend pas exhaustif, se termine par des varia et une liste de comptes rendus. En guise de conclusion, une exposition de « Points de vue et perspectives » souligne l'inachèvement des études saint-simonistes et appelle de ses vœux l'exploration de nouvelles pistes, sur la culture artistique de Saint-Simon par exemple, ou le prolongement de travaux partiellement entrepris, particulièrement sur la langue de l'écrivain. La pensée profonde de l'A. étant que « pour Saint-Simon, agir, et notamment en politique, c'était d'abord savoir parler [...], et qu'on ne saurait reléguer son abondance verbale au statut de bavardage », il souhaiterait ainsi en finir avec l'opposition paralysante entre l'homme politique et l'écrivain.

Cette bibliographie critique, rédigée par un critique extrêmement informé qui publie chaque année une chronologie bibliographique dans les *Cahiers Saint-Simon*, constitue un travail remarquable de rigueur et de clarté. Elle apporte à l'amateur comme au chercheur un guide précieux dans le labyrinthe des études saint-simonistes, tant par les mises au point magistrales qui précèdent chaque section que par les commentaires lumineux qui accompagnent certaines des œuvres répertoriées. Nul doute qu'elle ne soit accueillie avec intérêt et gratitude, en particulier, par les candidats à l'agrégation de lettres 2012 et leurs préparateurs.

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Philippe HOURCADE, *La Bibliothèque du duc de Saint-Simon et son cabinet de manuscrits (1693-1756)*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, 300 p.

Cette bibliographie des ouvrages imprimés et des manuscrits ayant appartenu à Saint-Simon s'appuie sur cinq inventaires de biens, dressés par des études notariales, et sur le catalogue de vente d'un libraire éditeur. Les six listes sont transcrites par ordre chronologique, au terme d'un patient travail de vérification des titres et des dates. En cas d'imprécision du scribe, le parti a été pris de reproduire l'*item* tel quel, suivi des solutions proposées.

Outre l'intérêt majeur que présente pour les spécialistes ce volume savant, auquel MM. Férey, Moureau et Formel ont apporté quelques informations inédites, il procure au lecteur le plaisir de se transporter mentalement en 1693 dans la chambre du jeune vidame de Chartres à l'hôtel de Saint-Simon (liste A) et au château de La Ferté-Vidame (liste B). La liste C, moins fiable, recense les livres trouvés en 1719 dans la chambre mortuaire de la duchesse de Berry au château de La Muette, passés entre les mains de sa dame d'honneur,

la duchesse de Saint-Simon. La liste D, bien plus longue mais partielle, a été établie en mai 1755, peu après la mort de Saint-Simon, à partir d'un inventaire de sa bibliothèque personnelle. La liste E, tirée du catalogue de Rombald Davidts composé en vue d'une vente fixée au mois d'août 1755, est celle sur laquelle on a pris l'habitude de s'appuyer exclusivement mais elle n'est pas complète. Quant à la liste F, constituée en 1756, un an après la mort de Saint-Simon, au château de Ruffec où il ne séjourna guère, elle n'est pas sans poser problème par son imprécision. La liste G, enfin, qui fait l'inventaire de ses manuscrits en 1755, se trouve au Ministère des Affaires étrangères, où Yves Coirault l'a minutieusement analysée avant de la publier. Cette recherche du grand saint-simoniste sert ici de point de départ au travail d'identification et de développement des titres de Ph. Hourcade.

L'avantage de cette disposition chronologique, comme il le fait lui-même remarquer, réside dans le fait qu'« elle offre de la bibliothèque de Saint-Simon une image la plus complète possible, qui suggère même une topographie, et surtout un devenir parcourant plus d'un demi-siècle » (p. 14). Et ce n'est pas le moindre mérite de l'A. que d'avoir ainsi rendu vivante la bibliothèque de Saint-Simon dans l'espace et dans le temps.

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA

Wilhelm von HUMBOLDT, *Uwagi Niemca o sztuce scenicznej francuskich aktorów tragicznych* [*Considérations sur l'art des acteurs tragiques français, par un Allemand*], traduction, préface et notes Marek DĘBOWSKI, Gdańsk, słowo/obraz terytoria, 2010. 79 p. + 80 nlb.

Deuxième volume de la collection « Theatroteka » qui publie des sources pour l'histoire du théâtre; c'est le troisième proposé par M. Dębowski, un théâtrologue de l'Université jagellonne : *L'Art du théâtre* d'Antoine François Riccoboni (2008) et les *Études esthétiques et littéraires* de Diderot (2010) l'ont précédé. Tandis que la pensée de Humboldt, tournée vers le théâtre des pays allemands, marque le tournant dans l'approche de l'art du théâtre, son œil de voyageur en France (1798-99) et d'habitude des théâtres parisiens, dans lesquels règne toujours l'art tragique du (néo)classicisme, cherche dans les secrets de la diction modulée et de la gestuelle exagérée, bref, dans leur « art de l'art », la différence spécifique entre le génie français et le génie allemand. L'inspiration implicite de Kant (caractère *a priori* des catégories dans la description d'une réalité inépuisable) et de Condillac (l'arbitraire de toute langue), Humboldt voit le théâtre comme un rythme particulier de signes codés de façon à procurer du plaisir esthétique : l'artifice voulu du jeu français l'aurait encouragé à appliquer cette méthode, mais le plaisir en question est déterminé ailleurs : par la psychologie et la culture nationale, puisque sa condition première, *le naturel du jeu*, est définie par chacune des deux nations d'une autre manière. Une préface et des notes bien fournies, ainsi que les illustrations, font la qualité de cet ouvrage modeste par son volume, mais important par l'image complexe des problèmes abordés par Humboldt, ami de Madame de Staël, dont *De l'Allemagne* comprend une première analyse comparatiste à part entière. Le lecteur dispose également, dans l'annexe, d'un fac-similé du *Spectateur du Nord* de 1800 (t. XIII, p. 380-409) dans lequel les « Considérations » humboldtiennes sont parues pour la première fois.

Izabella ZATORSKA

Jean-Christophe IGALENS, *Casanova. L'écrivain en ses fictions*, Paris, Classiques Garnier, collection « Europe des Lumières », 9, 2011, 474 p.

Cette étude innovante, très informée, est consacrée aux motifs de la « passion pour la fiction » chez Casanova. L'A. situe la polysémie de la notion entre l'ombre du mensonge, faire apparaître, imaginer ou simuler. « Poursuivre la fiction » dans l'amour par exemple, comme Casanova l'écrit, peut devenir la « fiction vécue » (303). L'A. analyse brillamment les aléas de ce genre « rhapsodique », celui du premier ouvrage casanovien publié en 1769, où le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire est qualifié de « rhapsodie responsive ». Dans

cette *Confutazione...* de 1769, comme dans ses annotations d'Homère de 1775-1778, il s'agit encore de fiction lorsque Casanova s'abandonne « à la fantaisie comme son guide ». Digressions, interpolations, réminiscences savantes – Casanova accumule les méthodes sinueuses pour cerner la multitude des savoirs. D'où l'A. conclut à la couture textuelle d'un habit d'arlequin : Casanova, écrivain aux mille et une nuits ou tours rusés, peut revêtir une multitude d'identités et de « tropes » ou figures. La signature de cet écrivain « polytrophe » – ou « polytrophe », échappé par un lapsus intéressant à Joseph Pollio dans sa *Bibliographie* casanovienne en 1926, qu'Ingalens s'approprie – oriente l'enquête identitaire vers la figure du poète de la société romaine des Arcades (« le sauvage *Politropo Pantaxeno* ») jusqu'au mémorialiste qui va romaniser son personnage autobiographique.

Ceci dit, bien avant sa retraite à Dux en Bohême en 1785, les pratiques littéraires de Casanova sont déterminantes en Italie au cours des années 1774-1782, à Trieste, à Gorice (« Gorizia » en italien, et non pas « Goritz », p. 448), à Venise enfin, où il publie son récit *Il Duello* (annonce du projet autobiographique à venir), puis sa traduction italienne annotée de l'*Iliade* d'Homère ainsi que plusieurs morceaux de prose dans la revue *Opusculi miscellanei* qu'il dirige. Du point de vue méthodologique, l'étude *Casanova. L'écrivain en ses fictions* manque d'équilibre entre cette période italienne littéraire exceptionnellement riche et la partie prépondérante réservée, comme d'habitude, aux mémoires seuls. Pourtant, les introductions aux adaptations-traductions casanoviennes de M^{me} Riccoboni (1780) et de M^{me} de Tencin (1781) sont incontournables quant au problème de l'instance scripturale soulevé par ses louvoisements : propose-t-il une fiction ou une traduction au lecteur cent fois averti ? En passant à côté de cette partie germinale de l'opus fictionnel, l'A. met l'accent sur la période de retraite à Dux. Il infléchit son « esquisse d'une trajectoire » vers le questionnement de reprise et de répétition. En effet, même le roman utopique *Icosameron* débute en italien, avant que Casanova en exil ne le reprenne en français, langue qu'il a choisie comme le médium d'écriture le plus communicable... Les reprises des motifs discursifs dans la prose mémorialiste ne seraient donc vues ni « une incongruité... » (207), ni « répétition incongrue » (208), comme l'A. semble y insister, mais comme les automatismes de répétition, des traces inconscientes d'errances ulyssiennes. Casanova utilise différents registres d'écriture – le discours philosophique (vérité) ou la prose (fiction). De même, l'A. en critique des « revirements » des opinions que l'écrivain et penseur exprime à propos de la religion chrétienne (361), passe à côté de la stratégie de la double vérité. Concluons que, comme pour le jeu des identités et des hasards à double tranchant, une explication du genre des « ambiguïtés différenciées » s'imposerait, selon une heureuse expression de l'A. (364), mais sans pour autant négliger la partie inconsciente de l'écriture casanovienne.

Quelques fautes mineures se sont glissées dans cette étude, mais l'une d'elles est majeure – celle de la fausse attribution d'un texte. Les coquilles : « les *des* positions » (223n), « pouvoir agir » (366), ou des noms estropiés (466, « Kovàcks » au lieu de *Kovács*), n'altèrent pas essentiellement l'exactitude des notices bibliographiques. La masse des textes rares ou peu consultés, est accompagnée de notices bibliographiques très précises, mais il arrive que l'adresse ou le nom d'un éditeur soient confondus avec un autre. L'ouvrage que Casanova adresse à *Leonard Snetlage* à propos du dictionnaire des nouveaux mots français, en 1797, n'a pas été publiée chez « Jean Ferdinand noble de Schönfeld, Prague » (p. 66n), mais à Dresde; cf. Dr Guède, préface pour la réédition parisienne, 1903, p. 3. (Schönfeld a imprimé un autre ouvrage de Casanova, *Histoire de ma Fuite...*, en 1787). Malheureusement, l'opus casanovien n'est pas encore fixé de manière satisfaisante, et l'un des textes que l'A. commente n'est pas écrit par Casanova. On s'est efforcé d'attribuer la paternité de l'essai « Delle passioni » à Casanova (*Casanova, Fin de siècle*, Honoré Champion, 2002), mais les deux éditeurs que l'A. cite se sont écartés du contenu et du titre complet, littérairement : « *Delle passioni, traduzione di G. Casanovaw* ». En s'en référant sous le titre tronqué : « Casanova, *Delle passioni* » (p. 282-283 et 449), l'A. adhère à cette

fausse attribution. Cependant, il s'agit bel et bien d'une « traduction de G. Casanova » – traduction en italien du premier chapitre (p. 1-70) de l'essai *Effets des passions, des plaisirs, de l'éducation et de la négociation* D'UN AUTEUR ANONYME FRANÇAIS, DE 1776.

Branko ALEKSIĆ

Barbara INNOCENTI, *I sogni delle ragioni, la rappresentazione del altro nel teatro della rivoluzione francese (1789-1794)*, [Arezzo], Bibliotheca Aretina, 2011, 248 p.

Cette courte étude en langue italienne sur le théâtre de la Révolution française entend s'inscrire dans le mouvement des travaux actuels qui, se refusant à porter *a priori* des jugements de valeur sur les œuvres, privilégient une approche « scientifique ». L'A. a cherché à partir à la recherche de la mentalité révolutionnaire à travers un très vaste corpus de pièces – comédies, drames, mélodrames : la liste, avec indication complète du personnel dramatique, occupe une cinquantaine de pages d'une typographie serrée –, dans lequel elle a finalement puisé quelques exemples probants. Elle a voulu surtout montrer que les pièces, souvent circonstanciées, de la période 1789-1794, en mettant en scène la confrontation entre la société nouvelle et le monde de l'Ancien Régime – l'autre évoqué par le titre –, dessinaient les contours d'un autre théâtre, ce qui est bien moins évident.

Pour intéressante qu'elle est, la thèse n'est en effet pas facile à étayer, tant il est vrai que des dramaturges qui travaillent dans l'urgence pratiquent avec plus de facilité la polémique et l'allusion au sein de formes qui ont fait leurs preuves que l'expérimentation novatrice. L'ouvrage décrit donc, en s'appuyant sur d'intéressantes citations commentées avec habileté, des efforts, des tensions et des intuitions plutôt que des résultats avérés. Il se structure en trois parties inégales, la deuxième, consacrée – sous le titre *Les nouveaux exclus* – aux ennemis de la Révolution tels qu'ils apparaissent dans les pièces de la période – étant plus longue que les deux autres réunies, la première dévolue à une réflexion sur *Mentalité, révolution et théâtre* aboutissant à décrire l'activité dramatique comme un laboratoire (ce qui pourrait bien n'être qu'un artifice problématique) et la troisième – sous le titre *Les nouveaux inclus* – s'efforçant de trouver dans le corpus quelques portraits d'hommes nouveaux.

L'ouvrage est néanmoins intéressant, essentiellement à cause des longues citations sur lesquelles s'appuie le développement, solidement informé et attentif non seulement aux textes, mais aussi aux conditions de leur représentation et à leur réception. Il comporte un index commode et une bibliographie développée, présentant un large choix interdisciplinaire d'ouvrages sur la période.

Jean-Noël PASCAL

Trude KOLDERUP, *Le goût de l'inachèvement. Esthétique et narration dans l'œuvre de Marivaux*, Paris/Oslo, L'Harmattan/Solum Forlag, 2011, 275 p.

Dans cet ouvrage, version remaniée d'une thèse soutenue en 2005, l'A. se penche sur une question qui a déjà bien préoccupé les chercheurs : pour quelle(s) raison(s) Marivaux n'a-t-il pas achevé ses deux grands romans : *La vie de Marianne* et *Le paysan parvenu*? Après avoir examiné les réponses apportées jusqu'alors – en 1977, Michèle Mat en relevait déjà une dizaine données par différents critiques –, l'A. observe que le fondement de l'œuvre relève d'une esthétique réaliste (p. 14) dans l'objectif de montrer que l'inachèvement chez celui qui écrivait que « la même matière ennuie, quand on la traite trop longtemps » (*Effets surprenants de la sympathie*, *OJ* p. 197) est essentiellement une question de goût.

L'A. adopte dans ce but, sous l'égide revendiquée d'H. Coulet et de M. Gilot, une « perspective plus vaste » (p. 18) que celle des précédentes études sur le sujet. Évacuant les analyses d'ordre psychologique, T. Kolderup nous invite dans cet essai en deux parties à observer l'enjeu d'un point de vue essentiellement esthétique. Certes, elle n'en oublie pas de se demander s'il existe des œuvres littéraires achevées, comme elle relève bien la propension de nombre de romanciers du 18^e siècle à laisser leur œuvre ouverte, la parution

dans des feuilles périodiques activant le processus. Marivaux n'en est d'ailleurs pas exempt : ses premiers romans comme ses journaux contiennent beaucoup de récits inachevés. Mais c'est à partir de la locution *narration ouverte* et en faisant le lien chez l'écrivain entre pensée et pratique littéraire que l'A. voit se dessiner chez Marivaux un « cœur vide de goût pour la clôture ». La pratique éditoriale et la critique historique auraient encore favorisé une esthétique de l'inachèvement. N'oublions pas que les onze parties de *La vie de Marianne* (1 400 p.) mirent près de quinze ans, de 1727 à 1742, à être rédigées et publiées (Coulet, *Songe, illusion, égarement ...*, 1996 p. 247).

Tenir « le milieu en tout », pratiquer un « beau désordre », ne pas aller « trop loin », exprimer le charme du « je-ne-sais-quoi », éviter au lecteur tout ennui et relancer sa curiosité, seraient en fait la base de modalités qui parcourant l'œuvre permettraient de « cultiver l'espace inachevé de l'entre-deux » (p. 258). En cela résiderait l'esthétique moderne de Marivaux provoquant un ordre classique peu enclin à apprécier la forme inachèvement. Ainsi l'écrivain conserverait-il une « certaine jeunesse permanente » (p. 133). La *narration ouverte* serait donc un choix, selon l'A., plus esthétique que poétique, qui exprimerait excellemment la complexité humaine. Tel est le point d'arrivée de la première partie.

La seconde s'intéresse à illustrer l'esthétique réaliste de Marivaux de la manière dont elle est ici redéfinie à travers une analyse approfondie des deux romans de la maturité de l'écrivain, trop longtemps restés dans l'ombre jusqu'à ce que le 20^e siècle apprécie ces récits en raison justement de leur manque de clôture, absence symbolique d'une expérience du monde telle que l'homme le perçoit. Cette composition ouverte signifierait encore « la conception marivaudienne de la réalité humaine, située entre le vrai et le faux » (p. 219). « Rendre ce qui se passe dans l'âme » ne peut se concevoir semble-t-il que dans le cadre d'une « pensée ouverte » (p. 139) et de la pratique d'une esthétique réaliste qui se trouvent en fin de compte dans la nécessité d'offrir une narration « conçue comme un voyage ouvert » (p. 247), où tout ne peut se dire, où tout est toujours possible, où tout reste encore à dire. Ultime coquetterie marivaudienne offerte à un narrateur désireux de rester « au printemps de son âge » (p. 248).

T. Kolderup conclut son étude sur la réception tardive des romans de Marivaux à la lumière de Merleau-Ponty, Malraux, Genette, et en évoquant tous ceux qui ont été tentés par l'écriture de suites apocryphes.

Mais l'A. de ces lignes ne saurait tout dévoiler... afin de laisser au lecteur le plaisir de savourer cette agréable analyse et à nouveau une *Vie de Marianne* si plaisante grâce à, on l'aura compris, son inachèvement !

Hélène CUSSAC

Françoise LE BORGNE, *Rétif de La Bretonne et la crise des genres littéraires (1767-1797)*, Champion, « Les dix-huitièmes siècles », 2011, 553 p.

Issu d'un travail de thèse dirigé par Pierre Frantz, cet ample ouvrage se propose d'illustrer l'idée généralement admise mais insuffisamment explorée d'une crise des genres littéraires au tournant des Lumières. Pour accréditer une telle thèse, il était loisible de mener une enquête extensive en confrontant des œuvres illustrant cette tendance, ou d'opter inversement pour l'analyse approfondie d'un auteur singulier, tenu pour particulièrement représentatif. En choisissant la seconde de ces voies, l'A. nous donne d'abord une monographie fort éclairante, qui procède d'une connaissance très sûre du vaste corpus rétifien, ramené pour les besoins de la démonstration à quelques œuvres-phares relevant de genres *a priori* distincts mais entrant alors en hybridation : *La Prévention nationale* et *Le Drame de la vie* pour le théâtre, *La Malédiction paternelle* pour le roman, *Monsieur Nicolas* pour l'autobiographie et *Les Nuits révolutionnaires* s'agissant de ce genre nouveau du reportage surgissant à l'occasion des événements révolutionnaires. Les rétifs du cénacle trouveront là une abondante nourriture, dont ils feront leur miel. L'ouvrage intéressera pourtant au-delà de ce cercle, pour l'enquête qu'il

mène sur les origines de cette crise des genres affectant la production littéraire du troisième tiers du 18^e siècle. À cette crise, l'A. décèle en effet plusieurs types de causes qu'elle explore méthodiquement : philosophiques, avec les effets esthétiques induits par la perspective sensualiste substituant les valeurs de l'originalité à celles de l'imitation et aboutissant à cette dilection autobiographique dont témoigne exemplairement toute l'œuvre de Rétif ; sociologiques, avec les mutations affectant le statut de l'écrivain non reconnu et voué de ce fait à des stratégies auctoriales inédites ; historiques, avec l'évolution du lectorat produit par cette Révolution dont Rétif fut à la fois partisan, observateur et victime. On ne peut donc que recommander ce travail de qualité, où se rencontrent de fines analyses d'œuvres encore peu frayées par la critique sans que se perde jamais le fil conducteur annoncé par le titre : la crise des genres littéraires dans le dernier tiers du siècle des Lumières.

Pierre HARTMANN

Roxane MARTIN et Marina NORDERA (dir.), *Les Arts de la scène à l'épreuve de l'histoire.*

Les objets et les méthodes de l'historiographie des spectacles produits sur la scène française (1635-1906), (Actes du colloque international, Université de Nice-Sophia Antipolis, mars 2009), Paris, Honoré Champion, coll. « CCCLC » 15, 2011, 401 p., 16 ill.

Le 18^e siècle n'a qu'une faible part dans ce volume (six communications sur vingt-cinq), mais les dix-huitiémistes ont tout intérêt à le lire. Il s'agit en effet d'une révision générale et roborative de toutes les approches historiques du théâtre, organisée en trois parties, « Les Sources », « Périodisations et taxinomies », « L'interdisciplinarité ». La première nous offre de judicieuses réévaluations du registre de Lekain (Damien Chardonnet-Darmaillacq) et de « l'histoire » que nous exposent les recueils d'anecdotes (Sophie Marchand), la deuxième interroge les cibles des « danses gravées » du 18^e (Marie Glon), la troisième propose une approche de la déclamation classique comme retour vers une langue « primitive » (Mark Franko). À consulter absolument « La périodisation du romantisme théâtral » où Florence Naugrette pose des questions fondamentales sur la construction d'une histoire par ses contemporains et par la recherche postérieure, approche que l'on retrouve dans la préface de Roxane Martin, « Le regard de Clio, la voix de Sénés ».

Martine de ROUGEMONT

Éric MARTY, *Pourquoi le 20^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux?*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & C^{ie} », mars 2011, 440 p.

Opérant une réduction volontaire et assumée du « 20^e siècle » à la seule Modernité critique des trois décennies qui suivirent la seconde guerre mondiale, Éric Marty étudie dans cet ouvrage dense et passionnant les lectures parallèles et successives qui ont été proposées de l'œuvre de Sade. Lectures toutes « sérieuses » en ce qu'elles y ont trouvé des réponses ou des échos aux grandes questions et faits qui taraudèrent cette époque : le sens de l'Histoire (et le rapport à Hegel), la violence et la pulsion de mort, la folie, l'Autre, la société post-industrielle de consommation qui, alors, émergeait.

Trois temps organisent l'entrée sur scène de ces penseurs, parfois la réapparition de ceux qui revinrent à Sade différemment (Klossowski, Blanchot). À la fin des années 1940, « La fondation du sujet sadien (Adorno, Klossowski, Bataille, Blanchot) » institue le libertain « pervers » comme nouvel acteur d'une Histoire sur laquelle le fascisme venait d'imprimer son empreinte : successivement, Sade fut alors lu comme la préfiguration froide et rationnaliste des totalitarismes modernes, puis au contraire comme révélateur-victime de la violence d'ordinaire silencieuse du bourreau étatique. Sade se révèle ainsi l'un des fondateurs de l'antihumanisme moderne.

Dans les années 1960, « Le dialogue avec le sujet sadien » est mené par trois philosophes dont la pensée évolua en même temps que le rapport à Sade : passage chez Foucault, d'un Sade chante glorieux de la déraison classique à l'instrument d'un pouvoir discipli-

naire; transformations de la référence à Sade chez Lacan au fil de l'interrogation menée dans ses séminaires sur le rapport au Prochain, à la jouissance et à la pulsion de mort; opposition chez Gilles Deleuze de l'ironie sadienne à l'humour masochiste, mais production chez le même penseur d'un « sadisme sans Sade », joyeux et nietzschéen.

Pour les années 1970 enfin, Éric Marty revient sur trois « usage[s] du sujet sadien », trois approches davantage sémiologiques, toutes portées par une critique radicale de la société contemporaine : critique chez Klossowski d'un capitalisme pulsionnel qu'incarnerait et transcenderait une Juliette consciente de son « prix de fantasme »; critique chez Sollers de la névrose moderne, contre la perversité joyeuse de l'écrivain; célébration parallèle de l'écriture chez Barthes, rétive à toutes les compromissions idéologiques.

En ouverture et fermeture de ce parcours trop rapidement ici résumé, Marty revient longuement sur le Salo de Pasolini, acmé et fin à ses yeux de l'aventure Moderne de Sade : où le film est très subtilement mis en résonance avec le regard au vitriol que le cinéaste porta lui aussi sur notre société de consommation.

Le livre d'Éric Marty est traversé autant par un souci pédagogique de clarifier, d'expliquer que par un rapport d'empathie avec des pensées ambitieuses, complexes et intimidantes, dont les hypothèses sont restituées au présent de l'indicatif, au plus près des textes originaux. Une proximité qui se repère aussi par des effets assumés de répétition de citations-clés, qui par les rapprochements successifs, perdent de leur caractère parfois oraculaire. Restituer fidèlement une pensée, et par là atteindre à ce que Marty appelle à propos de Deleuze la « singularité corporelle ou humorale d'un philosophe » (p. 272), quitte dans ce chapitre sur Deleuze à en épouser l'« irrégularité » ou à minimiser la dimension évidemment narcissique propre à la démarche d'un Sollers.

On pourrait certes regretter que soient passées sous silence les trois dernières décennies de recherche sur Sade, que toutes les références faites par Marty aux œuvres (d'évidence connues) de ce dernier, soit indexées aux vieilles éditions 10/18 et non au long travail accompli par Michel Delon pour la Bibliothèque de la Pléiade. Mais c'est là aussi le Sade que lisaient les penseurs étudiés par Marty. Après eux, reconnaît-il, il y eut « des textes importants! [...] ». Mais ce n'est plus un dialogue avec Sade, ce sont des discours sur Sade » (p. 411). Certes... mais il resterait néanmoins à s'interroger sur ces « dialogues » sans nul doute (ni ironie aucune) de très haute volée, mais qui furent aussi en grande partie indifférents à la lettre du texte, à la cohérence esthétique et idéologique de cet autre grand écrivain et penseur que fut l'auteur de *Justine* et des *Cent Vingt Journées de Sodome*.

Jean-Christophe ABRAMOVICI

Isabella MATTAZZI, *L'ingannevole prossimità del mondo. Forme della percezione nel romanzo moderno*, Milano, Arcipelago Edizioni, 2011, 153 p.

La trompeuse proximité du monde : sous ce titre aux résonances particulièrement actuelles, Isabella Mattazzi propose une réflexion comparatiste, transnationale et transhistorique en quatre temps, consacrés à des auteurs aux statuts aussi divers que Charles Tiphaigne de la Roche, Jean Potocki, E. T. A. Hoffmann et Italo Calvino. Elle fait apparaître chez chacun d'eux un certain jeu avec la tromperie perceptive, une certaine stratégie de perception du réel dans laquelle la tromperie s'avère être une forme constituante de ce réel lui-même.

En étudiant « L'imaginaire mécanique et les mécanismes de l'imaginaire chez Charles-François Tiphaigne de la Roche », l'auteure resitue le dispositif de surveillance globale imaginé par Tiphaigne dans sa *Giphantie* (1760) dans la perspective du statut reconnu aux « machines nerveuses » dans l'Europe des Lumières, et propose un parallèle particulièrement éclairant avec le *Discourse concerning the Mechanical Operation of the Spirit* (1704) de Jonathan Swift. Dans « Histoires de voyageurs enchantés. Jean Potocki et le voyage comme problème perceptif », elle mobilise Walter Benjamin, Reinhart Koselleck, Carlo Ginzburg, Paul Ricoeur ou Jean-Pierre Vernant pour montrer la continuité entre, d'une part, la façon

dont les journaux de voyage de Potocki essaient de déjouer les illusions auxquelles est soumis tout point de vue errant sur des pays qu'on ne fait que traverser et, d'autre part, la façon dont Alphonse, le protagoniste du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, « doit être trompé parce qu'il doit être éduqué » (p. 70) au cours des soixante jours qu'il passe dans la Sierra Morena – et qu'il rédige justement sur le mode d'un journal de voyage. Chez Tiphaigne comme chez Potocki, le narrateur et son lecteur se trouvent immergés dans une méga-machine – anticipation de *the Matrix* et écho du malin génie cartésien – qui leur paraît avoir les dimensions de l'univers lui-même, une machine dont on ne peut décider si elle n'est qu'un « théâtre de nerfs » interne au cerveau humain ou s'il faut y reconnaître « la réalité elle-même ». Telle est bien « la trompeuse proximité du monde » : qu'elle me fasse voir ce qui est lointain (comme dans *Giphantie*) ou qu'elle manipule ce qui m'est le plus proche (comme dans le *Manuscrit*), la méga-machine (ou son soupçon) hante tout l'imaginaire moderne, en faisant apparaître comme trompeuse toute proximité du monde.

Les deux derniers chapitres n'intéresseront pas moins les dix-huitiémistes, même si leurs auteurs sont ultérieurs à notre époque. L'étude consacrée à E. T. A. Hoffmann relit en effet quelques-uns de ses contes à la lumière des théories acoustiques de Rameau et des théories magnétiques de Mesmer : le cristal, puis le curieux et fascinant instrument de musique connu sous le nom de *Glassharmonica* ou *Armonica de verre* fournissent l'exemple de (micro-) machines emblématiques du « théâtre de nerfs », dont on ne peut plus vraiment dire si elles sont trompeuses (parce qu'elles modifient nos perceptions) ou révélatrices (parce qu'elles nous font voir ou entendre une réalité imperceptible). Consacré à la façon dont Italo Calvino a lu et commenté le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, ainsi qu'à la façon dont le récit de Potocki revient hanter différents moments de son écriture propre, le dernier chapitre reprend la problématique de l'ensemble du livre en montrant que « le problème de la « représentabilité » du réel qui est à la base de l'écriture de Calvino comme de Potocki est en fait étroitement lié à une vocation encyclopédique » (p. 141).

Après avoir signé deux ouvrages importants sur Potocki (*Il labirinto cannibale*, 2007) et sur la tradition sylphique dans la littérature française du 18^e siècle (*La magia come maschera di Eros*, 2007), Isabella Mattazzi élargit ici considérablement son propos en nourrissant ses analyses de ce que peut apporter de plus éclairant l'approche comparatiste : Tiphaigne apparaît sous un jour nouveau lorsqu'on l'éclaire par Swift ; l'imaginaire d'Hoffmann résonne intimement avec celui de Mesmer ; le miroir placé entre Calvino et Potocki fait apparaître un portrait plus fin de chacun d'eux. L'impressionnante familiarité dont fait preuve l'auteure envers la littérature paneuropéenne, ainsi qu'envers les théoriciens aussi bien allemands, anglais, français qu'italiens, fait la richesse propre de *La trompeuse proximité du monde* – et réussit presque à démentir son beau titre, puisqu'en rapprochant langues et traditions, l'auteure analyse ces tromperies machiniques avec une évidence rayonnante.

YVES CITTON

Bénédicte OBITZ, *Beaumarchais en toutes lettres. Identités d'un épistolier*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles » 159, 2011, 554 p.

Bénédicte Obitz s'est donné comme corpus l'ensemble des 1495 lettres ou fragments de lettres conservés et identifiés de Beaumarchais. C'est sans doute moins d'un dixième de la production réelle, mais déjà un ensemble substantiel. L'objet a été d'abord de classer cette correspondance, privée et publique, dans le temps (de 1748 à 1799) et dans les formes. Puis de l'examiner dans sa destination, où elle s'avère un extraordinaire « instrument de réaction et d'adaptation aux autres et au monde » – par exemple, de l'érotique au diplomatique. Enfin, de voir en quoi cette forme d'écriture « agissante » appartient à l'œuvre d'écrivain de Beaumarchais, dont elle est peut-être le meilleur des révélateurs.

L'appareil est considérable, avec un inventaire chronologique intégral et une impressionnante table des quelque 330 destinataires (cette liste est parfois difficile à consulter :

on devra chercher les cinq sœurs de Beaumarchais sous Beaumarchais, Caron, Guilbert, Lépine et Miron, ses trois femmes sous Franquet, Lévêque et Beaumarchais), un classement des lettres en 60 rubriques et sous-rubriques.

Aucun des secteurs de la correspondance ne reste inexploré, et l'ensemble confirme magistralement le portrait que l'on connaissait de Beaumarchais, « multiforme » comme Voltaire, et « toujours le même ». Les lettres acquièrent ainsi leur digne place littéraire entre le théâtre, puisqu'elles sont éléments de dialogue, et une sorte de roman autobiographique. L'auteur apporte d'intéressants développements, par exemple, sur les rapports de filiation et de paternité chez Beaumarchais. La synthèse est provisoire, on l'espère, mais elle est magistrale.

Martine de ROUEMONT

Nicholas D. PAIGE, *Before Fiction. The Ancien Régime of the Novel*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2011, XIX-284 p., illustrations.

Fondé sur six études de cas, cet ouvrage ambitionne de visiter à nouveaux frais le roman des 17^e et 18^e siècles en France et, plus succinctement, en Angleterre (notamment Richardson). L'auteur s'écarte des sentiers largement balisés de la critique littéraire en proposant non pas une nouvelle histoire du roman, mais une réflexion historicisante sur les composantes « morphologiques » (p. 32) de celui-ci, et ce dans l'intervalle qui s'étend de la réécriture du *Don Quichotte* par Subligny au *Diable amoureux* de Cazotte, via Madame de La Fayette, Crébillon, Diderot et Rousseau. Entre 1670 et 1770 s'est opérée une refondation majeure de la matière romanesque, laquelle se distingue de la production pastorale et baroque du premier 17^e siècle. Les auteurs étudiés ici s'affranchissent du carcan aristotélicien, dont le centre de gravité reposait sur la distinction entre poésie et histoire. Émerge alors une conception « pseudo-factuelle » de la matière romanesque : il n'est plus question, dès lors, de peindre des personnages issus du panthéon littéraire de l'Antiquité, mais bien davantage d'ancrer la fiction dans l'histoire la plus récente. Corrélativement, les romanciers ont soin de recourir à divers supports (mémoires, pseudo-autobiographie, correspondance) pour faire de l'*inventio* non pas un calque de la réalité, mais un agent de véridicité. Nicholas Paige analyse ce paradoxe qui veut que le lecteur soit amené à croire en la réalité des énoncés fictionnels, bien que, par ailleurs, nul ne soit dupe de l'artifice déployé. Relevant d'un véritable pacte de lecture, l'assertion feinte revêt alors une dimension proprement heuristique dans la mesure où la matière romanesque intervient, selon ses inflexions, dans le champ de la morale, de l'anthropologie des passions ou de l'esthétique. L'auteur a soin toutefois de préciser que la configuration « pseudo-factuelle » ne relève aucunement d'un dessein supérieur, pensé et revendiqué comme tel. Il ne s'agit pas, à un autre niveau, de faire du roman le lieu d'un basculement épistémologique à la Foucault, encore moins de lui assigner une portée philosophique ou épistémologique inédite, ce qui équivaldrait à céder à une forme de téléologie. Les œuvres retenues – en particulier *La Princesse de Clèves*, *La Religieuse* et *La Nouvelle Héloïse* – renouvellent certes la matière romanesque, mais elles n'en constituent pas moins des exceptions, des *hapax*, dans le paysage littéraire de l'Ancien Régime. Pour autant, la force de ces ouvrages n'est en rien diminuée dans la mesure où ils font preuve d'une remarquable capacité à dépasser (ou à subvertir) les normes littéraires de leur temps.

Guidée par une rare élégance de plume, cette étude offre une réflexion à la fois forte et nuancée ; elle met en lumière le maillage complexe que le roman des 17^e et 18^e siècles a tissé autour de la notion de vérité, de même que les procédés de mise en abîme qui l'accompagnent, en particulier dans les dispositifs paratextuels (il suffit de songer à *La Religieuse* et surtout à *La Nouvelle Héloïse*). D'une certaine manière, le livre de Nicholas Paige mime dans sa propre démarche méthodologique les paradoxes inhérents à l'écriture fictionnelle de l'Ancien Régime : c'est en effet en déconstruisant les présupposés de l'histoire littéraire et en optant pour une approche non-linéaire des œuvres qu'il devient possible de préciser l'historicité du romanesque (voir en particulier les pages consacrées au *Diable amoureux* qui a

été longtemps perçu, à tort, comme le précurseur de la littérature fantastique du 19^e siècle). Outre cela, on soulignera la présentation exemplaire de cet ouvrage, accompagné d'une riche bibliographie qui prend en compte des acquis les plus récents de la recherche en théorie littéraire dans les domaines français et anglo-américain.

Adrien PASCHOUD

Andreas PFERSMANN, *Séditions infrapaginales. Poétique historique de l'annotation littéraire (17^e-21^e siècles)*, Genève, Droz, 2011, 536 p.

Dans ce travail fort savant qui jongle avec les époques et les domaines linguistiques, le 18^e siècle occupe une place de choix, en ce qu'il est la fois charnière entre des usages anciens et expérimentation de nouvelles fonctions. L'objet du livre peut paraître relativement modeste : scruter la place et la fonction de la note, appendice facultatif du texte principal. Il n'en est rien. D'abord parce ce supplément se rencontre dès les origines de l'écrit, flanquant de sa glose aussi bien la Bible que le Coran ou des textes chinois anciens. Ensuite parce que la note mute sans arrêt, de forme et de sens, au gré des besoins ou de l'astuce de ses créateurs. Elle sera selon les cas infrapaginale, marginale ou finale, mais presque toujours présente, voire indispensable en la fonction qui lui est assignée. À quoi sert-elle donc cette note si ductile ? D'abord, mission qui est aujourd'hui plus que jamais la sienne, elle fournit une référence, ajoute un complément, interprète le texte qu'elle accompagne, sans interrompre le fil du discours premier. Il en est d'ailleurs, dans l'ouvrage même, fait un abondant et classique usage. Mais le risque est de finir par entrer en concurrence avec le texte que la note avait pour fonction première de servir. Qui ne connaît ces notes interminables qui ne laissent au texte que deux maigres lignes en haut de page ? La glose alors s'émancipe, prolifère ; le commentaire se fait cuistre étalage de la supposée science de l'éditeur. La pesante graisse érudite d'un Mathanasius (*Chef-d'œuvre d'un inconnu*) ou d'un Martin Scriblerus (*Dunciade*) étouffe littéralement l'œuvre qu'elle devait soutenir.

De plus créative manière, au fil du temps, l'écrivain a fini par comprendre que cet interstice en marge du texte principal pouvait aussi pour lui être espace de liberté. Comme le dira de manière provocante Baculard d'Arnaud, « la note est pour moi, le texte est pour le public ». Cette émancipation, pour le dire trop vite, s'orientera dans deux directions principales : soit elle se fera parodie, gambade d'une plume délivrée des contraintes rhétoriques ordinaires ; soit elle deviendra un discours second qui commente, interprète la parole première, voire la contredit. De cet aspect dynamique, créatif, de la note, il est ici fourni de belles démonstrations, aussi bien à propos du Rousseau de la *Nouvelle Héloïse* que pour le roman sadien. Pour résumer et achever d'un mot ce parcours jamais interrompu, la note, d'un usage proliférant au 18^e siècle, même dans les œuvres de fiction, connaît une période de relatif discrédit au 19^e, sans perdre toutefois son rôle de soutien érudit dans les ouvrages savants. Mais elle est redevenue dans le roman contemporain matière à de multiples expériences qu'on aimerait avoir le loisir de détailler, la plus cocasse étant celle consistant à rédiger une œuvre exclusivement composée de notes, émancipées enfin du rôle subordonné qui avait été le leur dans les époques antérieures !

On aura compris que pour être perçu dans sa pleine extension, l'usage de la note ne pouvait se limiter au seul 18^e siècle, ni à l'unique domaine francophone. De fait, l'auteur passe avec une belle aisance d'un univers linguistique à l'autre, laissant aux littératures allemande, anglaise et française la parole en proportions égales, ayant à chaque fois l'élégance de proposer dans le texte même ses très abondantes citations dans leur langue originale suivie de la traduction. À l'occasion, d'autres expériences, extra-européennes, sont également convoquées. Au total, tantôt humble servante servant d'étai à un texte qui s'étale à l'aise dans le milieu de la page, tantôt espace de liberté, lieu impertinent de résistance à l'autorité, la note se révèle un précieux révélateur de nos pratiques d'écriture.

Henri DURANTON

Martial POIRSON et Jean-François PERRIN (dir.), *Les scènes de l'enchantement. Arts du spectacle, théâtralité et conte merveilleux (17^e-19^e siècles)*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2011, 410 p., ill.

La grande vogue des féeries et des contes de fées caractérise le début du 21^e siècle, en tout cas dans le domaine de la recherche, ce qui pourrait en soi poser des questions intéressantes. Outre la périodique revue *Féeries*, les ouvrages individuels (voir la thèse de Roxane Martin) et collectifs se multiplient. Voici un volume substantiel qui est largement centré sur le 18^e siècle et qui s'ingénie à identifier les passages et les échanges génériques ainsi que les tensions entre le désir de l'illusion et le plaisir de sa critique. Vingt-et-un auteurs multiplient les points de vue, des travellings sur une fable ou une forme aux gros plans sur le petit Poucet ou la Barbe-Bleue. On voit comment le théâtre se nourrit des contes, mais aussi comment ceux-ci récupèrent la référence théâtrale. La parodie, très présente, souligne l'ambiguïté de la réception par le public de l'« enchantement » ou du « ravissement ». Paroles, musique, danse, pantomime, machines, récits et encore illustrations rivalisent. On notera ainsi des avancées de la recherche sur les décors, les machinistes, les illusionnistes (comme Méliès, inattendu témoin du théâtre d'antan).

Une bonne présentation de Martial Poirson (qui cumule en deux textes plus de quatre-vingt-dix pages) propose la notion d'une « anthropologie de la fascination ». Un élément dénotant de tout ce corpus est la relation avec un public à peu près exclusivement adulte, et finalement bien sophistiqué.

Martine de ROUGEMONT

Françoise RUBELLIN, *Atys burlesque. Parodies de l'opéra de Quinault et Lully à la Foire et à la Comédie-Italienne 1726-1738*, Montpellier, Éditions espaces 38, coll. « Théâtre du 18^e siècle », 2011, 479 p.

La collection « Théâtre du 18^e siècle » poursuit son projet de présenter des ensembles de pièces oubliées ou inédites, centrées sur un thème fort, et notamment les versions parodiques d'une même œuvre – ainsi *Médée*, ou *Pyrame et Thisbé*.

À part le plaisir qu'induit la drôlerie propre au genre (la plus amusante ici est une variation non représentée sur l'air unique de « la béquille du père Barnabas », 1738), ces parodies nous en disent long sur la réception de l'opéra, sur l'histoire de ce genre musical (conflit entre les Anciens, lullyistes, et les Modernes, Ramistes minoritaires), sur la rivalité entre les forains et les Italiens (unis contre les Romains). Quarante-huit pages d'appendice musical, mises au point par Loïc Chahine, ouvrent des pistes aux musicologues.

Un des éléments qui ressortent des savantes présentations de F. Rubellin est l'extrême difficulté à établir les attributions tant génériques qu'auctoriales, à vérifier qui a joué quoi et quand, et dans quelle mesure les textes écrits sont conformes à la représentation. Une histoire des théâtres mineurs émerge cependant peu à peu des recherches de l'équipe de Nantes, pour notre plus grand intérêt et plaisir.

Martine de ROUGEMONT

Karyna SZMURLO (éd.), *Germaine de Staël : forging a politics of mediation*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC 2011-12, 2011, XX-311 p.

Une chaleureuse préface de Madelyn Gurwirth fait un bilan magistral des combats staëliens et anti-staëliens des derniers siècles, pour annoncer que le 21^e, peut-être, sera celui de Madame de Staël : à la croisée des disciplines, à la croisée des cultures, à la croisée du sens de l'histoire assumée et de la recherche du nouveau. La substantielle introduction de K. Szmurlo situe les recherches qu'elle rassemble ici au cœur des derniers travaux méthodologiques et idéologiques saluant « la place unique de Staël dans l'histoire de l'interaction globale » (p. 20), femme des médias et médiatrice.

Une première série de neuf études est centrée sur les « engagements révolutionnaires », une seconde (sept auteurs) est intitulée « dans l'espace et le temps : courants croisés culturels ». Chacune contient des recherches neuves sur les modalités d'intervention et les réseaux de rencontres staéliens : du bon usage alternatif et cumulatif de la correspondance, de la presse et de la conversation (un bel exemple, l'action menée en vue de la libération de Lafayette), au croisement de réseaux hétérogènes qui se contaminent dans l'étape universelle de Coppet. L'action de Madame de Staël ne se limite pas à une ouverture de la France aux autres cultures : en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, ses œuvres provoquent et participent à des prises de conscience et à de nouvelles définitions des cultures nationales. Une autre ligne maîtresse est celle qui montre comment Madame de Staël intègre l'histoire passée, qui ne s'efface pas et mérite considération, dans la construction de l'avenir qui est aussi retour, « restauration » autant qu'invention – sous l'invocation de cette phrase des *Considérations sur la Révolution française* : « C'est la liberté qui est ancienne, et le despotisme qui est moderne. »

Pluridisciplinaire et d'une grande complexité, voici un volume qui ouvre des voies nouvelles et prometteuses.

Martine de ROUGEMONT

Raymond TROUSSON (dir.), *Lettres à Jean-Jacques Rousseau sur la Nouvelle Héloïse*, Paris, Champion, 2011, 340 p.

En dépit d'un accueil critique très contrasté, tantôt louangeur, tantôt pinailleur et morose, voire féroce, *La Nouvelle Héloïse* remporte auprès du public l'extraordinaire succès que l'on sait : soixante-douze éditions jusqu'en 1800 – qui ont fait la fortune de M.-M. Rey. Immoralité, digressions oiseuses, invraisemblances psychologiques : ces prétendus travers sont minorés par l'émotion inédite qui saisit les lecteurs. L'effet de curiosité joue naturellement beaucoup, s'agissant d'un auteur connu pour être le plus célèbre contempteur du roman. Comme le raconte Louis-Sébastien Mercier – qui prénomme sa fille Héloïse –, c'est une ruée, qui voit les cabinets de lecture pris d'assaut et les libraires louant l'ouvrage pour un maximum de soixante minutes, afin d'assurer la rotation maximale : « l'enthousiasme fut universel » (p. 11).

Un tel triomphe, en soi remarquable, se double d'une nouveauté : les lettres de lecteurs à l'auteur. Et quelles lettres ! Comme l'écrit Raymond Trousson dans sa savante introduction : « Personnages connus ou obscurs, ce n'est dans ces lettres que délire, spasmes et sanglots, on crie qu'on a été ébranlé jusqu'au plus profond de l'être, l'émotion serre les gorges, les yeux ruissellent de larmes de tendresse et de bonheur » (p. 31). Certains assurent qu'ils sont tombés malades, d'autres ont craint de perdre la raison. Tous ont pleuré à chaudes larmes et éprouvé d'exquis tourments. On pourrait croire les femmes majoritaires dans cette correspondance exaltée : il n'en est rien. Les suffrages masculins abondent. Tel officier anonyme confesse : « j'en suis si transporté que, si l'immensité des mers ne me séparait de vous comme de ma Julie, je n'aurais pu m'empêcher d'aller vous sauter au cou, et vous remercier des larmes délicieuses que vous m'arrachez » (p. 131). Tel abbé, même, avoue : « Il faut étouffer, il faut quitter le livre, il faut pleurer, il faut vous écrire qu'on étouffe et qu'on pleure » (p. 91-92).

L'anthologie épistolaire ici présentée, complétée par un abondant dossier des différentes critiques accueillant la parution de *La Nouvelle Héloïse*, constitue un outil des plus précieux. Elle donne à voir, non sans susciter un certain sentiment de nostalgie du lecteur contemporain, la puissance de la littérature. Jean-Jacques aurait souhaité, semble-t-il, voir ces lettres publiées en recueil. On le comprend, et c'est désormais chose faite.

Anne RICHARDOT

Anne VERJUS et Denise DAVIDSON, *Le Roman conjugal. Chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2011, 346 p.

Cet ouvrage se propose d'explorer la vie ordinaire de deux couples de l'époque révolutionnaire et de l'Empire à travers leurs correspondances déposées dans les fonds privés des Archives municipales de Lyon. Les deux couples sont formés d'une part par Antoine et Magdeleine Morand de Jouffrey, mariés peu avant la Révolution, et d'autre part par Pierre et Amélie Vitet, unis en 1801. D'origine lyonnaise et issus d'une bourgeoisie fortunée, ces couples ne se sont pas fréquentés, les Vitet s'étant installés à Paris. Les auteurs ont puisé leurs informations dans un corpus d'environ 1 250 documents, principalement des lettres envoyées par les époux à leur femme, et celles qu'ils ont échangé avec leur mère et belle-mère. Les lettres des épouses n'ayant souvent pas été conservées, c'est donc surtout à travers le regard des hommes que nous avons accès au « théâtre conjugal ».

Organisé en neuf parties thématiques, le livre aborde les multiples aspects du quotidien de ces couples : de l'intimité amoureuse au drame de la mort d'un enfant, de l'impact de la Révolution sur la vie de famille à la gestion du patrimoine commun, de l'éducation des jeunes héritiers à l'organisation de leur mariage. L'enjeu est de saisir la nature du lien marital dans le contexte révolutionnaire et post-révolutionnaire où s'imbriquent les sphères privées et politiques et se réinventent les normes de la conjugalité. L'analyse minutieuse des lettres conduit les auteurs à revenir sur plusieurs idées reçues. Elles résument, par exemple, l'opposition trop schématique entre mariage d'amour et union d'intérêt, soulignant l'importance de la réciprocité des sentiments dans des couples nés de l'arrangement. De même, elles remettent en cause l'idée que la prise en charge de l'éducation des filles est uniquement du ressort des mères. Si ces dernières jouent un rôle pédagogique central, les pères s'impliquent dans l'éducation des enfants des deux sexes, se souciant de leur santé, de leur alimentation et des progrès de leur instruction. Plus généralement, la division sexuée des activités publiques et privées est nuancée. Du fait de l'absence fréquente de son mari, Magdeleine participe pleinement à la gestion des affaires du couple, ce qui l'amène à tisser des réseaux sociaux et à élaborer des stratégies. « Idée neuve » au tournant du 19^e siècle, le couple bourgeois apparaît fondé sur la collaboration des époux pour défendre leurs intérêts communs.

Cependant, cette collaboration n'est pas égalitaire puisque l'autorité reste détenue par le chef de famille. Cette autorité est d'ailleurs ressentie par Magdeleine lors du conflit qui l'oppose à son mari après la mort d'Albine, leur fille aînée. Quittant dans sa détresse le foyer, elle se voit peu à peu contrainte par son époux à renouer avec la vie telle qu'elle se déroulait avant le drame. Ces tensions, à peine esquissées dans les lettres d'Antoine, laissent présager d'autres conflits qui ont été invisibilisés dans les correspondances. Conscientes de cette limite, les auteurs terminent leur ouvrage en complétant leurs sources par l'étude de trois contes moraux sur le mariage publiés à la veille de la Révolution. C'est finalement la littérature qui dévoile la construction de la hiérarchie conjugale derrière l'apparence du partage des pouvoirs entre les époux.

Si le lecteur peut ne pas partager l'« empathie » des auteurs pour les Morand de Jouffrey et les Vitet, qu'elles estiment proches des couples d'aujourd'hui, il sera passionné par la découverte de ces fragments de vie qui nous informent de manière exceptionnelle sur le quotidien des hommes et des femmes de la bourgeoisie sous la Révolution et l'Empire.

Caroline FAYOLLE

ARTS ET MUSICOLOGIE

Émilie BECK SAIELLO, *Pierre-Jacques Volaire 1729-1799 dit Le Chevalier Volaire*. Préface par Maria Teresa CARACCILO, Paris, Arthena, 2010, 33 x 25 cm, 488 p., nb. ill. en noir et blanc et en couleur.

Volaire n'est pas le plus illustre des « védutistes » français travaillant en Italie dans la seconde moitié du 18^e siècle, mais il fut certainement l'un des plus productifs. La monographie qui lui est consacrée le prouve sans hésitation. Issu d'une dynastie de peintres toulon-

naïf, ayant lui-même trois frères dans le métier, il fut nourri à bonne source et se forma avec Joseph Vernet lors de sa grande entreprise des *Ports de France*. En 1763, il s'installe à Rome, puis définitivement à Naples en 1767, où il se marie dans une famille de peintres napolitains et se naturalise sujet du roi des Deux-Siciles. Le Vésuve et la baie de Naples seront alors l'alpha et l'oméga de ses sujets, où fort peu l'égalent, ce que prouve le catalogue établi par l'A. À côté du silence assourdissant de la campagne romaine à peine troublé par la cascade de Tivoli, Volaire développe ce que l'on pourrait appeler la peinture vulcanologique faite de couleurs fortement contrastées – la roche et la lave –, de mouvements, de dramatisation du paysage : le Vésuve est « son spectacle favori » selon une expression de M^{me} Vigée Le Brun. Fournissant déjà à Rome les voyageurs du Grand Tour qui souhaitaient rapporter d'Italie des témoignages peints plus ou moins idéalisés et auxquels il sert volontiers de cicérone, Volaire profite de la mode nouvelle de la Campanie et de l'Italie méridionale auprès des étrangers venant découvrir Herculaneum et Pompéi avant de faire la traversée vers la Sicile et Malte, pour recentrer en Campanie des activités fort lucratives, si l'on en juge par le luxe de sa demeure où il reçoit les amateurs. Naples a alors la réputation chez les voyageurs d'être la ville la plus animée d'Italie, la plus novatrice aussi, sous l'impulsion du premier ministre Tanucci. Les marines dans lesquelles Volaire s'était exercé depuis son adolescence toulonnaise combinent maintenant le sublime de la terre qui vomit laves et flammes au pittoresque convenu de personnages qui, tout en suggérant les proportions nécessaires, sont aussi les premiers spectateurs d'une dramaturgie volcanique dont le peintre nous rend témoins et voyeurs. Les trois éruptions du Vésuve de 1767, de 1771 et de 1779 sont des formules que Volaire varie pour sa nombreuse clientèle. Il multiplie aussi les répliques de ses tableaux romains (Tivoli) et napolitains (golfe de Baïes, Solfatara), voire les sujets à la Vernet (tempêtes, baigneuses). Cela n'empêche pas Volaire d'être généralement un peintre d'une excellente qualité, maître de la couleur et des ombres, même si les procédés l'emportent souvent sur la naïveté du pinceau. L'A. note que ses éruptions du Vésuve eurent plus de succès auprès de la clientèle internationale qui se rendait en Campanie qu'auprès des amateurs français attirés surtout par ses marines dans la ligne de Vernet. Mais ses Vésuves inspirèrent d'autres peintres installés en Italie, comme Hackert, et les très actifs peintres de gouache œuvrant à Naples pour les voyageurs. Le catalogue établi par l'auteur comprend 644 entrées (tableaux, dessins et gravures de reproduction). Il rejette nombre d'œuvres douteuses (copies, suiveurs) et d'autres signées de l'un des frères du chevalier Volaire. Les dessins sont pour la plus grande part des esquisses de personnages pris sur le vif, qu'il intègre ensuite dans des compositions peintes.

François MOUREAU

Marc BELISSA, *Haendel en son temps*, Paris, Ellipses, 2011, 432 p., ill., annexes.

Historien de formation, Marc Belissa s'aventure avec cette biographie de Haendel sur le terrain spécifique et délicat de l'histoire culturelle. Si le titre fait espérer une interprétation de la création haendélienne à la lumière de son contexte de production, on comprend vite, à la lecture de l'ouvrage, qu'il n'en est rien : tout au plus a-t-on droit à une juxtaposition de parties consacrées soit à la vie du compositeur, soit aux faits historiques marquants et évolutions majeures de l'époque, sans qu'à aucun moment l'interdépendance du contexte et de la démarche créative de Haendel ne fasse vraiment l'objet d'une explication éclairante ou novatrice. Il s'agit là en réalité d'un ouvrage de vulgarisation élaboré essentiellement à partir de sources secondaires. La lecture en est plaisante et pourra divertir le lecteur ignorant de la vaste littérature haendélienne, mais ce n'est en rien hélas une contribution originale à la recherche sur le compositeur majeur en Angleterre à l'époque des Lumières. Si les travaux canoniques de W. Dean, H. Landon, S. Sandie, D. Burrows, C. Hogwood, etc. sur Haendel sont mentionnés, nombre d'études récentes sur des aspects particuliers de son œuvre et sur l'histoire des idées ou des mentalités en Angleterre au 18^e siècle sont à peine

évoquées, voire tout à fait ignorées, et on ne voit pas bien ce que cette nouvelle biographie en français apporte de franchement novateur par rapport à celles d'un Jean Gallois ou d'un Jean-François Labie pourtant publiées en 1980. On est également pour le moins surpris et irrité de voir au passage l'excellent ouvrage de Pierre Degott, *Haendel et ses oratorios : des mots pour les notes* (L'Harmattan, 2001) attribué à un certain... *Christian Degott* (p. 309) ! L'ouvrage comprend des cartes (on ne sait trop pourquoi), une chronologie, le catalogue des œuvres de Haendel, un glossaire de termes musicaux et même une discographie indicative qui, hélas, sera bientôt obsolète. L'A. a écrit avec sincérité un ouvrage qui cherche à s'inscrire dans le mouvement de la redécouverte de Haendel entreprise il y a déjà plusieurs décennies. Il veut montrer que « Haendel n'apparaît [donc] plus comme une "vieille perruque", ni comme le compositeur officiel, pompeux et ennuyeux de l'Angleterre victorienne » (p. 356) : mais, de cela, n'est-on pas persuadé depuis un bon moment déjà ? Il reste assurément d'autres territoires à découvrir dans la recherche haendélienne et d'autres regards à lui porter, et une telle biographie, même si elle ne contient pas d'erreurs et résume assez bien l'état actuel des connaissances sur le compositeur, n'apporte hélas pas grand-chose à un corpus déjà pléthorique.

Pierre DUBOIS

Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *Louise Elisabeth Vigée Le Brun. Histoire d'un regard*, Paris, Flammarion, 2011, 688 p.

Dix années durant, M^{me} Le Brun (1755-1842), appelons-la Louise, couvre des cahiers du récit de sa vie. Qui plus est, ses proches, après sa mort, rassemblent toutes sortes de documents à son propos. Un tel bonheur des sources est entaché d'une édition des *Souvenirs* de Louise, réécrits et annotés après sa mort dans certains passages de manière à faire d'elle une admiratrice de Marie-Antoinette, dont elle a certes fréquenté le premier cercle. Ainsi ces premiers biographes n'arrivent-ils pas à dépasser vraiment un certain mépris masculin pour la femme d'exception. Enfin son rôle de mère incite les biographes suivants, présentement des femmes, à construire sa vie autour d'une personnalité duelle, la mère et la peintre. Il en ressort ainsi l'image d'une royaliste nostalgique, et de surcroît arriviste. La présente biographie, – disposant des travaux récents sur la manière dont la catégorie même de famille structure l'ensemble d'une vie, et principalement les travaux d'Anne Verjus –, s'efforce de dépasser une telle dualité et ses effets supposés pour s'interroger sur l'unité même de la vie de Louise.

Ainsi, à l'enrichissement des archives s'ensuit une réflexion sur la singularité de son goût pour la peinture, et plus largement sur son regard dans un monde de l'art qui structure son parcours de vie bouleversé par la révolution. Considérée comme une « jeune virtuose » à la fin de l'Ancien Régime, elle exerce l'art de la peinture, vend ses portraits dans les milieux de la bonne bourgeoisie et de la noblesse, ce qui lui permet de vivre de son pinceau et d'entrer à l'Académie. Et elle devient dans le même temps mère, en épousant un marchand de tableaux et restaurateur de talent, tout en accédant à la position enviée de portraitiste de la reine, et en s'essayant à l'autoportrait. À trente ans, elle incarne un style, une mode aux yeux de son riche public, tout en essayant, dans ses portraits, de libérer le corps des femmes en les drapant dans des châles à la manière italienne, et en dédaignant le luxe des vêtements.

Fuyant en 1789 la Révolution française, elle fait un séjour de plusieurs années en Italie et attendu depuis longtemps. Son parcours italien est longuement présenté dans cet ouvrage, compte tenu de l'ampleur du contexte artistique. Puis elle s'installe à Vienne et à Saint-Petersbourg. L'exil de cette émigrée durera... jusqu'en 1801, et sera marqué par la vie mondaine et un travail de portraitiste plutôt académique au premier abord. Se sentant étrangère dans son propre pays, dont elle ne comprend pas les changements, elle part alors de nouveau à travers l'Europe, d'abord pour Londres, puis la Suisse où elle trouve un nouveau point de vue pour sa peinture. Ainsi elle peint des paysages en appréhendant

la nature dans une sorte d'artifice, ce qui lui permet de valoriser des effets à transcrire, par exemple le feuillage, et de se distancier de tout effet de sublime. Se rapprochant de Madame de Staël, elle en dresse un portrait « en Corinne », dans l'expressivité même de la figure, tout en l'habillant en costume antique. Elle a ainsi de nouveau recours à un artifice qui souligne l'animation du visage d'une femme philosophe réputée peu jolie. Ce choix ultime de l'artifice marque aussi la fabrique de son récit de vie, de ses *Souvenirs*, en fin de parcours. Louise insiste sur son extrême sensibilité aux effets qu'elle a vécus, avec l'accent sur les sonorités, jusque dans les détails, tout en respectant le cadre chronologique, à l'exemple de la présente biographie. Nous pouvons en conclure que son récit de soi procède d'une estime de soi qui s'appuie sur sa capacité de peindre à rendre compte de la force de l'émotion d'un portrait, d'une nature dans ses effets les plus réalistes. À sa manière, elle contribue donc à sortir les femmes de leur invisibilité, par le fait de l'artificialité de l'œuvre, source de reconnaissance et donc d'estime des autres.

Jacques GUILHAUMOU

François JACOB (dir.), *Voltaire à l'opéra*, Paris, Classiques Garnier, 2011, coll. « L'Europe des Lumières » 7, 246 p.

Voltaire a la réputation de ne pas avoir été un mélomane très passionné, pas plus qu'il ne fut un amateur d'art très ouvert à la peinture de son siècle. La musique fut pour lui l'occasion de polémiques, genre littéraire où il excellait. On connaît ses rapports ombrageux avec Rameau : ces deux génies dans leur domaine respectif ignoraient délibérément celui de l'autre. Et le jeune Mozart ne fut pas reçu à Ferney. Le recueil dont nous rendons compte permet de nuancer les rapports difficiles de Voltaire avec le genre lyrique, le seul qui parlait éventuellement à un écrivain pouvant dire comme Fontenelle : « Sonate, que me veux-tu ? » D'ailleurs, il s'agit moins de Voltaire et l'opéra que de l'interprétation opératique de l'œuvre de Voltaire par des librettistes et des musiciens qui profitèrent du succès antérieur des ouvrages du patriarche de Ferney. Si Voltaire admirait Métastase et Quinault, il leur reprochait néanmoins d'avoir affadi l'acte tragique : position d'un académisme de plus en plus sensible chez le Voltaire vieillissant. Le bel article de Marian Hobson sur les livrets de Voltaire pour Rameau montre que le poète avait d'abord été tenté de créer un genre dramatique libéré des contraintes habituelles de la scène lyrique, un genre « impertinent », selon la formule de la critique. Peut-on prétendre néanmoins que *Samson*, l'opéra mort-né, est un chef-d'œuvre inconnu ? Béatrice Ferrier s'attelle à cette entreprise. Le sujet biblique, qui n'est pas rare à l'époque, est soupçonné d'être perverti entre les mains d'un écrivain mal pensant. Voltaire a-t-il si peur de la censure ? Ses déclarations, comme d'habitude, le posent en victime. Le livret lui-même qui associe le sacré aux amours profanes est d'autant plus scruté que Voltaire a la réputation de ne pas respecter les enseignements de la religion dominante. Est-ce pour cela un chef-d'œuvre ? Voltaire eut-il plus de chance avec Grétry qu'avec Rameau ? La contribution de François Jacob tente d'éclairer une collaboration improbable entre le jeune Liégeois et l'illustre poète. *La Baron d'Otrante* ne fut pas représenté, mais cela donna l'occasion à Grétry de se lancer dans des adaptations d'œuvres de Voltaire pour la scène lyrique : Marmontel lui donna le livret du *Huron* et ce fut le début d'une autre carrière de l'œuvre de Voltaire comme source de livrets. Il alla même jusqu'à un *Pierre le Grand* d'après le récit historique de Voltaire. Ensuite, d'autres ouvrages seront mis au siècle suivant et jusqu'à aujourd'hui sous forme lyrique pour des compositeurs : *Zaira* de Bellini, *Olympie* de Spontini, *Semiramide* de Rossini, mais aussi *Candide* de Leonard Bernstein ou *Micromégas* de Paul Méfabo... Le recueil évoque même une bonne quinzaine de versions de *Zaira* en opéra jusqu'à la fin du 19^e siècle. Une liste chronologique permet de mesurer l'activité très involontaire de Voltaire comme librettiste à titre posthume.

François MOUREAU

Alexandre MARAL, *La Chapelle royale de Versailles. Le dernier grand chantier de Louis XIV*, préface par Jean-Pierre BABELON, Paris, Arthena, 2011, 33 x 25 cm, 390 p., nb. ill. en noir et blanc et en couleur.

Inaugurée en 1710, après onze ans de travaux, durant les pires années de la guerre de Succession d'Espagne, la chapelle royale fut curieusement pour la France « toute catholique » et le roi « très chrétien » une entreprise tardive de l'édification du Versailles de Louis XIV. Après le projet avorté de Hardouin-Mansart en 1679, une nouvelle campagne pour la chapelle fut élaborée à partir de 1687 sur son emplacement définitif. Les archives de l'Agence des Bâtiments du roi permettent de suivre toutes les étapes de la construction, voire de ce qui ne fut pas construit. Hardouin-Mansart fut en charge de la réalisation et, en 1708, à son décès, Robert de Cotte mena à bien cet ouvrage complexe, dont le pavement de marbres polychromes, en particulier, était un chef-d'œuvre qui illuminait la nef. Les difficultés financières de l'époque ralentirent les travaux. Post-tridentine dans son ornementation, la chapelle est « gallicane » par une architecture qui tire son origine des chapelles palatines médiévales, dont la Sainte-Chapelle du Palais. Tout ce qu'il y avait de meilleur parmi les peintres et les sculpteurs de l'Académie royale et hors d'elle fut requis pour le chantier et englobait près de la moitié du budget : La Fosse, Jouvenot, Antoine Coytel, les Boullogne, Sébastien Slodtz, Nicolas et Claude Coustou, Poirier, Le Lorrain, etc. Du buffet d'orgue, aux autels et aux tapis de Savonnerie, le mobilier de la chapelle magnifiait la grandeur royale avec le faste nécessaire à la célébration commune de la Divinité et du monarque. Au cours du 18^e siècle et avant la Révolution, qui expulsa de la chapelle tout ce qui évoquait le « tyran », des restaurations et des compléments furent effectués sur un édifice qui n'avait pas été totalement achevé en 1710. L'ouvrage reproduit les nombreux dessins de l'Agence des Bâtiments, les « mémoires » concernant tous les aspects de la construction et de la décoration. Une campagne moderne de photographies, le plus souvent en couleur, rend le détail de la magnificence un peu écrasante de ce chant du cygne louis-quinze.

François MOUREAU

Muriel de Raïssac, *Richard Mique. Architecte du roi de Pologne Stanislas I^{er}, de Mesdames et de Marie-Antoinette*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles » 154, 2011, 421 p., 28 ill. en noir.

« Architecte digne de plus de gloire » disait de Richard Mique Pierre de Nolhac. Grâce à une recherche archivistique minutieuse, en particulier dans la série O¹ des Archives nationales, l'A. donne à cet ultime premier architecte des bâtiments du roi sous l'Ancien Régime, né en 1728 et mort guillotiné le 9 juillet 1794, une place nullement usurpée au vu des œuvres multiples qu'il a édifiées ou marquées de son empreinte. Les admirateurs de Marie-Antoinette seraient bien avisés de réserver à Richard Mique une part de leurs louanges. Après avoir construit dans sa Lorraine natale pour le roi Stanislas – Place royale, portes Sainte-Catherine et Saint-Stanislas, casernes à Nancy, autel de la cathédrale à Toul –, Mique passa au service de Marie Leszczyńska sa fille, pour laquelle il édifia à Versailles le couvent de la reine, actuelle lycée Hoche. Est-ce encore cette origine lorraine qui fit de Mique l'architecte favori de Marie-Antoinette de Habsbourg-Lorraine ? Ce fut lui qui conçut l'ensemble du Petit Trianon, le jardin anglais, le temple de l'Amour, l'orangerie, le théâtre, le hameau ; il y fut l'organisateur des fêtes lors de la visite de Joseph II. À Versailles, à Fontainebleau, à Saint-Cloud surtout, acheté au duc d'Orléans, il aménagea les appartements de la reine. Il fut aussi l'architecte de Mesdames à Montreuil, à l'Ermitage de Versailles, à Bellevue ; pour le couvent de Saint-Denis où s'était retirée Louise, il construisit l'église sur le modèle de celle qu'il avait édifiée pour le couvent de sa mère. Un homme honnête, droit, intelligent, tenace, mais aussi susceptible et trop imprécis dans ses devis ; un architecte néo-classique, très inspiré par Rome dont il sut tempérer la sévérité par des éléments décoratifs. Il fut une victime de la Terreur, autant à cause de ses liens avec la reine haïe qu'à la suite d'une sordide

intrigue de famille qui est digne des « causes célèbres » du siècle. Au total, une mise au point exhaustive et convaincante sur cet oublié de l'histoire de l'art.

Claude MICHAUD

Jacques SOUBEYROUX, *Goya politique*, Cabris, Éditions Sulliver, Coll. « Arts et lettres en perspective », 2011, 192 p.

Comment, tout au long de son existence et de son œuvre, dans les espaces de la société de son temps où il a travaillé et vécu, Goya s'est construit une pensée politique, c'est ce que fait apparaître cet essai. Descendant d'artisans modestes, anobli par le titre d'académicien des Beaux-Arts, il n'a de cesse d'affirmer et d'exercer sa liberté d'artiste reconnu. La société aristocratique lui impose des dépendances qui lui offrent profit et prestige mais où il sait aussi faire évoluer et progresser sa création artistique. Le spectacle de la guerre contre Napoléon, le rôle actif qu'y prend le peuple et les souffrances qu'il y endure, puis la répression qui frappe les libéraux au retour du roi, amènent le graveur des *Désastres de la guerre*, le peintre du *Deux mai* et du *Trois mai*, à approfondir sa conscience sociale et son aspiration à la liberté. La subversion des conventions, la rupture avec les traditions de la peinture officielle apparaissent déjà dans les cartons de tapisserie et les portraits de *La famille de Charles IV*. Dans son œuvre gravé, la laideur et la violence créent un langage de la dissidence ; ses dessins doivent rester inédits, mais leurs légendes font appel à la réflexion d'un public virtuel. Sous sa main, l'éloge du travail, matériel ou intellectuel, porte la pensée des Lumières. Dans l'évolution de la pensée de Goya et de son œuvre, cet essai recherche et réorganise des notations jusque-là plus ou moins dispersées dans l'ensemble de la critique. Il s'accompagne d'analyses éclairantes qui ajoutent aux impressions durables que laisse sa lecture.

Michel DUBUIS